



Brigitte Alexandre

Chapitre 1

Nous sommes en septembre, c'est l'été indien. Les jours sont moins longs mais, encore brillants. Les vacanciers désertent les plages, le paysage retrouve son amplitude.

La mer efface les traces de châteaux d'enfants. Le sable est encore chaud.

Quand le soleil descend à l'horizon, il enflamme le ciel, accentue le rouge sombre des roches de porphyre de l'archipel des sanguinaires.

Après le combat du jour qui s'enfuit pour laisser place à une nuit triomphante, la méditerranée est ensanglantée.

C'est un moment intense, un instant d'observance qui rend humble, le déclin du jour dans les sanguinaires d'Ajaccio.

Il n'y a personne. Juste une femme solitaire.

Elle ne bouge pas, indifférente à tout ce qui l'entoure.

Le soleil a oublié sur les pointes de ses cheveux soulevés par le vent, quelques lumières tardives qui forment comme un halo.

Elle écarte de son visage des mèches vagabondes, en gestes lents. On devine la grâce de ses doigts, le charme de son visage.

C'est un cliché de David Hamilton, réel, tangible, captivé dans sa délicate beauté.

Je m'approche.

Mes pas ne paraissent pas troubler son recueillement

Elle semble si lointaine, si triste. Une statue de bronze, dont le profil décline la majesté.

J'avance pourtant, après une légère hésitation.

- Bonsoir, c'est une belle soirée ! Êtes-vous, comme moi, de ceux qui aiment voir la nuit s'installer ?
- Non me dit elle. je viens ici pour réfléchir.

Et, elle retourne dans son univers, semble se connecter à un fil invisible qui la relie à un rêve imaginaire.

Son visage se métamorphose peu à peu comme si elle obtenait une connexion, avec un monde irréel.

Je la regarde fascinée ! Les éléments semblent l'avoir happée !

Elle est le vent, l'eau, la nature.

C'est une osmose intemporelle.

Je n'ose interrompre cette communion ! Pourtant je demande.

- Puis je m'asseoir près de vous ?

- Oui, bien sûr et, comme si elle s'extirpait d'un autre monde, elle me dit d'un voie sans timbre :
- je m'appelle Lucy, on me connaît sous le nom de Walska Je viens de Dambana, un village proche de la rivière de Falemme, Je suis née en 1978, très loin d'ici. au Mali.
- Je suis Martine.
- j'ai loué une petite maison sur la grand- route dans un champ d'oranges et de cédrats.
- Quelques soirs, je souscris à l'appel du large ! je viens respirer les embruns, prendre un peu l'air, marcher.
- Je vous comprends le coin est magnifique.
- j'ai une passion pour la Corse. La nature a pourvu cette île d'une beauté unique et sauvage.
- Tous, ont compris qu'ils doivent sauvegarder cette authenticité.
- il y a des roches de toutes les couleurs, des fleurs blanches aux pieds des oliviers qui ne poussent qu'ici !
- Les parfums du maquis sont un passeport pour le paradis. Les grecs déjà l'appelaient 'I Calisti' La plus belle.
- J'ai parcouru le monde, mais il n'y a qu'ici que je peux me régénérer.
- c'est un endroit où l'homme se mélange à la nature un retour aux sources.

Oui, me dit-elle !

À nouveau je la vois qui s'enfuit. Elle a serré les bras autour de ses genoux, la tête légèrement penchée, elle fredonne un chant fervent, comme une prière. Il s'envole au dessus des vagues, des écharpes d'écumes, flotte, comme une bouteille à la mer, transperce les nuages, déchire le temps.

Un monde passionné s'illumine, construit par sa présence, Elle en est la note majeur, le présent, le centre, l'extension, le songe, le trou blanc.

Ses yeux se lèvent interrogateurs, comme détachés du monde, libre, de tout ce qui nous réduit.

- Est-ce que tu perçois toi aussi ces sons étranges ?
- Non ! je suis désolée.

Son regard retourne à la mer, les notes bleues déferlent comme un concert, elle y puise sa musique, rassemble ses cheveux, s'enfonce un peu dans le sable et me dit

- Mon cœur souffre. J'ai vécu tant d'épreuves depuis mon départ du pays ! Je les ai englouties au fond de moi, mais il y a des jours où je ne peux plus retenir le chagrin.

Je me dis alors, que je dois trouver assistance, que ces secrets sont trop lourds à porter, qu'il me faut affronter ce qui fait mal !

Tu ne me connais pas ! Mais j'ai besoin de parler.

C'est pourquoi, si tu disposes d'un peu de temps je vais te dire mon histoire.
Je vais nous la raconter. Peut être, le fait de nous parler sans réserve, va t il m'aider à lire en moi et à apaiser mon esprit torturé.

Je suis d'une autre ethnie, d'une autre civilisation. La vie m'a donné, puis repris, il semble que rien, jamais, ne soit acquit sur cette terre.

Je te disais qu'il y a des moments où les souvenirs rejaillissent comme un tsunami, La mélancolie alors me submerge..Je me sens perdue et je me souviens.

Notre terre baignait encore dans une époque révolue, avant que l'électricité ne mette la lumière sur notre pauvreté, avant que le grondement de la civilisation ne bouscule nos habitudes.

Notre village n'était alors qu'un pauvre regroupement de cases. Mais, Il y faisait bon vivre ! S'il était dépourvu de richesse, il était aussi dépourvu de laideurs. L'esprit d'entraide était présent, la solitude n'existait pas.

Dans les grandes métropoles, malgré tout le monde, l'isolement est bien réel.

Quand s'installe le soir en Afrique, l'atmosphère devient électrique. Le ciel mélange le pourpre et le gris, il entre en fusion, les hommes en transes

Les villages entament des chorégraphies magiques où se mêlent joies et souffrances. Les hommes s'associent tous à l'appel collectif.

Le temps n'a plus cours. Alors, pour que le corps exulte et que la raison se libère ils dansent !

Ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils auront atteint le dépouillement de leur force et l'avènement des esprits au travers de leurs égarements.

Ce sont des moments saisissants.

Tous les éléments adhèrent, pour former les pièces vivantes de toiles à te couper le souffle. C'est une condition mystérieuse qui permet aux parfums des herbes mêlées au feu, ceux de la brousse, de surélever l'esprit.

Même la terre, qui a souffert de la soif, va s'abreuver de la nuit et calmer l'imaginaire des hommes par sa fraîcheur.

Je pense souvent à L'Afrique, mon Afrique ! Que j'ai quitté, que j'aime avec mon ventre, qui me manque.

Je rêve au jour béni où, j'irais refouler la terre de mon pays et m'offrir a sa passion. Elle est sauvage, violente, intolérante, capable du pire, mais unique.

Le temps, là-bas, avance paisiblement. Il est le tissu de notre vie, précieux comme le chemin qui nous est donné

Chaque instant doit être employé ! Son non usage, est une perte que l'on ne pourra plus jamais retrouver.

Ici tout va si vite ! Même les gestes simples sont oubliés. On pourrait penser n'avoir le temps de rien, et faire des actes dépourvus de sens ! Pourtant c'est le même ! J'avais besoin de connaître votre monde pour aimer le mien !

Il y a certes, beaucoup de choses à changer, j'espère un jour, contribuer à les faire changer.

Je suis née, un soir de mars, au dispensaire.

J'ai failli mourir, à peine arrivée ! Touré, mon père, a eu peur. Il a tenté de retirer l'ampoule du plafond, mais, il ne sait pas qu'une lampe peut être chaude lorsqu'elle a servie.

L'électricité, il n'y en a pas dans les cases. Avec trop de lumière au plafond, la mère ne peut pas dormir.

Elle lui brûle les doigts. Il lâche. Sa course s'est arrêtée si près de ma tête!

Touré ne sait que croire ! C'est un présage ?

Là bas, les gens ne pensent qu'avec une foule de superstitions !

Et puis, je suis si différente des autres fillettes ! J'ai la peau presque claire dans un pays de peaux noires. C'est un problème de ne pas être identique au gens de la tribu ! L'ignorance est source de conflits ! Chacun se pose des questions, me regarde avec interrogation.

Je suis une fille, Les garçons sont plus utiles, ils aident le village à vivre, quand chaque grain de manioc est compté. C'est tellement plus facile.

Il pense déjà, à tout le tracassé qu'un mariage va pouvoir générer avec une fille tel que moi. Qu'elle tribu voudra bien accepter cette adolescente si différente ? On me donne le prénom de Lucy.

Je grandis, au pied d'un baobab. Un arbre au tronc ventru, au bois mou, gorgé d'eau. Un arbre bouteille, a l'allure particulière et massive, avec une couronne de branches irrégulières, dépourvues de feuilles presque tout le temps.

Il n'y a pas de vent pour faire frissonner mon arbre à l'envers comme je l'appelais. Et ça me faisait rire !!

Si les girafes parfois, viennent engloutir les dernières feuilles de la cime, il demeure majestueux, solitaire, apportant quelques taches de fraîcheur dans l'univers brûlant où l'eau est une denrée précieuse.

J'ai toujours rêvé d'eau. Il y en a peu chez moi. Une eau glacée qui serpente, coule, comme celle que les femmes puisent au fond du puits, limpide, salvatrice. Une eau dans laquelle je pourrais me baigner, comme celle du fleuve où je vais pêcher avec le père.

Le fleuve, Il me fait songer aux voyages, à d'autres pays. Je sais déjà, qu'un jour je partirais. Quelque chose de plus fort me pousse vers cette idée, je veux apprendre le monde, devenir meilleur.

Des voix me parlent sans cesse, me soufflent de quitter le village. Ma vie n'est pas ici ! Je ne suis pas faite pour cette obéissance inconditionnelle, cette vie de servante.

Je suis différente des autres gamines, l'esprit fertile, j'invente des jeux avec les insectes, j'imagine des jouets de bouts de chiffons, des graines, des cailloux, de morceaux de bois.

Tout est malices, espiègleries, je veux qu'on me regarde. J'aime provoquer le rire des mamas africaines. Leur regard est tendre quand elles me croisent. Pour elles, qui, portent sur la tête les récoltes de mil soigneusement pillées, je suis un enfant prodige. Les femmes, là bas, vont et viennent, des jours durant, pour entasser et conserver la précieuse récolte dans des greniers de tiges et de pailles séchées. Le travail ne manque pas. Le temps est paisible.

Pourtant, je me sens en marge, je ne suis pas intégrée, trop différente, en guerre contre ces codes que je ne comprends pas.

Des codes chargés de mystères et de secrets maléfiques. Je ne parviens pas à m'identifier à eux.

Certaines fois, les plus âgées partent de longues lunes, au fond du village. Puis, reviennent, quelques jours après, indifférentes, sans joie de vivre. Le visage grave. Pourquoi ? Je me suis tellement posé de questions ! J'ai même tenté de les suivre, pour découvrir le mystère ! Je n'ai jamais pu savoir ! Juste entendre des cris qui n'ont fait qu'aiguiser mes craintes

Je sens qu'un jour ce sera mon tour ! Ca me fait peur !

Mais quelle femme peut s'élever contre des traditions d'hommes, séculaires, écrites par les hommes dans un pays où la femme n'est rien ?

Après leur retour, Il y a, de grandes fêtes, qui marquent leur initiation. Le village entier danse au son des tams tams, jusqu'à l'aube. Je ne goutte à rien, je reste en marge, pétrifiée.

- Et l'école ! Sais tu ce que sont les écoles là bas ?

Tous les enfants ne vont pas à l'école la sélection est naturelle. Les plus forts restent, aider aux champs, les autres sont choisis pour suivre les cours.

- C'est le temps où l'on recrute les enfants qui seront pris la prochaine saison à L'école des blancs, disait maman, dans les grandes bâtisses, la derrière !
- L'école des blancs n'est pas faite pour nous disait Touré et surement pas pour une fille !

Ma mère lui répondait avec force :

- elle ira !... pour apprendre ce que nous ne savons pas !

Moi, je veux apprendre, m'émanciper, dépasser cet immobilisme, fuir cet endroit où les visions sont réductrices, où les conflits, les rivalités bâtissent des murs invisibles ; Où le peuple est oublié de la marche du temps, parqué dans l'inertie.

Juin tend à sa fin ! Le manque d'eau se fait sentir. De petites pousses d'herbes jaillissent clairsemées sur les sols arides, négligés de la main de l'homme. C'est le temps de la récolte.

Les adultes, les enfants, tous vont aux champs. Le ramassage du mil blanc commence, résultat d'un long travail de persévérance, de constance.

Sur la route, on trouve, quelques fruits juteux de karité que le vent a détaché pendant la nuit. Ils sont la promesse d'un bon déjeuner.

La culture est le point clé de survie. Le mil, le sorgho, le riz, le maïs, le fonio ainsi que le blé. Il y a aussi quelques tubercules: l'igname, la patate, le manioc. C'est un moment particulier d'échanges ; Le village est sur le pied de guerre. Gare à celui qui malmène, détériore un tubercule.

Ils ramassent patiemment, rangent avec soin, les légumes précieux sur l'attelage, à l'ombre d'une cabane de fortune. Cela va durer plusieurs jours.

Puis, ils attaquent les mauvaises herbes, préparent la terre à dormir jusqu'aux prochaines pluies. Le travail aux champs est rude, il ne laisse pas le temps de rêver, les gestes sont rapides, automatiques. Le soir, fatigués, il ne restera place à rien d'autre, que dormir.

Tout se fait à la main sans l'aide de machine. Quelques fois l'autre village, prête un soc, pour ouvrir la terre, aux moments des semailles. C'est le seul moment il y a de l'aide.

Les journées sont longues, le soleil pesant. Je suis une sauvage, je n'ai gout à rien, je ne trouve pas ma place dans cette ruche de travailleuses. J'ai besoin d'espace, d'ombre et de Diouma.

Diouma est mon ami ! À peine plus grand que moi du haut de ses dix ans il est fort, courageux. Mais, peu de garçons, jouent avec les filles, sans subir la raillerie des autres enfants !

Alors je me laisse aller au vagabondage. C'est ce que je fais de mieux. Si personne ne s'intéresse à moi, je file, de longues heures, au gré des chemins sinueux remplis d'épines et de boue.

J'aime ces moments de solitude, je cours avec le vent pour suivre une sauterelle, retarde mon pas, pour le caller avec l'avancée d'un insecte.

Je ramasse des cailloux, lorsqu'ils sont plus brillants que d'autres. J'invente des chants, je parle aux oiseaux. Je me sens tellement en harmonie avec notre mère nature, que je suis surprise lorsque le jour commence son déclin.

Immanquablement, je retrouve les femmes au marigot. Elles font la lessive. La fraîcheur qui s'en dégage, bien qu'illusoire me fait du bien !

Ce n'est que la nuit, lorsque les chemins se confondent dans le noir, que les bruits deviennent menaçants que je reprends le chemin de la case.

- rien à voir avec vos habitations.
- raconte-moi une case
- Parfois groupées dans le plus grand désordre, avec des ruelles étroites, sablonneuses, grouillantes de monde et d'animaux domestiques, les cases sont posées à même le sol.

- la notre est ronde, basse construite d'argile et coiffée de chaume descendant jusqu'à terre. Plusieurs pièces donnent sur l'entrée principale. L'intérieur est sommaire. La végétation, tout autour est, presque inexistante, et donne le sentiment d'un décor de fin du monde.
Je reste souvent assise sur le sol scrutant l'horizon de ténèbres noires, impénétrables et, seuls mes espoirs m'apportent un peu de lumière.
- Je retrouve ma couche très tard, j'attends le sommeil dans l'inquiétude, l'oreille tendue aux stridulations de cigales, ululements de chouettes, ricanements de hyènes, voix des djins, autant de maléfices qui, du fond de la brousse, montent avec la nuit et nourrissent mes craintes.
Je fini par m'endormir en en boule sur ma liane, emmenant avec moi mes peurs dans les précipices du sommeil.

Notre famille n'est pas riche, elle est unie. Un amour profond nous soude les uns aux autres.

- Je ne sais pas, pourquoi rien ne me satisfait jamais. Je suis sans cesse à la recherche d'autre chose. Pourtant j'aime l'Afrique.
- Aujourd'hui je compare votre monde et le mien. Tant de choses m'interpellent. Quelque unes, font gonfler ma colère. Je dois utiliser ma vie à éradiquer cette colère.
- Maintenant, il y a enfin beaucoup de choses qui s'éclaircissent. je commence à comprendre mieux, ma recherche.

Tu veux que je te parle de la circoncision ?

Chez vous ce sont des médecins qui la font ? Chez nous, il y a encore tout un rituel. Ecoute !

Après les récoltes, c'est le moment de songer à soumettre les garçons ayant l'âge, aux rituels de passage du stade de l'enfance à celui d'homme.

Quand les garçons doivent être circoncis, le chef du village examine l'étoile (Vénus) à la saison froide. Il demande aussi aux gens reconnus comme (bons) observateurs et sages, de vérifier si elle est favorable.

Le chef de village choisi le 'Syèma'. Il s'agit d'un homme auquel seront confiés les circoncis, qui veillera sur eux, les mettra sur le bon chemin et soignera leurs plaies.

La date de la circoncision est arrêtée ! On confectionne à Diouma et aux enfants de son âge, des boubous cousus uniquement pour la circonstance.

Le village est fiévreux, chaque soir on danse, pour demander aux anciens, l'aide pour les enfants de l'année. C'est un pacte, une alliance qui vient de la nuit des temps, cette cérémonie.

Le jour venu, Les petits sont rangés les uns derrières les autres. Diouma est le premier. C'est le plus courageux. Les autres suivront, même s'ils ne sont pas très rassurés.

La file se met en marche vers la clairière. Après bien des sentiers, éloignés du village, au détour d'un chemin, dans un renforcement clairsemé, les vieux du village sont là. Ils attendent.

L'immense sorcier de la tribu est présent, bardé de peintures. Il porte le masque des circoncis, autour du cou de nombreux rangs de racines étrangement torsadées et de lianes curieusement colorées.

Sur son torse des plumes et des pierres tressées lui font comme une armure. À la taille, sur son boubou, il y a des couteaux, sales, rouillés très affûtés.

Il est hilare. Il rit à gorge déployée de la terreur des petits. Son rire retentit comme un cri maléfique. On ne voit que ses dents tant sa bouche est béante. Son rire résonne dans la brousse et ne fait qu'augmenter l'effroi des enfants. Il le sait. Mais c'est comme ça ! Tous sont terrifiés par les pouvoirs qu'il doit détenir.

Les grands encerclent les petits, de leurs bras musclés, afin de les empêcher de bouger. Il y en a qui hurlent. D'autres qui tentent de s'échapper. C'est une grosse pagaille. Les enfants sont rattrapés, présentés au sorcier, les uns après les autres, qui les invectivent brutalement, les menaçant des pires sévices.

Les boubous descendent aux pieds comme par sortilège. Le sorcier d'un geste rapide et précis sectionne le prépuce qu'il a tiré entre ses doigts avec un couteau de silex 'le fer engendre des infections souvent mortelles'. Un morceau d'écorce glissé dans la bouche pour supporter la douleur c'est fait. On passe au suivant.

Le sang pousse sur l'herbe rare comme de lugubres coquelicots. Les gamins pleurent. Les femmes ont préparé un onguent à base de plantes et de racines pillées, on fait des pansements de fortune.

Les petits, posés sur le côté, sur les lits tressés, entament une longue nuit, remplie de pleurs et de gémissements.

C'est un rituel où les filles sont proscrites. Les vieux m'ont raconté. Doujma n'a pas failli ! Seule, une larme glisse sur sa joue, témoin de son effort de volonté, de l'entrée dans le monde des braves. On raconte que ce fût l'un des plus vaillants.

Il a souffert toute la nuit. Son petit ventre lui fait mal ! Si mal que toutes les sensations sont réduites à ce petit bout de peau que le sorcier a tranché. Il ne peut plus penser. Juste tendre son corps, essayer de le fermer à la souffrance de la douleur qui le déchire.

Ils ont luté !! Tous ! Jusqu'au matin, contre cette épreuve qui les a mutilés.

À l'aube enfin, pour certains, la jeunesse a triomphé.

- Tu vois, chez nous, toutes initiations passent par la souffrance !
- là, je dois reconnaître que votre continent a du bon ! les connaissances de vos pays sont bénéfiques.

Le soleil est à son apogée. Les vieux sont partis. Il ne reste que les plus délicats, étendu sur les lits de paille. Des mamas chantent doucement au loin.

Doujma ouvre un œil, la souffrance le fait tressaillir. Son ventre est pesant, dur. Il essaie de se lever. Ses membres tremblent. Son corps est douloureux.

Alors, il cherche des yeux, une branche pour s'agripper, l'aider à se mettre debout. Péniblement, il déplie ses courtes jambes, chaque mouvement est un supplice. Il y parvient enfin, après de multiples tentatives, et entreprend de rejoindre la case.

Il avance, à petits pas, manque de chavirer en permanence. Chaque membre lui fait mal, comme s'il venait d'être roué de coups. Le monde est réduit à son corps douloureux. Il n'entend plus rien. Seules, des millions d'aiguilles lui percent le ventre, et occupent tous ses sens. La route est longue, elle n'en fini pas. Il ne lui reste qu'un semblant de conscience pour accomplir des gestes de survie.

Et, quand, il s'arrête pour satisfaire un besoin naturel, il a le sentiment que ses chairs vont exploser. L'urine le brûle aussi fort qu'une mèche enflammée.

Alors, il reste là, un moment, réprimant une larme, attendant que la douleur devienne supportable, pour avancer encore.

Sur la petite marre qu'il a fait sur le sol, quelques traces de sang lui rappellent, son calvaire bien réel.

Puis il repart, concentre toute son énergie pour dominer ce mal qui occupe la moindre de ses pensées. Il se sent oublié ; seul. Ce n'est encore qu'un enfant. Les bras de sa mère seraient tellement bienvenus.

Cette image ne le quitte plus. Il avance, mu par un sixième sens, jusqu'à la case familiale où il sent enfin, des bras vigoureux qui le portent jusqu'à la liane qui lui sert de lit.

Trois jours et trois nuits Il a pleuré, maudissant le sorcier et ses rituels barbares.

Au matin du quatrième Il se réveille, hébété d'avoir passé l'épreuve, d'être encore vivant.

Mais, Il a changé. Ce n'est plus le même ! La complicité de nos jeux d'enfants s'est enfuie.

Il va à la chasse, avec les hommes de la tribu, chercher cette part de protéines quotidiennes nécessaires à notre survie.

Les gens ont faim, la famine règne partout. Il y a tellement de bouches à nourrir.

On tue tout ce qu'on trouve. Rongeurs, oiseaux, insectes, éléphants. Tout est mangé. La viande de brousse est moins chère que la viande de bêtes domestiques. On n'a pas le choix, La vie est rude.

À vivre sur le continent, je mesure tout ce qui nous sépare. Le peuple noir d'où je viens, comme moi, fuit la misère. J'ai mal lorsque je pense à eux.

Je suis isolée, encore plus seule qu'avant. Je recommence à courir la savane. J'ai soif de cette immensité. Nous n'avons rien, ou si peu, mais l'Afrique est fabuleuse. !

Berceau de l'humanité, c'est la seule partie du monde, où l'occupation du sol par l'homme depuis qu'il a commencé à se différencier des animaux, soit continue.

Colorée, farouche, brutale, elle affiche et impose ses milliers de splendeurs naturelles ! Tout s'apprend tout se gagne.

J'ai appris les animaux. Couru avec les gazelles. Fais des courses effrénées avec les antilopes. Pu approcher des troupeaux de zèbres, Ils se sont habitués à ma présence, J'aurais pu les toucher. Ils ne bougeaient pas ! L'acceptation vient après le respect.

Souvent, cachée dans un bosquet, j'écoute les histoires que le vent chante dans les grains de poussière !

Comme les animaux ! Je hume les parfums de la brousse. Je respire la moindre trace de fraîcheur. Je me sens libre. De la liberté originelle. Celle qui nous délie de toute civilisation, de ses malaises qui entravent les mouvements. Quel bonheur. La nature m'offre les plus beaux spectacles. Des tableaux qu'on ne trouve pas dans vos musées, parce qu'ils sont vivants, changeant, jamais figés.

Je suis infiniment petite, mais infiniment présente, Je goutte le bonheur d'être là, simplement, à ma place.

J'ai appris à lire ! Suis allée à l'école des blancs. Ils m'ont donné des livres, mes débuts furent difficiles.

Mais je suis tenace. J'ai fini par lire, découvrir les histoires, forger mon imaginaire. C'est un engrenage qui ne fini jamais n'est ce pas ! Plus j'apprends, plus je sais, que je ne sais rien.

Un matin, alors que je viens à peine d'ouvrir les yeux, il y a un remue ménage peu habituel au village. Ativya, une exciseuse, vient de faire son entrée.

Une nuée d'enfants, de personnes, la suivent bruyamment Elle s'installe avec de grands gestes, et grands bruits, dans la case du fond, faisant appel à tous.

De nombreux étrangers attendent avec leurs filles.

- Mais que vient-elle faire dans votre village ? Et, pourquoi le vôtre ?

- Tu sais, l'excision est une pratique courante dans la plupart des pays africains et dans d'autres régions du monde qui marque le passage de l'état de jeune fille à celui de femme. Elle visite ainsi tous les villages sur sa route.

C'est une pratique ancestrale barbare et fortement traumatisante qui prive les femmes de tout plaisir physique. L'origine de la pratique est mythique. Pour certaines ethnies du Congo, l'excision se justifie par le mythe des vagins dentés. Le clitoris serait la dernière dent à supprimer. Dans le même optique, d'autres, le considère, comme un dard qui peut blesser, voir tuer l'homme.

Les Masai et les Kisii du Kenya estiment qu'une femme non excisée sera hantée par les esprits des ancêtres.

Un père fera comprendre à son fils qu'il n'est pas question d'épouser une femme non-excisée.

Les femmes rentrent dans ce rituel, chargé de croyances et acceptent l'excision pour trouver un époux.

L'excision se pratique tôt sur des petites filles ou plus tard à la période de la puberté, avant le mariage.

L'excision consiste en l'ablation du clitoris, tout ou une partie des petites lèvres. Il y a plusieurs manières d'estropier ces pauvres filles.

La circoncision pharaonique ou infibulation, qui consiste en l'ablation du clitoris des petites et des grandes lèvres. Les bords de la vulve sont collés, le vagin est obstrué. Il reste juste une petite ouverture pour les urines et les menstrues.

L'introcision est un élargissement de l'orifice vaginal. Déchirée à la main ou avec un silex, en fendant le périnée. Le clitoris sera alors replié dans le vagin et recousu.

Elles sont mutilées et, on leur demande de danser pour exprimer la joie alors que leur orifice vaginal n'est que douleur.

- Tu comprends, c'est ce qui a forgé ma détermination. Plus de 60 000 femmes par le monde subissent cette mutilation !
- je l'ignorais à l'époque, mais je sentais toute la souffrance que cela pouvait générer.
Certaines aujourd'hui se font reconstruire le clitoris pour accéder enfin à l'épanouissement du corps. C'est une longue marche de douleurs, de combats contre-elle même, contre la peur, qui les mènera vers le chirurgien de la renaissance.
- il y eu aussi, et ce fût déterminant, la douloureuse agonie de mon amie Fanta.

Nous étions proches. C'était sûrement l'une des rares filles que je fréquentais. Elle était la joie de vivre, l'insouciance, la douceur et la légèreté. Elle me parlait sans cesse de son désir de famille, d'enfants, de cris joyeux.

Elle faisait partie de ses femmes qui depuis la naissance ne se révoltent jamais. Elle croyait que sa route était de donner la vie, de procréer. Pour cela il lui fallait subir les lois de la tribu.

Ils l'ont mutilée. Sa santé fragile ne l'a pas supporté Elle s'en est allé un matin, avec d'atroces douleurs, victime de septicémie.

La zone du vagin est particulièrement sensible, n'y a pas d'anesthésie locale qui soit faite par les matrones durant l'opération).

Ses cris s'entendaient au bout du village ! La nouvelle en fit vite le tour. Toutes, furent prises de panique, effrayées, elles pleuraient de craintes, d'appréhensions.

J'étais anéantie, ma douleur immense..Je restais longtemps prostrée S'il me restait quelques doutes ils disparurent d'un coup.

De là vint mon premier désaccord avec le père.

- Je ne veux pas subir ce que Fanta a subi, cette pratique est barbare, me fait peur ! Je veux vivre.
- Mais qui es tu pour t'élever contre nos lois ! Tu feras ce que la tribu demande !! je t'obligerai à céder fille ingrate ! ou bien je te tuerais de mes propres mains !

Et, avec une longue badine, il se met à me fouetter pour chasser le mauvais esprit. Je tente de lui échapper, mais ses bras puissants me retiennent comme un étau et la peur fait le reste.

Il frappe, continue de frapper jusqu'à ce que les lanières s'inscrivent dans ma peau, que les blessures ruissellent de sang, que je perde à demi conscience.

Mes hurlements de terreur ne l'émeuvent pas, il est inébranlable.

Et lorsque mon corps ne peut plus résister, que je perds la perception de ses brutalités. C'est la mère; échappant aux femmes du village qui tentent de la retenir, qui se jette sur lui en hurlant.

- tu vas la tuer ! tu vas la tuer arrête !

Lorsque les coups cessent, je suis anesthésiée de douleurs. Mais, mon esprit reste étrangement vif. À cet instant, la raison me crie de fuir. Détaler au plus vite ! Avant d'être muselée, enchaînée, torturée de nouveau. Plus fort que cette absurde soumission, la colère gronde en moi ! Elle va me porter loin.

Je sais que les pères blancs vivent à quelques lieues ! Je vais aller demander asile ! La nuit suivante, alors que la lumière n'a pas encore réveillé le village, que le monde vivant est encore dans une douce torpeur, je me glisse hors de la cabane. Souple, rapide, silencieuse, malgré mes blessures, je bondis de case en case, pour sortir du village. Pas un regret pour me retenir. Je fuis sans retenues, avec l'envie de m'éloigner vite. Mes jambes me portent des sentiers plus loin, mais je continu à courir des heures durant, comme si le diable suivait mon pas, en proie à une panique insurmontable.

- Tu as des craintes ?
- Bien sur ! j'ai peur, je suis terrifiée je me retourne sans cesse pour vérifier que personne ne suit. J'ai choisi de fuir, plus rien ne peut m'arrêter Je dois me protéger.

Le soleil est au zénith lorsque je me permets une halte ! J'ai soif j'ai du courir des kilomètres! L'inquiétude murmure à mon oreille,

- 'encore, encore un peu, avance '.

Il faut que je trouve de l'eau, que je m'éloigne de tout ce qui est vivant, que je m'économise, pour rejoindre le monastère qui est encore loin. Je n'ai rien. Je n'ai rien pris. Juste cette rage qui me porte, me donne des ailes, m'empêche de penser ce que va être ma vie après.

J'ai retrouvé mon souffle, calmé les battements de mon cœur, j'observe autour de moi. Ou suis-je?

Il me faut suivre la route des plateaux pour éviter les falaises trop escarpées. J'aperçois au loin quelques zèbres qui avancent en groupe. Leur instinct va les conduire vers un point d'eau. Je décide de les suivre. J'ai essayé de les accompagner, mais je me sens vite démunie, misérable, humble. Je n'ai pas la résistance du troupeau. Je ne suis rien, juste une espèce qui tente de survivre.

Mon pas ralenti. La fatigue me gagne, rend mon avancée difficile. Chaque tournant, j'espère un point d'eau. Chaque fois, il s'éloigne encore. J'ai des vertiges, le sol se dérobe, mon discernement devient confus. Je n'en peux plus. Je me laisse glisser sur

un amas de cailloux. Je me sens tomber, comme dans mes rêves d'enfant, m'enfoncer dans un trou noir sans fin et... plus rien.

Je perds pied. Mes yeux ne voient qu'un halo de lumière. Je ne distingue rien. Une envie irrésistible de dormir, de me reposer, me tenaille et pour tenir debout encore, je dois faire appel à tout ce qui me reste de forces. Je me relève, avance encore, retombe, mes genoux sont ouverts, il y a des fourmis qui se collent sur les plaies, attirées par le sang. Je sais que je ne dois, en aucun cas rester là..

Plus tard, ce seront les charognards qui viendront déchirer ma peau. Je les vois déjà, déplier leurs ailes et tourner au dessus de moi.

Un sentiment de grande solitude s'installe, de découragement, de renoncement. Puis la colère revient, elle me pousse, m'invective, me permet, je sais comment, d'atteindre le lieu avec cette peur de m'endormir, de ne plus me réveiller, l'adrénaline qui nous permet de réaliser l'irréalisable.

Encore, encore un peu, le monastère n'est plus lointain, à portée de vue, enfin.

Je ne sais pas comment j'ai pu entrer dans le monastère.

J'ai déliré plusieurs jours, remplis d'angoisses. Les pères m'ont recueillie

Ils sont inquiets de voir l'état de ma pauvre carcasse ! Ce n'est qu'une plaie. Mon esprit s'égare aussi quelque fois, j'ai emmené avec moi cette peur imprégnée dans mes entrailles. J'ai froid alors que dehors il fait chaud. Je suis revenante de l'enfer, abasourdie d'être encore en vie.

Ils me nourrissent à la cuillère. Je suis déshydratée. Je dors, m'éveille en sursaut, dans des cauchemars atroces. Le lit tourne, pris dans des danses vertigineuses que je ne peux pas suivre. Le sorcier est là, avec ses couteaux, puis Activia, je suis à nouveau dans la case, le père me tire vers l'excision.

Je me débats. Des mains s'agrippent à moi.

Je tente de fuir

je hurle.

Des mains me saisissent !

- Laissez-moi, laissez-moi partir, je vous en prie.....

Je ne veux pas ! Non pas l'excision !!

- Calmez-vous mon petit ! Calmez-vous ! Vous ne risquez plus rien ! Réveillez vous ! C'est fini vous êtes à l'abri.

J'ouvre les yeux, l'intonation m'a sortie de l'ombre, l'obscurité s'estompe. Il y a un père devant moi. Sa voix ferme, douce, achève de me rassurer.

Je le regarde hébété. Pour que l'image, qui doucement prend forme, s'imprègne dans ma rétine et transmette le message à mon cerveau, il faudra un certain temps. Oui, quelques jours de flottement dans cet état second pour revenir au monde des vivants. Ensuite tout ira vite ! Je garde en souvenirs, les effluves des bols de soupes fumantes apportées chaque soir par les pères, les parfums de fleurs qu'ils mettaient dans la petite chambre silencieuse, les prières, la paix qui régnait dans les lieux et, la renaissance.

- As-tu toi aussi le souvenir des odeurs ?

- Oui, quelques fois,
- une essence qui passe me relie directement à un moment de vie.
- Continue ! C'est une aventure terrible que je n'ai jamais connue.

Les frères blancs sont installés sur le plateau depuis des années. Leur travail est reconnu, respecté de tous. Ils accompagnent une poignée de convertis au christianisme, aux moments des dangers de la vie. Ils ralentissent, et évitent ainsi le recours aux pratiques de guérisseurs, de sorciers dans leurs formes traditionnelles. J'étais plus sereine ! Je pensais avoir trouvé ce que je cherchais mais ce fût de courte durée.

- Les pères ne t'ont rien demandé ?
- Ho oui, bien sur ! Il me fallut expliquer ma fuite. Je ne pouvais plus revenir en arrière. Les lois sont intraitables pour une femme qui s'enfuit, fût elle une enfant. J'ai convenu avec eux. Je resterais quelque temps au monastère pour reprendre des forces, je ferais quelques menus travaux. Je ne dois révéler mon identité à personne. Mieux, je dois passer pour un garçon. Aucun soupçon ne doit venir ternir le travail de la communauté.

On m'a rasé le crâne. Donné des vêtements de bure. Je nage dedans. Quelle importance. J'ai une autre identité !

Chaque journée commence à cinq heures. Après une légère collation, je vais rejoindre les pères, dans la chapelle, pour l'office du matin.

Je ne sais rien de la religion. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre celle de mon père. Je ne suis pas particulièrement attirée par celle des frères. Je fais pourtant, acte de bonne volonté, même si de la religion je n'ai connu que le mauvais côté.

Père Jaques tient la bibliothèque. Il choisit mes lectures et m'informe de tout. Son enseignement est rude, rigoureux, précis. Je ne ris pas souvent. Je dois faire preuve de retenue.

Mes jeux d'enfant sont bien loin. Je deviens adulte avant de l'être. Plus question de courir la savane. J'entre dans une sorte de prison sans mur.

- As-tu essayé de parquer un pur sang sauvage dans un enclot ?
- Il ru, jusqu'à briser ses liens, ou à briser ses jambes.

Mes ruades sont intérieures, consciente de ne pouvoir faire mieux. Je garde secrètes mes colères. Si certains frères, plus attentifs, ont tenté d'adoucir ma relative captivité, je n'en trouvais pas de bénéfice immédiat.

Ce qui me fait avancer c'est une boulimie d'apprendre, le sentiment de capitaliser tout ce qu'on m'enseigne, comme une richesse, une revanche.

J'ai droit à quelques leçons de piano ! Je ne suis pas particulièrement douée, et l'enseignement est trop bref, mais j'en garde quelques rudiments !

C'est une période étrange. Je ne sais pas encore si je suis heureuse ou triste. J'avance en perpétuelle révolte.

Les journées passent, identiques les unes aux autres, remplies de travaux, d'études, de méditations.

Je trouve le temps de lire dans le petit jardin cultivé par les pères. Le silence et la fraîcheur me font du bien. Je retrouve une forme éblouissante. Il ne reste pas un pour ternir le velours de ma peau. Je m'entraîne à courir, pour garder mes jambes performantes.

Je n'ose pas réfléchir ! Comment réfléchir ? Le monde m'est inconnu. Je n'ai pas de repère. Je comprends que rien ne me prépare à l'affronter. Je ne peux compter que sur ma bonne étoile.

- Pourquoi cette perpétuelle colère ? c'est bien toi qui a choisi de fuir ?
- Oui, mais je suis en transit. Sans racine, sans rien qui ne me relie à rien. Tu sais bien que nous cherchons tous cette notion d'appartenance J'ai continué de vivre chez des pères blancs, mais je n'y ai pas de place. je suis en colère contre la vie.

La chaleur baisse on entre en hivernage. C'est la saison des pluies. La végétation devient verdoyante. Certaines villes comme Mopti ou Djenné sont encerclées par les eaux. Les températures sont plus agréables avec une moyenne de 25°C. Les pluies de saison deviennent actives, le temps instable. Il y a des averses qui tournent à l'orage. Les touristes commencent à affluer.

Je les vois au marché, quand je l'arpente avec Père Paul. Nous cherchons les bonnes affaires, pour changer l'ordinaire de la communauté. Je découvre que la ville s'appelle Tombouctou.

Elle est dépouillée, robuste, couverte de terrasses en banco dont émergent des formes pyramidales, puis coniques.

Sur la mosquée de Djingareiber, il y a un drôle de minaret hérissé de pieux qui servent à l'entretien des murs. Sur la terrasse on peut voir l'échiquier de la ville et, l'inexorable avancée du désert.

Un soir, alors que je rejoins ma petite chambre, je trouve Père Jean en grand ménage !
Devant mes yeux ronds il dit :

- Tu vas changer de chambre père Dominique va venir de Marseille !
Une grande chance pour toi. Il pourra, peut être, trouver une famille pour t'accueillir en France !
- Une famille pour m'accueillir ?
- Mais je ne connais que votre monastère !
- Ne t'inquiète pas, nous savons que tu ne peux plus retourner au village.
- Mais tu vas grandir, et nous ne pouvons consentir à une femme ce que nous offrons à une enfant. Le temps passe vite, tu vas découvrir d'autres horizons. Il me semble t'avoir entendu dire que c'est ton désir ?
- Oui c'est vrai. Mais j'ai peur. Ce monde je ne le connais pas

- La famille qui te recevra t'aidera, sois confiante !

J'ai rejoint ma nouvelle chambre le soir venu, elle est toute blanche.

Un grand crucifix trône au dessus du lit. Le tout réduit au minimum de confort, mais déjà un paradis ! J'ai un toit sur la tête.

Je n'arrive pas à dormir. Je suis prise de vertiges. Je me pose cent questions auxquelles je n'ai pas de réponse.

Je pense à mes parents avec émotion ! Comment ont ils réagi à mon départ ? Je sais, que ma mère souhaite une autre vie pour moi. Mon père doit se sentir bafoué.

Son autorité au sein de la communauté est affaiblie. Il a du me bannir, me haïr. Je sais que son cœur est en souffrance. Le mien aussi. Je n'ai pas le choix. Mon corps, ma vie, ma seule richesse ! Je ne peux accepter que quelqu'un décide à ma place de ce qui est bien pour lui.

La pluie entre par la fenêtre ouverte ! C'est un vrai déluge. Les gouttes touffues font un rideau qui limite l'espace. Est ce un signe de chance ? Je veux m'en persuader.

Je ferme la fenêtre. Je me glisse au fond du lit. Je remonte la couverture et me laisse emmener vers les abîmes d'un sommeil réparateur.

- Oui, je sais, tu vas me dire : tu veux partir et voilà qu'au moment où on te le propose, tu ne veux plus. Et, tu as raison. L'être humain est faible l'inconnu fait peur !

Le lendemain, alors que j'émerge doucement des bienfaits du sommeil, l'agitation du couloir suscite ma curiosité. Je saute de mon lit. Après une toilette sommaire, je file au réfectoire, avaler le café odorant du père Paul.

Son ventre rebondi et son sourire accueillant me mettent de bonne humeur ! Le liquide chaud achève de me réveiller.

Je croque allégrement la tartine remplie de pâte d'arachide, un délice auquel je me suis très vite habituée.

Le repas englouti, je remonte à l'étage. Je veux voir père Dominique !

Ses malles sont encore dans le hall, devant deux lourdes portes, décorées d'énormes pointes. Il y règne une fraîcheur qui contraste avec la chaleur extérieure. Pas un bruit ne franchit ce passage.

Le lieu dégage une atmosphère propice à la méditation et au recueillement. Suit, une petite chapelle remplie de bancs de prière, les fleurs coupées du jardin apportent une note parfumée. Les odeurs de cire et d'encens achèvent de donner une atmosphère mystique à l'endroit.

Il y a tout un enchaînement de couloirs, et de pièces. Chacune a vocation précise et affiche sur sa porte la mission qu'on lui a attribuée. Au bout du couloir, une énorme horloge qui égrène, avec les heures, ses notes de carillon.

Je m'approche, on parle fort. Ce qui n'est pas habituel. Pas suffisamment pour que j'entende, assez pour que mon cœur s'affole. Je comprends qu'il s'agit de moi.

L'angoisse, sans raison, me sert la gorge. Je prends mon livre et file au jardin.
La quiétude du lieu calme un peu mes peurs. Pourtant, le manuscrit reste indéchiffrable !

Ligne après ligne, mon esprit n'imprime rien. Après quelques tentatives infructueuses, je décide de demeurer là, à attendre que l'on me fasse signe.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi ! Assise sur le sol, le dos calé sur une trémie, flottante.

J'ai rêvé, erré, sans destination, entre deux mondes. Et puis, en un flash de lucidité, j'ai su, que le temps de partir était venu, le chemin tracé.

Père Jean s'approche du jardin. J'aurais reconnu son pas entre mille. Un autre père le suit. Ce doit être le père Dominique.

Il porte une longue barbe blanche, surmontés d'un regard pétillant, vif. De ceux qui vous scannent dès le premier regard, avec bienveillance, empathie, qui vous rassurent, et vous disent ne craint rien je suis là pour t'aider.

Son Ventre rebondi semble comprimé par le cordon de la soutane.

Aux pieds des sandales de cuir laissent passer les orteils légèrement poilus. Surement que le soin de sa personne semble être le dernier de ses soucis

- Venez avec nous, jeune fille, nous avons à parler.

Je me lève pour les suivre. Après un dédale de couloirs silencieux, Ils poussent la porte d'une large pièce. Une longue table, des chaises de paille tout autour. On me fit signe de m'asseoir. Il dit :

- Mes frères m'ont rapporté votre désir de fuir le Mali.
- Vous savez que nous n'avons pas le droit de vous conduire. Aussi nous allons vous aider à repérer un itinéraire. Il vous permettra, je l'espère de rejoindre Marseille.
- Là bas, une famille malienne vous prendra en charge, avec l'aide des pères blancs restés sur le continent.

Vous devez rester grimé, en homme, pour votre sécurité. Apprendre la typographie des lieux à traverser.

Vous irez de rendez vous en rendez vous. Chaque fois, des personnes feront le lien.

Cette démarche n'est pas sans risque ! Je dois vous le dire.

Je crains que vous soyez encore bien jeune, pour en mesurer tous les obstacles ! Mais, il semble qu'ici, à plus ou moins brève échéance, votre vie soit menacée.

Il est dans la tradition de notre communauté de porter assistance à un être inquieté dans son intégrité. Nous allons mettre à profit ce dernier mois pour vous apprendre tout ce que vous aurez besoin de savoir.

Notre congrégation n'est pas riche, cependant, il vous sera alloué une petite somme qui vous permettra d'avancer. Vous devrez compter chaque pièce

comme étant une fortune, apprendre à les gérer. Votre vie en dépendra. Le Seigneur soit avec vous.

- Pour l'heure, le temps est aux réjouissances. Midi a sonné à l'horloge ! Frère Paul, a préparé un festin ! Allons déjeuner.

Le Borokhé (élaboré à base de feuilles de manioc, de pâte d'arachides et d'huile de palme, de viande et de poisson), est excellent.

Je mange pourtant du bout des doigts du bout des doigts, partagée entre deux sentiments. Il me faut chasser mes craintes. La crainte alourdit le voyage. Et puis je n'ai plus le choix, un jour ou l'autre, je risque d'être reconnue, je dois partir.

C'est un cruel dilemme qui me tourmente, qui m'écartèle, entre l'attachement que je porte à ma terre et l'envie de l'inconnu.

Mais je ne peux vivre cachée indéfiniment, je dois partir !.

Mon côté aventurier reprend le dessus ! J'ai 13 ans, une bonne constitution, un sens inné des choses à accomplir, mon étoile ne m'a jamais lâchée ! Je dois être confiante.

La joie commence à gonfler mon cœur ! Mon vœu le plus cher va enfin se réaliser. Ai-je le droit d'avoir peur ?

Le lendemain, on entreprend de parfaire mon éducation. Sur une carte, je découvre le Mali comme je ne l'ai jamais vu. Mon village de Dambana me paraît minuscule dans ce continent fabuleux qu'est l'Afrique. Je prends conscience du monde, de son étendue, de tout ce que j'ai à apprendre. C'en est vertigineux

Les pères Blancs entretiennent d'excellentes relations avec les touaregs Maliens. Ils occupent un immense territoire, fondé sur le désert. Tous, possèdent la même culture, appartiennent à la même civilisation.

Dans chaque état, ils occupent la zone la plus aride, la moins peuplée, et souvent la plus difficile d'accès. Ce sont souvent des peuples guerriers aguerris à la défense de la caravane

Au Mali on parle surtout de Tamasheq. Ils se rattachent aux communautés berbères.

Les pères ont soigné, guéri le chef Abdoula, souffrant d'entérite. Celui-ci, vient régulièrement faire don d'un jeune mouton en témoignage de sa gratitude. Il lui sera demandé de me conduire avec la Caravane.

Désormais, je suis Bamba, Ludy restera cachée au fond de moi.

Je dois apprendre le nom des villes que j'aurais à traverser.

Père Dominique me fait réciter cent fois l'itinéraire ! J'ai les recommandations de chaque père. Je sens leur inquiétude. Je reste sereine, sûrement par inconscience.

On fabrique un sac de toile épaisse, et, le dernier jour, Père Jean y met un pantalon et deux chemises. Père Paul, le gros pain qu'on fabrique pour les fêtes, Père Dominique une petite bourse, avec 2 billets de francs maliens, 20 dinars, 150 dirham et 50 pesos.

Il m'est enseigné la monnaie de chaque pays traversé, ce à quoi je peux prétendre pour me restaurer. Finalement, l'argent est cousu dans l'ourlet de mon pantalon, les pièces cachées au milieu d'un vieux morceau de pain.

Quelques fruits de karité ! Je suis prête. On met, sur ma tête, un long turban blanc, sensé me préserver des tempêtes de sable et des brulures du soleil.
Le voile de tête « tagelmust » est la pièce maîtresse du vêtement masculin.
Les adieux sont émouvants. Je laisse des gens que j'aime malgré tout. Je dois partir sans rien. À nouveau la vie me prend le peu que j'ai.

Chapitre 2

Comme les perles d'un chapelet, la caravane s'égrène à la nuit tombée. Il y en a une cinquantaine de bêtes, attachés les unes aux autres pour la plupart, traçant un cordon qui relie chaque attelage.

Pas de jérémiades, pas d'écart, la file ne s'éparpille pas, pas de trainards, pas de fuyards tous avancent d'une même unité.

C'est la première fois que je monte sur le dos d'un chameau. Je ne suis pas très rassurée, ça tangué beaucoup et j'ai vite mal au coeur. Mais je ne dis rien, ce n'est pas le moment de se plaindre.

Les premiers kilomètres sont difficiles. Le balancement est insupportable.. Je trouve, peu à peu, une position confortable qui laisse en paix mon estomac et me permet de somnoler le reste de la nuit.

Pour rejoindre le sud algérien le voyage dure dix jours. Lorsque j'ouvre les yeux, c'est le petit matin. Il fait presque froid. Le paysage est désertique, impressionnant.

On entre en erg Atouila, le portail du Sahara. Nous avançons, toute la journée, sans relâche.

Les nuits sont plus fraîches et propices au repos. Elles nous permettent de nous ressourcer lorsque la caravane installe son bivouac nocturne.

Plus nous avançons, plus le paysage est hallucinant ! Les vues magnifiques. La perspective qui s'offre à nous majestueuse.

C'est un paysage chaotique, composé de pics, de tours, de dômes, d'aiguilles, de pyramides, d'orgues basaltiques, de coulées de lave figées dans leur mouvement, de couleurs qui vont du jaune flamboyant au noir violet. Il y a de grandes vallées profondes, majestueuses, entre de hautes murailles abruptes.

On peut y voir un ensemble de plateaux de grès ' les tassilis', où sables et roches s'entremêlent pour former des perspectives totalement envoûtantes.

C'est un lieu de vie privilégié, les eaux des pluies y sont recueillies par les rochers pour former des oueds sablonneux.

L'Oued Tamanrasset va se perdre dans les sables du Tanezrouft, Notre première escale.

Après des jours de route, Bamba décide de faire escale, pour permettre aux bêtes et aux gens, un peu de détente.

La caravane met pied à terre. En quelques heures le campement est prêt. Les femmes ont allumé des feux pour préparer les repas

Je suis un peu perdue. Dans cette ruche fourmillante, je ne sais pas très bien comment me rendre utile. Les hommes vont remplir les gourdes, abreuver les animaux ! Les femmes préparent le repas Je regarde autour de moi. Je n'imaginais même pas, que de telles beautés s'offriraient à mes yeux. Cette vue est vertigineuse, rien n'arrête le regard. Elle m'ensorcelle, comme une musique venue de nulle part, un parfum semblable à aucun autre.

- Nous reprendrons la route dans trois jours, pour rejoindre les réserves de sels ou un gros travail nous attend. Me dit Abdoula me faisant sortir de ma méditation.
- Va prendre un peu de repos après le diner, la route reste longue et le travail intense ! nous ne sommes pas au bout de nos peines.

La nuit est calme et rédemptrice. La beauté du paysage à peine souillé du pas de l'homme me stupéfie. Elle offre un espace idéal à la contemplation, l'observation de la concentration animale.

Quelques fois, il nous est donné, d'être spectateur de grandes migrations, de la traversée de gnous, de zèbres e, d'antilopes. Des visions de scènes inoubliables, sorte de danses tragiques et violentes, de combats de mâles, pas-de-deux incertains entre la vie et la mort.

L'Afrique s'exprime dans sa violente réalité.

C'est le premier repas dans le campement du chef Abdoula. C'est un homme généreux. Ces jours passés près de lui, ont tissés une franche amitié, que nous partageons en chaque instant.

Les femmes ont posé sur un tapis central, un immense plateau de cuivre, chargé de viandes et de légumes colorés.

Il est honteux de se dévoiler en public, aussi, je ne découvre pas mon visage. Il n'y a qu'une fente pour les yeux. J'introduis le verre à thé sous le voile, sans découvrir ma bouche. Ce voile protège les muqueuses du vent et du sable, il soustrait les orifices faciaux aux assauts de génies dangereux, et me permet de cacher mon visage aux regards de tous.

Les Touaregs sont monogames, et pratiquent l'endogamie. C'est un trait original dans la société islamisée.

Se marier, c'est « fabriquer une tente ». La jeune femme apporte tout le mobilier et les ustensiles de la vie domestique. Le marié fournit des animaux à sa belle famille.

C'est 'taggalt', le gage indispensable à l'alliance des deux familles de même catégorie sociale.

Dans une société si diverse, qui rassemble des hommes au teint clair et d'autres à la peau noire, il n'existe pas de modèle touareg. Être Touareg, est un état, c'est se comporter comme la société le demande.

Ne pas se conformer à ces règles, c'est s'exposer à la critique, la dérision et peut-être l'exclusion.

Les hommes mangent en premier. Je suis conviée à la droite du chef. Il me manifeste son amitié en m'offrant cette place de choix et montre ainsi, aux autres hommes que je suis son invité.

Le thé coule, libérant des parfums subtils de menthe et de jasmin, produits d'échanges avec les autres Touaregs.

Je découvre la saveur sucrée des loukoums. Nous mangeons accompagnés de darboukas*.

Les darbkis jouent debout, l'instrument placé sous le bras, la souplesse de leurs poignets témoigne d'une vraie dextérité ! Leur musique résonne jusqu'au petit matin. Les Touaregs possèdent une littérature orale d'une grande richesse. Les paroles brèves chantées ou simplement dites, concernent des proverbes, des contes, qui s'inscrivent dans des thèmes vécus par tous.

- la poésie est universelle me dit il. Peu importe l'origine de l'homme qui l'exprime ou la société dans laquelle il vit. Les sentiments restent les mêmes.

Elle constitue le point fort de l'expression des touaregs, avec des pièces lyriques qui évoquent l'amour, la mort, la nostalgie de l'absence, l'évocation du campement lointain et de la femme aimée.

Lorsque j'ai la permission de me retirer, la nuit est bien noire. Aboudla m'offre une place sous sa tente, je lui préfère la proximité de mon chameau. La chaleur qu'il diffuse me servira si la nuit est trop froide.

Le sommeil ne se fait pas attendre. Je plonge vite au tréfonds de ses limites, comme dans un lac où je me laisserai engloutir.

Il est encore très tôt, lorsqu'on vient me réveiller le troisième jour. La caravane reprend sa route vers le nord-est du Hoggar.

C'est un paysage lunaire que nous traversons à présent. Presque irréel, avec d'immenses cratères, des dunes de sable à l'infini. A droite, à gauche, le paysage est identique, vertigineux.

La pleine de l'Amador, où nous allons, est une immense cuvette au fond de laquelle se sont déposées d'énormes quantités de sel qui constituent la principale richesse des Touaregs. Notre deuxième halte.

Exploitées depuis des siècles, les deux salines sahariennes de Taoudéni au Mali et de Bilma au Niger ne sont reliées au reste du monde que par le cordon ombilical des caravanes.

Notre caravane appartient aux groupes nomades spécialisés dans ce commerce. Les traversées du désert sont dangereuses pour les convois offerts aux convoitises de pillards. Aussi, depuis fort longtemps, ils possèdent des armes et sont d'excellents tireurs.

Abdoula a son arsenal personnel. Quelques kalachnikovs sûrement troquées contre d'autres produits.

Les échanges de tirs qu'il a rencontrés ont tracé quelques cicatrices, qu'il arbore fièrement, sur son visage buriné.

C'est un personnage massif, rude, un peu primaire, haut en couleurs. Il y a chez cet homme un côté généreux, franc, un instinct presque animal, totalitaire de sauvegarde de la tribu. Les Hommes, les bêtes qu'il conduit, sont sa richesse pour laquelle, il pourrait donner la vie.

La sauvegarde passe aussi par le commerce du sel et celui des dattes.

Si les routes du sel perdurent, c'est que le sel saharien possède des vertus que ne possède pas le produit industriel.

Les pasteurs disent qu'eux même et leurs animaux souffrent de déficiences graves et d'héméralopie, s'ils n'ont pu boire les eaux des sources salées.

Ce sel contient des oligo-éléments indispensables, qui sont absents du sel marin. Omniprésent dans notre vie quotidienne, le sel est connu depuis l'apparition des premiers hominidés, simplement depuis l'apparition de la vie, puisque celle-ci a vu le jour dans un fond salé de l'océan primitif

- Mais comment exploite t on le sel ?
- L'exploitation se fait par évaporation naturelle des eaux salées.
- Les pains de sels gemme sont taillés en blocs d'environ un kilo. Comme autrefois, au marteau et burin.

Ce n'est qu'au prix de longues heures de travail, trois jours durant, le ventre alourdi d'or blanc que la caravane reprends la route.

Le Sahara Algérien est l'un des plus beaux déserts du monde. C'est là que nous allons rencontrer les hommes bleus.

- Ce sont des hommes de confiance qui ne renient jamais leur parole. Me dit Abdoula,
- Ne sois pas inquiet, je donnerais deux blocs de sel pour payer ton passage et ce sera ma manière de te payer du travail fourni.
- Bamba n'oublie jamais que la place reste à attendre ton retour ! Si dans quelques années, tu souhaites prendre femme ! Mon ami, reviens vers notre communauté .Tu auras les plus belles, et je donnerais pour toi deux chameaux.

Comment dire à cet homme qui m'a ouvert sa maison, son cœur que je triche, que je suis une femme. Que j'ai du lui mentir Je ne vois que ses yeux derrière son foulard de tête. Ils affichent une telle détermination.que mon cœur se serre. Mais je ne peux pas ! Je dois garder mon secret.

Le Tassili N'Ajjer, situé dans le quart nord-est, ressemble à un bateau échoué au milieu de rien. Les falaises, qui atteignent des hauteurs impressionnantes, mènent au sommet du plateau qui décline en pentes douces jusqu'à disparaître, pour laisser place aux tassilis secondaires.

Sous l'effet de l'eau et du vent, le plateau de grès s'est érodé, donnant naissance à d'innombrables labyrinthes, de multiples oasis. Autant d'îlots de fraîcheur miraculeusement conservés malgré l'aridité, durant des millénaires.

Ils recèlent de nombreux végétaux dont l'existence est intimement liée à l'eau pérenne. Il en existe plusieurs variétés, vivant dans la partie la plus élevée du plateau. Ce sont de véritables fossiles, peut-être plusieurs fois millénaires, qui ne se reproduisent plus.

Les animaux se sont eux aussi adaptés à ces conditions extrêmes. Il y a de nombreux reptiles, de grands mammifères. Les antilopes ont disparu récemment. Le mouflon à manchettes se maintient dans les régions les escarpées. Bien que menacées, surtout dans les ergs, les gazelles sont nombreuses .il reste encore quelques guépards.

On était au dix-huitième jour, depuis notre départ. Le campement allait s'arrêter près de l'oued pour la rencontre des hommes bleus.

- Bamba, me dit Abdala, viens jusqu'à la tente je veux t'offrir une chamelle. Elle te servira dans ta route. Me dit-il en marchant
- Tu ne seras jamais dépendant de personne, en attendant de prendre femme.

Nous avons légèrement pressé le pas pour atteindre la tente du chef, une jeune bête, attachée près des autres chameaux semble particulièrement gourmande. Elle engloutit les aliments qu'on lui propose avec une telle rapidité qu'elle nous fait rire. Son pelage beige et blanc sous le ventre, de grands yeux bruns ornés de longs cils, c'est une belle chamelle.

Je me suis approchée, elle n'a pas bougé. Je n'ai pas peur. Je l'ai laissée respirer mon odeur. Elle me regarde, me scrute du coin de l'œil. C'est une prise de contact étonnante. Elle est curieuse, joueuse, je l'ai séduite par le jeu ! Souvenir de mes courses passées dans la savane.

Nous sommes devenues amies. Nous allons traverser le désert ensemble.

Je suis heureuse d'avoir un être vivant sous ma protection.

Elle donne du lait ! Hé oui ! Et je vais me nourrir à peu de frais. une véritable aubaine pour moi. Ce breuvage, considéré comme une boisson tonifiante, est un remède contre de nombreuses maladies et un aphrodisiaque.

Le cœur gonflé de reconnaissance j'ouvre les bras à mon compagnon de route. Une grande accolade scelle notre amitié ! J'ai promis de revenir un jour.

La caravane des hommes bleus, vient d'arriver. Pas de grands changements face aux autres touaregs. Juste la couleur du chèche. Teinté avec de l'indigo, il décolore sur la peau avec le temps. D'où la légende qui les suit.

Le chef s'appelle Abdel Moussaf. C'est un homme de longue stature, fin, élégant entièrement vêtu de noir. Il porte un long sabre doré sur le côté. Contrairement aux autres, il monte un pur sang arabe, noir lui aussi, pas très haut, qui semble le suivre comme son ombre. Une bête magnifique, aussi racée que son maître.

La peau est dorée, les manières empreintes d'une noblesse que l'on n'attend pas au milieu du désert, il porte un chèche avec une pierre rouge incrustée, hallucinante de brillance et de lumière.

Ses yeux sont immenses et bleus, ce qui est étonnant dans cette partie du monde. Au soleil, on ne peut décider qui de la pierre ou des yeux a le plus d'éclat, tant son regard vous subjugué ! Je n'ais jamais rien vu de tel, de l'endroit d'où je viens.

Quand Je le croise, je frissonne, mon corps est traversé par une déflagration, un courant de millions de volts ! Que m'arrive-t-il ?

Je suis sous le charme, hypnotisée, mais cruellement démunie, face à cet homme visiblement comblé. Je me trouble. C'est une émotion nouvelle qui me paralyse, me remplit, à la quelle je ne peux échapper. Je le regarde comme une apparition venue de nulle part, au milieu du désert, incrédule, mais totalement captivée.

Alors me viennent des délires de scénarios où je suis sa promise, où il va prendre mon bras pour me mener à l'autel de notre communion.

Mais vite, pourtant, la réalité me rattrape, me dit que je suis folle, que je divague, que le soleil ne doit pas y être étranger. Que puis-je espérer ? Rien !

Je baisse les yeux, je cherche à fuir ce regard. A m'accrocher à d'autres choses, oublier.

La caravane semble plus riche que celle d'Abdala. Les femmes, que j'aperçois au loin, portent des robes de voiles colorés, brodées de lanières dorées.

Abdala le fait entrer sous la toile. Ils échangent des propos animés, je sais qu'ils font du troc

Les touaregs demeurent des marchands avant tout.

Les minutes n'en finissent pas. Mon cœur est mis à mal, Je ne sais pas encore maîtriser mes émotions, tout est si nouveau.

Je n'imaginais pas un seconde, être frappée par la foudre des sentiments en plein désert.

Un garde se présente à l'entrée de la tente. Je le vois s'incliner doucement.

Il dit :

- Maître le couscous est servi. les femmes ont dressé la tente d'apparat. Le seigneur Abdel et son hôte peuvent se restaurer.

Je les entends rire. Ils se lèvent. Je reste sagement dans mon coin sans bouger. Essayant de me faire oublier.

Ils parlent fort, avancent ensemble de quelques mètres. Je me lève aussi. Nos directions divergentes, je vais pouvoir retrouver ma chamelle, la chaleur de son ventre sur lequel je pourrais m'endormir.

Il reste quelques fruits de karité au fond du sac, ce sera suffisant pour le repas nocturne que nous allons partager.

- Bamba ! Bamba ! Viens te joindre à nous !

Mon cœur fait un bon ! Je me tourne. Les deux hommes ont le sourire. Alors, j'emboîte leurs pas, pour rejoindre le campement.

La tente est blanche, immense, dressée près d'un arbre. On a planté deux énormes torches tressées, enduites de graisse. Elles diffusent une lumière jaunâtre.

L'intérieur est richement décoré, de poufs de cuir brodés, d'un lit aux draps soyeux, d'une table de cuivre sur laquelle les lumières font danser des étoiles scintillantes.

L'air est parfumé d'essence d'oranges.

Abdel vient de s'asseoir. Plusieurs femmes s'activent autour de lui. Je suis médusée. Mes yeux trop petits pour tout voir.

Je n'aurai jamais imaginé qu'un seul homme, puisse posséder une telle richesse.

Cela n'a pas échappé à Abdel qui m'observe sans rien laisser paraître. Un sourire, un brin moqueur, se dessine sur ses lèvres. Je me sens ridicule, observée, minuscule.

Je sais que viendra le moment des questions et je me demande que dire de mon histoire ! Cet homme qui se montrera sûrement plus curieux que mon ami Abdala ? Il me faut trouver une raison qu'il approuve, sans me déshonorer.

Le couscous est servi sur un grand plateau rond. Son fumet délicat taquine mes narines, réveille mon estomac. Les sens à l'affût du plaisir enivrant qui enchantera mon palais, j'attends que notre hôte commence à manger pour qu'à mon tour, je puisse puiser de quoi étancher ma faim.

Mais, les servantes reviennent porter de l'eau pour laver nos mains.

Sous un filet qu'elles versent devant nous nous pouvons rafraichir nos doigts.

Elles nous donnent des linges blancs, parfumés et se retirent aussi vite qu'elles sont venues.

La musique s'élève. Notre hôte commence à manger. Nous partageons le même plat dans lequel nous puisons avec le bout des doigts.

C'est un délice, d'amandes grillées, de volailles fondantes, de petits légumes relevés, et de grains de couscous dorés, de mouton suave. Une explosion de saveurs, plus enivrantes les unes que les autres.

Je sens le regard d'Abdel. Je pressens les questions qui se bousculent dans sa tête, mais qu'il ne pose pas.

Les servantes apportent du vin dans une cruche vermeille. Trois verres dorés, sont posés sur de petits tabourets, à nos pieds.

Un liquide sombre, grenas, coule dans nos verres. Je n'ai jamais goutté cette boisson, l'odeur en est étrange.

La première gorgée est anodine. Après quelques secondes, le liquide s'échauffe au fond de ma gorge, les goûts s'imprègnent, se révèlent jusqu'à faire saliver mes papilles. La deuxième gorgée est plus intense avec l'éclatement d'un bouquet de saveurs. Ma tête tourne un peu, mes joues se colorent de pourpre. C'est un breuvage magique, il me met dans une joyeuse ivresse, risque de me faire baisser la garde. Je dois en limiter sa consommation.

Je recommence à manger. Abdel ne perd rien de mes gestes. Le plat est vide. Notre hôte frappe dans ses mains ! Quatre servantes apparaissent.

Le plat disparaît, remplacé par des douceurs appétissantes.

Une profusion de pistaches, d'amandes, de loukoums, cornes de gazelles, cigares, zlabia, et d'autres encore ! Il y en avait à rendre folles mes papilles enlisées dans cette avalanche de douceurs au goût de miel !

Devant cette débauche de gourmandises, je pense soudain au peuple auquel j'appartiens, pour qui chaque fruit est un cadeau !

Je revoie les périodes de famine, où certains mangent des insectes.

Je comprends que notre terre n'offre pas, chance égale à chacun d'entre nous ! Il faut aller la chercher. Cela renforce ma détermination, Et... coupe mon appétit.

La voix d'Abdel me fait revenir à la réalité !

- Tu ne manges plus Bamba ?
- Je te remercie Mon seigneur ! Tu nous as offert un festin digne d'un roi, sois en remercié ! Que le très Haut bénisse ton nom et tous ceux de ta lignée.
- Partagerais-tu la Chicha avec nous pendant que nous buvons le thé et que les danseuses viennent enrichir notre soirée ?
- Comment refuser, Mon seigneur dit Abdala ! Bamba doit passer par toutes les étapes qui feront de lui un homme et la Chicha en est une.

Ils rient ! A nouveau le maître des lieux frappe dans ses mains.

Toutes les douceurs repartent comme par magie.

On apporte une Chicha ou narguilé (elle se compose de plusieurs parties : la cheminée, le bol supérieur, le corps (ou réservoir), la pipe immergée et le tuyau). Le réservoir est en cristal, rehaussé de dorures finement ciselées, les tuyaux sont également décorés de quelques volutes. L'objet est magnifique. Le mécanisme permet une utilisation simultanée de plusieurs fumeurs.

Nous prenons place sur le grand lit, quelques cousins derrière notre dos. Les servantes allument la Chicha. Une légère odeur de fruits flotte dans la pièce. La musique monte doucement, les danseuses orientales viennent d'apparaître Sharias, Rania, Jaillina, trois jeunes femmes aux corps parfaits, vêtues de voiles colorés, ondulent au rythme de la musique.

Elles expriment une féminité débordante, laissent échapper une sensualité qui laisse les hommes médusés.

Certaines parties de leur corps peuvent bouger indépendamment les unes des autres. Au rythme de la musique, elles font monter et descendre leurs hanches en cadence. Si elle se fait plus rapide, les membres oscillent de plus en plus vite. Leur souplesse est étonnante. Les mouvements du dos sont sollicités par des contractions musculaires. On a le sentiment que chaque partie de leur anatomie, possède une vie qui lui est propre. Une véritable chorégraphie intimiste, ou la souplesse du corps rivalise avec les arabesques des voiles légers et ondoyants.

Mes voisins semblent ne pas vouloir en perdre miette. Je n'ai pas les mêmes envies. Je les observe sous la frange de mes cils baissés, résolue à méditer sur leurs réactions.

Mais, les premiers effluves du tabac me font tousser, ce qui fait rire mes compagnons. J'ai droit à une grande claque sur le dos et quelques sobriquets. Il faut que je m'y fasse les hommes entre eux sont vraiment plus rudes, mais tellement plus vrais.

La nuit avance lentement, un bien être total s'empare de moi ! La fraîcheur apporte un sentiment de flottement. Dans toutes ces fragrances mélangées, l'orient m'ouvre les portes de ses nuits fabuleuses !

Je vais, d'électro choc en électro choc, moi qui ne sais rien que les limites de mon pauvre village.

Il me faut un peu de recul pour intégrer tout ce que je vois. Je demande, la permission de me retirer.

Je laisse les deux amis en conversation, et retrouve ma chamelle.

Elle se redresse à mon approche, dans ses deux gros yeux ronds, je peux lire comme un sourire. Il faut que je lui trouve un nom. Demain, au bord de l'oued, j'irais, la débarrasser de ses parasites et en faire de même pour moi !

J'entreprends de la calmer, pour l'amener à s'étendre et retrouver son ventre qui me tient chaud et me sert d'oreiller. Je n'ai pas à attendre le sommeil longtemps, il me fauche instantanément.

Le dix-neuvième jour a à peine allumé notre campement, Le ciel retient encore les ombres mi-obscurées d'une photo en noir et blanc.

Tous sont plongés dans leur petite mort. Le camp est silencieux. J'entreprends de tirer ma chamelle vers la réserve d'eau. Une gazelle plus matinale s'enfuit à notre approche. Ce sont des moments magiques, où l'on peut s'imaginer, être seul sur terre, pour quelques instants. Des moments de paix totale, sans tumultes, où l'essentiel reprend sa dimension.

Barkane n'aime pas l'eau. Ho ! Elle veut bien s'abreuver et engloutir des litres ! Mais rien d'autre que ses pattes ne veulent entrer dans L'oued. J'ai beau, tenter toutes sortes de danses. Elle ne veut pas du bain. Fatiguée, je ne garde qu'une chemise et je plonge.

Le contact de l'eau sur mes membres, est délicieux. La caresse de sa progression sur ma tête est bénéfique. Je me sens enveloppée d'une douce torpeur. Mon esprit se détache de mon corps. Alors, la communion devient totale. Elle me transporte en des temps reculés, irrationnels, d'impesanceur. Et je reste là, Longtemps, particule flottante entre ciel et eau, entre vie et mort.

Puis reviennent, équilibre, instinct, pour me tourmenter Je dois repartir, sortir de l'onde Quelques mouvements, des poignées de terre boueuses vivement frottées sur le corps, je reprends mes esprits, sort de l'eau, prête à continuer le voyage.

Lorsque je rentre, le campement s'anime à peine, quelques femmes s'activent au thé matinal.

Samira Une jolie jeune fille, sur le pas de la tente, me regarde avancer.

J'ai déjà surpris le regard velouté de cette adolescente. Bien sûr, rien en moi, ne pourra jamais répondre à cet appel silencieux, mais je ne peux rester indifférente à la finesse de ses attaches, à la beauté de ses yeux. Les seules parties que je peux voir.

J'ignore l'image que j'envoie, dans l'accoutrement qui est le mien. Mon teint a pris la couleur du bronze. Il ne me reste que la peau sur les os, le chèche cache une partie de mon visage. On ne voit que les yeux, cernés, immenses et des dents immaculées.

Abdala vient de sortir de la tente ! Il a la tête des mauvais jours. Son teint est gris, son haleine putride. Surement un relent des excès de la veille.

- Bamba me dit il ! Notre caravane va reprendre sa route. Nous allons partir Le Prince Abdel a promis de te mener le plus loin possible
- Le prince ?... J'ignorais !
- Le prince est descendant d'une illustre famille marocaine.

La Maroc a toujours été tournée vers l'Afrique noire et le Sahara.

Il rapproche berbères et Noirs. Ils possèdent les mêmes caractéristiques de civilisation. L'histoire du Maroc montre que les différents souverains sont originaires des confins sahariens et qu'ils ont, à chaque fois, conquis le Nord.

Le berceau des dynasties marocaines se trouve au Sud. Les souverains sont les descendants de tribus nomades ou bédouines. Ce ne sont pas des Arabes, mais des

Berbères dont l'ensemble, formé par la zone se situant entre l'Atlas et le fleuve Sénégal, constitue les terrains de parcours habituels des touaregs.

- C'est un homme généreux, respecté et craint. Tu ne peux avoir meilleur guide. Il a choisi ce mode de vie, mais c'est un homme de grande lignée. Conforme-toi à ses demandes et, tout ira bien.

Je te salue mon ami ! N'oublie pas ta promesse. Quand le temps sera venu du retour vers les tiens, Je te désigne comme le fils que je n'ais jamais eu, mon successeur. Mon esprit reste lié au tien.

Avant de partir, je veux que tu prennes des provisions. N'oublie pas de prendre de l'eau aussi, de faire boire ta chamelle.

Lui as-tu donné un nom. Il est grand temps ?

- Oui je vais l'appeler Barkane (petite dune en forme de croissant formée par un vent dominant qui se déplace rapidement)
- Parfait, tu as raison, pas un autre ne peut mieux lui convenir.

Mon regard se voile, un homme ça ne pleure pas ! je ravale vite mes sanglots. Je suis touchée. Je n'oublierais pas sa générosité. Je ne suis pas sûre de rencontrer beaucoup d'homme capables d'une telle envergure.

- Le prince a consenti venir prendre un repas sous la tente ! me dit Abdala
Ce soir, sera le dernier avant notre départ ! A l'aube demain chacun suivra sa route.

La journée s'enfuit rapidement ! Les abris se plient peu à peu pour laisser place aux refuges sommaires de transit. Les provisions d'eau se gonflent.

Il faut prévoir la traversée du Sahara, conduire avant le départ toutes les bêtes à la source, fixer les réserves de nourriture.

Le campement est bien affairé lorsque le soir s'installe sans qu'on y prête vraiment attention.

Le dîner est délicieux, mais un peu silencieux. Même si les Touaregs ont une vie de nomade, ils restent attachés les uns aux autres et forment une grande famille.

Le moment du départ laisse toujours une incertitude à la joie des retrouvailles. J'avais conscience, en quittant cet endroit d'engager un pas supplémentaire vers l'inconnu.

Direction le plateau de Tademait. La caravane déjà surchargée, supporte désormais le poids d'importants stocks d'eau et de nourriture.

La traversée est difficile. Le sol d'argile, couleur anthracite est semblable de toutes parts. Des voyageurs sont devenus fous avant de mourir de soif, perdus en ce lieu. Je me demande comment notre caravane trouvera sa route !

La route ! Elle est identique partout ! Pourtant trouver son chemin est une chose aisée chez les nomades.

Comme les marins qui voguent sur l'océan, le ciel constitue une carte qu'ils savent lire, lorsque la nuit est venue et que sur le sol ils ne trouvent aucune marque susceptible de les orienter.

Ce savoir est transmis oralement, il permet aussi de reconnaître les signes avant coureurs des tempêtes ou des vents favorables.

Il arrive pourtant que les vents changent très vite. Lorsqu'un vent de sable se lève sur le plateau dénudé c'est quelque chose ! Un véritable cataclysme.

Un phénomène de vents violents qui provoque la déflation et le transport de particules de sable dans l'atmosphère.

L'air devient vite irrespirable il faut à tous prix se couvrir les yeux, le nez, la bouche, les oreilles.

La caravane doit faire halte rapidement, se replier sur elle-même au raz du sol.

Ces tempêtes durent rarement très longtemps, mais sont éprouvantes. La caravane ne repartira pas, pendant la durée de mauvaise visibilité, ni avant que les vents ne soient retombés.

Une première nuit dans le Sahara, n'est pas une nuit de repos ! Il faut apprendre à se battre contre les éléments, le vent, le froid ! On dort tout habillé.

Le froid du désert n'a rien à voir avec le froid d'Europe il y fait sec, très sec. Il faut se mettre à l'abri des scorpions, vipères et autres rampants, trouver un emplacement pour la nuit.

La topographie des lieux ne laisse guère beaucoup de choix, il faut de toute façon rapprocher les tentes les uns des autres, faire bloc. Essayer, au mieux, de se protéger près d'éventuels remparts naturels.

On vit avec le soleil. Couchés tôt, après la veillée autour du feu, on s'endort vite, pas sans avoir goûté à la séance d'étoiles.

Elles se comptent par milliers. Elles ont des couleurs variables et des éclats qui peuvent être très différents. Certaines sont tout juste perceptibles à l'œil, d'autres brillent assez pour être visibles en plein jour. C'est une vision unique. Levés aussi, ... avec le soleil. Les premiers jours, nous avançons sans répit. Juste des haltes pour dormir. Nous devons passer la région, jugée sensible et rejoindre au plus vite le prochain oued.

Toutes les oasis divergent. Protégées par le rempart naturel des immensités désertiques, les palmeraies du M'zab, abritent une vallée semblable à aucune autre. Elle inspire l'harmonie et l'humilité.

Elle est, au milieu du désert, une apparition miraculeuse et constitue un lieu exceptionnel pour se ressourcer avec en toile de fond, l'azur du ciel, le vert des palmeraies.

Celles de Gourara ou de la Saoura témoignent de la diversité des populations qui ont marqué de leur génie les lieux.

Le Sahara se met à la mesure de l'homme. Ces oasis se sont développées et ont prospéré malgré des conditions climatiques très dures. Le système de partage de l'eau

est à l'origine de leur réussite. Preuve s'il en est, de l'extraordinaire ingéniosité de l'être humain et de sa capacité d'adaptation aux conditions extrêmes.

Après dix jours de marche, on commence à distinguer les prémices de la palmeraie. C'est un espace hallucinant, contraste incroyable avec l'aridité des lieux traversés. L'endroit est calme, son ombre bienfaisante à l'instant même où nous pénétrons, a un retentissement bénéfique de sérénité, de fraîcheur sur l'ensemble de la caravane.

Tous mettent pied à terre. Un élan de solidarité permet à chacun d'installer le bivouac. Abdel se dépense sans compter allant de l'un à l'autre, vérifier le bon fonctionnement de l'installation. Vers la fin de la journée, le campement est prêt.

Sétif se présente à moi. Après un léger salut il me dit :

- Le Seigneur Abdel vous demande de venir partager son repas.
Lorsque le ciel se couvrira d'étoiles, je viendrais vous chercher ici, pour vous mener à mon maître.

Avant même que je réalise, il a tourné les talons.

Je n'ai pas vu Abdel depuis notre dernier repas. Mon cœur se met à battre comme un fou ! Il me fait mal, l'émotion est forte. Je perds immédiatement toute assurance pour entrer dans une fièvre sans nom. J'avais, depuis mon arrivée, tenté de penser à autre chose, occupé mon esprit à des projets, réfléchi sur ma vision de la traversée.

Là ! D'un coup je ne peux plus rien faire d'autre que me laisser envahir par sa prestance. Comme si toutes mes visions ne pouvaient dépendre que de lui. Je suis ébranlée !

Mais non je m'embrouille toute seule ! Le prince ne cherche qu'un peu de compagnie. Qu'est-ce qu'une nomade comme moi peut lui apporter, à lui qui a déjà tout ! Je me dis :

- Cesse donc de te faire des idées folles !
Tu n'as rien à lui offrir et tu ne ressembles à rien d'autre qu'une pauvre !. Oublie c'est bien plus sage.

Mais comment être sage ? Cet homme m'a éblouie je me sens totalement subjuguée, sans défense. J'ai tellement manqué du père, qu'il me semble à cet instant que cet homme peu incarner tous les hommes d'un coup. Surement qu'un peu de fraîcheur va m'apporter le calme qui me fait défaut.

Je vais rapidement vers l'oued chercher de l'eau avec Barkane. Elle commence à répondre à son nom. Je lui ai tant de fois murmuré à l'oreille pendant la traversée.

Comme la première fois elle engloutit des litres. Comme la première fois elle ne laisse entrer dans l'oued que les pâtes pour boire.

Je me mets à chanter, à siffler, elle aime le son de ma voix, mais elle reste là, sans broncher, juste en blatérant quelques sons.

Alors, je commence à la battre doucement. Un chameau ne s'étrille pas comme un cheval, il se bat comme un tapis. Le poil de chameau est tellement dense, seuls des coups de badines peuvent venir à bout de la poussière du désert.

Puis, je me rafraichis, près d'elle, dans un trou d'eau, pendant qu'elle se nourrit d'herbes fraîches. la fraîcheur de l'eau me donne un peu de répit

je me sens mieux. Le jour finit de décliner.

Nous retournons au camp vivement. Je n'ai toujours pas de tente et donc fort peu d'intimité ! Barkane sert à tout ! À faire un rempart, aussi aux yeux des autres, lorsque j'ai besoin de me changer. J'ouvre le sac de toile. Il y a un pantalon propre.

J'ai envie d'être à mon avantage, même si au cœur du désert, ce n'est pas vraiment existentiel. De toute façon, ils doivent continuer à croire que je suis un homme.

Je sens une certaine euphorie mêlée d'angoisse, s'amplifier à mesure que le temps passe. Le ciel se couvre d'étoiles, le garde revient. Je vais le suivre.

Je retrouve la large tente blanche, identique à la première fois.

On me demande d'entrer dans la pièce où nous avions diné.

Le Maître n'est pas là. Je dois attendre son arrivée.

Mes yeux s'habituent lentement à la pénombre, une seule torche brule, à l'extérieur, donnant à l'endroit une autre dimension.

Je découvre une malle tressée, remplie de livres de cuir. Je prends une liasse de feuillets, reliés, datant du XIIIe siècle. Il s'agit d'une évocation poétique de la vie du prophète, écrite en calligraphie arabe. D'autres livres de la ville sainte de Chinguetti, en cuir eux aussi, vieillis par le temps.

Ces manuscrits sont d'une grande valeur ! Je repose le tout rapidement sentant que je ne dois pas y toucher.

Mes yeux se soutiennent l'obscurité et plus loin, petit à petit je découvre le décor caché dans l'ombre. Les tentures ont été doublées, sûrement pour protéger du froid des nuits sahariennes. Elles sont maintenues par de larges cordons dorés. Il y a de petites torches intérieures, plantées dans le sol, qui ne sont pas allumées. Je n'ose pas bouger.

Le garde pénètre dans la pièce, il s'incline devant moi, allume chaque mèche, puis disparaît.

Abdel entre enfin. Il est magnifique. Entièrement vêtu de blanc, presque irréel. Une chemise de soie, brodée d'or et de brandebourgs dorés, légèrement ouverte, une peau bronzée, un saroual qui descend jusqu'en bas, garni de larges plis, lui aussi broché de fils d'or. Aux pieds, des mules de cuir blanc, sur lesquels on a gravé ses armoiries. Le chèche est blanc aussi, surmonté d'une pierre bleu identique à ses yeux. Sur les épaules un long manteau, qu'il laisse glisser en entrant.

Le tableau est saisissant, de contraste entre lui et moi, des années lumière ont du passer ! Je ne dois pas venir de la même planète. Je me sens si misérable, démunie de tout ! Je n'ai qu'un vieux pantalon de bure et une chemise trop grande.

Un voile couvre mon visage et cache mes yeux. J'ai envie de pleurer. Je fais un effort pour tenter de retenir les larmes. En vain elles roulent sur ma joue, emmenant le voile léger se coller sur ma peau.

Enfin, je suis là, seule, face à lui. Me dis-je doucement !

Mais, l'émotion me rend gauche. Je n'arrive pas à parler. J'ai plus envie de fuir, que de rester là, sous son regard.

.Je suis toujours debout. Il m'invite à m'asseoir, à découvrir mon visage, une marque d'amitié qui me réconforte.

- Bamba, je voulais te parler et te souhaiter la bienvenue au milieu de mon camp. Je sais nous nous sommes déjà vus, mais j'avais envie, dans une invitation informelle de te connaître mieux. Nous sommes des hommes tous les deux, nous allons faire simple, sans protocole, le désert ne s'y prête pas ! me dit-il souriant.

Découvre ton visage ce sera plus facile.

Prends place près de moi.

Partageons un peu de ce breuvage qui enchantera nos sens.

Abdoula m'a dit grand bien de toi ! Il m'a conté tes louanges, dis que tu maîtrises la lecture, que les pères t'ont éduqué de la culture des blancs, que tu as un rêve un peu fou, et que tu sauras braver tous les obstacles pour le réaliser.

Est ce vrai ?

Peu de gens, sont assez forts pour aller au delà d'eux même et accomplir le rêve d'une vie !

Raconte-moi ton rêve ? Je ferais de mon mieux pour t'aider !

Le chemin sera rude ! La chance à voulu que je sois sur ta route.

Les dessins du très haut doivent s'accomplir. Rien n'est fait pour rien ! Mektoub !

Alors, d'une voix cristalline, je commence le récit. J'oublie l'excision, pour ajouter un récit d'amour contrarié par ma modeste condition.

La quête de la rencontre avec moi, l'envie de découvrir le monde. Voir d'autres horizons, m'enrichir de connaissances.

Je n'ai pas l'âme d'un paysan, même si je sais que leur travail est essentiel, je veux apprendre.

Dans mon modeste village, je sentais des limites que je devais franchir. Mes parents n'avaient pas compris, j'ai pris la route.

C'est celle qui me mène aujourd'hui, face à lui.

J'ai parlé des heures sans qu'une fois Abdel ne m'interrompe.

Emportée dans un élan de confiance, je laisse parler mon cœur.

Bien sur, je ne dis rien sur les sentiments que je commence à nourrir pour lui, Ni qu'il m'a tellement subjuguée qu'il restera pour moi à jamais, la référence de l'homme idéal.

Ses yeux s'illuminent, Il dit :

- Bamba, tu es un brave. La vie est faite de Choix, et tu en as fait un.

Je veux t'avertir pourtant ! Je ne suis pas sur que, tu trouveras l'aide, que tu serais en droit d'attendre, partout. Les régions que tu vas traverser sont dangereuses, remplies d'embûches.

Il te faudra bien du courage, parfois.

Tu seras sûrement devant d'autres choix qui ne seront pas ceux de ton cœur. Ne perds jamais espoir.

La route sera longue, n'oublie jamais qu'un écueil n'est pas fait pour t'affaiblir mais pour te renforcer.

Prends du recul chaque fois, réfléchis pour trouver en toi la force utile à ton voyage. À ce prix seul, tu parviendras au bout.

Ici, la loi des touaregs, me commande de t'aider. Je vais t'accompagner le plus loin que notre parcours le permettra, et faire de mon mieux pour t'y préparer.

Prends place mon frère, je suis honoré que tu partages mon repas.

Il frappe dans ses mains, et à nouveau, le ballet des servantes se fait discret et efficace.

Elles apportent un tagine, pleins de saveurs, préparé avec des citrons confits, des morceaux d'agneau, des courgettes. Quelques loukoums, un thé odorant aux feuilles de menthe. Un régal pour le palais, qui est loin de mon ordinaire plutôt frugal.

- Voudrais tu me faire la lecture certains soir me dit il ?
- Bien sur mon seigneur !
- Je te dispense du 'mon seigneur' tu connais mon nom il me suffit.
En contre partie, je vais t'initier aux chevaux ça te plairait ?
- Oh oui ! bien sur ! J'ai pu voir le bel animal que vous montez !
- C'est un étalon qui vient directement du haras de mon oncle. Un arabe de pure souche ! Avec sa tête très typée et son port de queue relevé, il est le plus beau cheval au monde.

C'est aussi l'une des races les plus anciennes. Ils furent utilisés en croisement pour apporter de la vitesse, de l'endurance, de l'élégance, des os solides aux autres races de chevaux.

Il vit traditionnellement sous notre climat désertique. Il est très apprécié par les peuples nomades.

Certains bédouins vont jusqu'à partager la tente de leur famille avec lui. Cette relation étroite a forgé une race de bonne nature, intelligente et toujours prête à apprendre.

Ils ont développé une grande endurance et une résistance exceptionnelle à l'effort prolongé.

Ce sont des bêtes très attachantes, tu verras.

Demain, je vais faire porter vers ta chamelle, une petite malle de vêtements. J'aime que ceux qui m'accompagnent soient correctement vêtus. Ne me remercie pas.

Ceci est pour mon plaisir. Vois avec Sétif pour l'intendance.

Il frappa des mains. Le garde se présenta.

- Sétif tu vas raccompagner Bamba, la nuit est bien avancée.
Je donnerais des instructions pour toi demain. Pour l'heure nous allons prendre du repos.
Que la nuit te sois douce mon ami.
- Merci Abdel !

Je m'inclinais,

- Que la nuit te soit douce aussi. Et que le très haut te garde sous sa protection.

Chapitre 3

Je dors encore, lorsque Sétif vient porter la petite malle de cuir.

Il tapote mon bras et dit :

- Chaque pleine lune, je viendrais prendre le linge pour que les femmes puissent le laver. Chaque pleine lune je porterais du linge frais. Ainsi a dit le seigneur Abdel

Je n'ai rien à dire. C'est ainsi ! De toute manière il est déjà parti.

Je regarde la malle posée sur le sol, c'est une malle de cuir, moyenne,

Les armoiries du prince y sont gravées. Elle est assez sombre, souple pour épouser le dos du chameau. L'intérieur contient quelques chemises douces, deux ou trois sarouals, des bottes, des mules de cuir et un manteau. Indiscutablement ma bonne étoile me suit.

Pourquoi tant de largesses à mon encontre, Je n'ai pas conscience de les mériter. Je n'ai pas le temps de réfléchir longtemps Sétif est de retour.

Le seigneur a dit aussi :

- Bamba doit monter la jeune pouliche Kroul, ce matin ! Il faut enfiler les bottes et presser le pas.
- Pas le temps de manger alors! C'est aussi bien, si je suis secouée comme sur le chameau, il vaut mieux que mon ventre soit vide.

Je me suis mise à courir pour suivre Sétif ! Il est grand ! Chacun de ses pas doit valoir deux des miens. Lorsque nous arrivons au bout du campement, je remarque la jeune pouliche. Elle est déjà sanglée.

Elle porte une très belle selle en cuir brun (andalouse m'a t'on dit) posée sur un tapis de selle, tissé de fils d'or. Sa robe est sombre. C'est une jeune bête magnifique. J'avance la main pour la caresser. Je vois ses oreilles, dressées, aller dans tous les sens, elle ne me connaît pas. Je l'avais prévu ! J'ai mis dans ma poche quelques herbes grappillées le long de la route. Je les lui offre en premier présent.

Je la laisse longuement se familiariser à mon odeur puis je caresse doucement sa robe brillante le courant semble passer, nous voilà presque amies.

Abdel se rapproche à grande vitesse. Il met pied à terre, à notre hauteur.

- Alors Bamba tu as fais connaissance avec notre jeune pouliche Kroul ? Tu verras c'est une bête calme malgré jeune âge ! Aujourd'hui Sétif l'a préparée. A l'avenir tu devras prendre soin d'elle. Tu devras, la brosser, curer ses pieds, la bouchonner chaque fois que tu l'as montée, t'assurer que la selle ne l'a pas blessée. Lui donner de l'eau, vérifier que l'herbe est suffisante pour la nourrir. Il ne faut pas considérer tout cela comme une corvée. C'est pour toi la meilleure occasion d'établir un contact. Chaque geste doit être fait avec douceur pour avoir un échange agréable avec ton cheval. Tu dois établir une complicité qui te permettra de mieux monter.

Plus tu la soigneras, tu la nourriras, tu prendras soin d'elle, plus les liens se renforceront jusqu'à parfaire une osmose totale.

Tu pourras, l'amener au bain, les chevaux aiment l'eau.

La Froter à la boue pour la débarrasser de ses parasites.

N'oublie jamais que les chevaux sont intelligents. Ils savent vite si tu les aimes ou si tu as peur.

Allez, monte ! Avant, tu dois vérifier certains points du harnachement. Ce geste doit devenir un réflexe même si c'est toi qui l'as préparé.

Tu dois veiller à ce que le filet soit bien ajusté, que le mors ne tire pas trop sur les commissures des lèvres. Voir si la sangle de la selle est bien serrée et, dans le cas contraire, tu dois la re-sangler.

Tu veilleras aussi à ce que la sangle ne plisse pas la peau de ton cheval. Ces gestes simples permettent un meilleur confort de l'animal et assurent ta sécurité. Et surtout, ils évitent les blessures inutiles.

Compris Bamba ?

- Compris !

J'effectue une à une les consignes d'Abdel, Je m'efforce de ne rien oublier. A mesure que je pose les mains sur cet animal majestueux, je sens la douce chaleur de son poil brillant. J'ai déjà approché les zèbres, Ils ont la même hauteur, la même chaleur. Je prends plaisir à ce contact

Je me souviens des moments d'observance, quand dans la brousse le moindre bruit pouvait les faire fuir, de l'odeur, de la connivence qui a pu s'établir.

Alors, les gestes deviennent lents, doux, d'effleurements, de caresses.

Il s'établit entre l'animal et moi une conversation silencieuse.

Les mots ne sont plus essentiels. Surement un lointain souvenir, de l'histoire de l'homme et du cheval amis.

- Maintenant, me dit Abdel tu dois savoir te présenter pour monter en selle, te placer au niveau de l'épaule gauche du cheval et en ayant le dos tourné à sa tête, tenir les rênes et une poignée de crins dans ta main gauche.
Les rênes doivent être légèrement ajustées. Si le cheval a tendance à tourner sa tête vers toi, il faut raccourcir la rêne extérieure, en l'occurrence, la rêne droite.
Tu places ton pied dans l'étrier et tu poses ta main droite sur le troussequin de la selle.
En t'aidant de ta jambe droite, tu dois lancer ton corps vers le haut. Tu vas te retrouver debout, le corps légèrement penché en avant. Puis, tout en posant ta main droite sur le pommeau, tu passes ta jambe droite par-dessus la croupe sans la toucher et tu te places le plus légèrement possible sur la selle.
Ensuite, tu places ton pied dans l'étrier tu ajustes les rênes. Essayons.

Le premier exercice n'est pas une grande réussite. Je me sens gauche, empotée. Pourtant, Kroul n'a pas bougé. Comme si elle comprend que je suis débutante. J'essaie encore, mon élan m'entraîne de l'autre côté. A la troisième reprise, je finis par monter sur son dos, un peu penaude

- Nous allons faire une ballade me dit Abdel, pour que tu prennes confiance et que tu trouves le rythme qui va te permettre de faire corps avec ton cheval ! N'oublies pas il est ton prolongement.

Je ne suis pas rassuré lorsque Kroul se met en marche.

Après quelques minutes, pourtant, mon corps s'adapte au rythme de son trot et j'éprouve un sentiment unique, de liberté totale, de reconnaissance envers ce magnifique spécimen qui prête son flanc à mon inexpérience.

Abdel me regarde, Il sourit.

- accroche toi bien, serre tes genoux nous allons galoper

Le cheval se met au galop. Il file comme l'éclair. La communion se fait plus forte. Le galop me semble facile. C'est étourdissant ! Rien de semblable à ce que j'ai connu. Ho certes, je n'ai rien d'un cavalier émérite, mais je sais que je ne pourrais plus me passer de cette merveilleuse et intense aventure du dialogue muet de l'animal et de l'homme. Le temps ne compte plus il est sortit de l'espace. J'ai envie d'arracher le chèche pour sentir le vent sur mes oreilles, continuer à galoper sur le plateau à l'infini. La sensation est forte.

Mais Abdel vint à ma hauteur, et en un tour de main il réussit à stopper la jument. Il dit :

- Je pense que pour une première se sera suffisant !
Je dois t'enseigner comment amener ton cheval à comprendre ce que tu désires ! Il y a une foule de choses à apprendre.
Mais je dois reconnaître que tu t'en es bien sorti.
Nous allons rentrer au pas. Tache de ne pas oublier de soigner ta bête. Je viendrais le voir. C'est important. !

Que du bonheur ! Ce bonheur sans tâche me transporte !

J'ai envie de croire à ce moment là, que tout est possible.

Par, je ne sais par quel miracle, je vais me retrouver dans ses bras, il va me dire qu'il m'aime!

- Ne rêve pas petite fille me dit ma tête !
- C'est bon de rêver répond mon cœur !

Nous sommes rentrés au pas, jusqu'au bout du campement.

Il y a quelques chevaux parqués, dont j'ignorais l'existence jusque là.

Leurs robes brillantes témoignent des soins réguliers qu'on doit leurs prodiguer.

- Pour descendre tu dois : sortir tes jambes des étriers, les réunir et te laisser glisser sur le coté me dit Abdel.

Je m'exécute. Il fait de même et s'éloigne rapidement.

Sétif vient récupérer la monture du maître. Avec des gestes doux et précis il déharnache l'animal.

- Fais en autant me dit il

Je suis un peu gauche, mais j'y arrive. Lorsque qu'ils sont débarrassés de toutes entraves, il m'enseigne comment nettoyer les pieds, comment demander à l'animal de lever sa jambe sans lui faire mal. Nous avons passé deux bonnes heures à prodiguer soins et caresses, à porter de l'eau, à veiller qu'aucune blessure ne les gêne, à les nourrir d'avoine.

A cet instant il n'aurait pas fallu grand-chose pour me convaincre de ne plus quitter cette vie de nomade !

Au fond n'était ce pas ce que j'aime ? La nature dans sa merveilleuse authenticité ! Et l'amour ...mais en amour il faut être deux ! Et à cet instant je ne sais pas qu'Abdel partage mon sentiment.

La caravane reste 4 jours sur place. Chaque matin, je sors Khrôl et nous partons ventre à terre sur le plateau. Quelques fois seule, parfois avec Abdel.

Je fais tout avec frénésie. Je crois que je me sens bien. Sans contrainte, pauvre, mais libre. Je peux parfaire ma découverte du cheval. Soigner mon galop, apprendre à diriger ma bête. Je commence à connaître ses réactions.

J'ai découvert qu'elle est chatouilleuse quand je la bouchonne. Je sais, si elle fait la belle, qu'un mâle passe à proximité. Que les purs sangs arabes sont sensibles du chanfrein, et que la langue doit être mise prudemment.

Chaque soir, comme je l'ai promis à Abdel, je lis quelques versets d'un livre de poésies, qu'il aime particulièrement. Nous partageons les repas moins copieux, mais, entrecoupés de rires. Je ne le vois pas le reste du temps. Un soir Abdel me dit

- Nous reprenons la route demain ! Je souhaite que tu continues le voyage sur la jument et que ta chamelle soit encordée à la file des autres chameaux.

Notre prochaine destination sera Tlemcen c'est le plus loin ou, je pourrais te conduire ! Ensuite, je te laisserais mon cheval.

Je garderais ta chamelle. Tu pourras laisser ta monture avant de passer à Tanger aux gens de mon oncle. Je t'expliquerais la route.

Ils me remmèneront Kroul. Tu auras accompli la moitié de ton voyage.

Mon cœur se serre ! Je me sens si bien auprès de lui, mais je n'ai pas fini ma progression. Je dois être fidèle à moi-même.

Et il me reste encore un peu de temps avant de le quitter. Lorsque nous nous séparons ce soir là, son regard traîne plus longtemps que de coutume dans mes yeux.

Nos visages sont proches. Je suis totalement hypnotisée. Tout mon corps tend vers cette invite. Mais Abdel s'éloigne et je sais que l'instant magique est passé.

La caravane déploie lentement sa série de chameaux attelés les uns aux autres. Direction Hassi R'mel.

La ville vit de son gisement de gaz naturel qui représente encore le quart de la production d'Algérie.

Nous mettons le cap vers Laghouat. Sa naissance remonte au début du XIX^e siècle. C'est un village étendu, un peu austère, entouré d'un mur de pierres, érigé contre les invasions.

Je chevauche non loin d'Abdel. Régulièrement je le vois s'assurer que tous suivent sans problème. Il remonte la file entière, allant de l'un à l'autre, visitant les animaux. Un travail qui va bien au delà du besoin et du rang qu'il occupe

Pour une débutante, comme moi, les premiers jours passés complètement à cheval sont rudes ! Mon corps est raide, meurtri ! Je n'ose pas me plaindre.

Chaque soir, lorsque la caravane s'arrête pour dormir, je dois soigner ma bête, la nourrir, veiller à ce qu'elle ne manque de rien. C'est seulement après , que je peux prétendre grignoter un fruit et jouir d'un repos fort justifié.

C'est bien plus rude que le voyage à dos de chameau ! Surement bien plus musclé !

Les matins, c'est encore pire ! J'ai le sentiment d'avoir pris des années d'un coup ! Pourtant mon corps est jeune !

J'aperçois Abdel bien sur, mais nous n'avons aucune intimité.

Passer les deux premières villes nous a pris six jours. Nous sommes au mois d'octobre. Le temps est plus clément. Le thermomètre ne va pas plus haut que 25° ce qui est bien confortable pour voyager. Nous sommes presque sortis du désert. Les nuits aussi commencent à être moins froides. Peu à peu mes douleurs disparaissent. Mon corps semble s'être habitué à cette gymnastique. J'entame l'entrée de Saïda bien plus en forme.

C'est une petite ville dans un repli de terrain, au pied des premiers contreforts des Hauts Plateaux du Sud-Oranais, à la naissance de l'oued Oukrif et de l'oued Saïda.

C'est une région de forêts, que je découvre les yeux ébahis. Les arbres sont différents, la végétation tellement plus dense, plus sombre aussi, plus fournie que chez moi. Je regarde de loin les arbres sont si nombreux qu'ils semblent ne faire qu'un. Le soleil ne doit pas pouvoir y entrer un rayon.

La ville, elle, est implantée dans un paysage sec et brûlé par le soleil, la présence de l'oued Saïda est une bénédiction pour ses habitants. La proximité d'une source apporte tellement de fraîcheur à tout ce petit peuple. Ils surgissent à notre arrivée d'on ne sait où, par centaines.

De toutes races, de toutes origines, français, juifs, espagnols, italiens, arabes. Des enfants aussi, qui courent derrière les chameaux ! Les visites ne doivent pas être très courantes

- Attention me dit Abdel ils sont chapardeurs !
Nous allons mettre pied à terre et installer les tentes au bout du village.
Remonte la caravane pour porter mes directives à chacun me dit il.
Puis viens me rejoindre, quand tu seras installé nous irons faire un tour dans la ville.

Je parts au galop. J'ai bien progressé depuis mon premier contact avec le cheval.

Je rejoins ma chamelle 'Barkane' au bout de la caravane. La malle est toujours sur son dos. J'entreprends de la débarrasser pour la conduire à la source, avec Kroul afin de les rafraichir.

Deux être vivants qui dépendent de moi et une malle ! Je n'ai jamais été si riche.

Nous trottons vivement jusqu'à l'oued, heureux d'être délivré des malles et de la route. Barkane, engloutit aussitôt des litres d'eau, Kroul plonge jusqu'à hauteur du ventre. moi, je me laisse glisser dans l'eau miraculeusement fraîche, avec un plaisir indéfinissable.

Les bêtes sont bien ! Moi aussi ! Des moments uniques.

J'aurais bien prolongé ces jeux d'eau plus longtemps, mais Abdel m'attend. C'est à regret que nous quittons l'oued où je promets de revenir avant le nouveau départ.

Les hommes sont déjà au pied de la tente lorsque je me présente. Le Prince apparaît au même instant. Il porte un vêtement simple de toile brune. Son chèche n'arbore aucun bijou. Le petit groupe se met en route, quelques hommes marchent à ses côtés, je reste en arrière. Nous allons vivement jusqu'au petit marché.

C'est une belle ville que nous traversons, fourmillante de tout. Il y a des commerçants dans de grandes boutiques directement ouvertes sur les rues sans trottoir, des artisans potiers, qui façonnent leurs ouvrages sur des tours actionnés par le pied, des ouvriers sur les toits de maisons, des paysans qui vendent leurs fruits et légumes, des aventuriers de tous poils. Des filous patentés en quête d'un pigeon. Tout un petit peuple, haut en couleurs, pittoresque, et attendrissant.

Les gens se pressent autour de nous, mais, la garde les maintiens à distance.

Abdel les attire tous. Son élégante prestance affirme, un être différent. Quand nous rejoignons notre campement, des heures plus tard, nos bras sont alourdis de fruits odorants.

Certains touaregs ont pratiqué le troc et les réserves de la caravane se sont considérablement améliorées. Nous sommes parés pour la route.

Le soir s'installe vite, avec lui des zones d'ombres bleutées, apportant du mystère aux choses et aux gents.

Comme chaque fois, lorsque la caravane s'arrête, Je vais partager le repas du soir avec Abdel. Ce soir, j'ai envie d'être à mon avantage.

J'ai vu sur le marché, des hommes vendre une poudre noire qui sert à maquiller les yeux des femmes. Du Khôl. Bien que, jusqu'ici, je n'ai jamais défait l'ourlé du pantalon, une envie irrésistible, s'impose à moi.

Je passerais facilement inaperçue, si je me faufilais jusqu'au marchand pour acheter la précieuse poudre.

Je ne réfléchis pas longtemps, je file retrouver le marchand au bout de la ville. L'amour me donne des ailes.

Il est bien étonné qu'un jeune garçon vienne chercher ce qui d'ordinaire fait le plaisir des femmes. Je lui fabrique une excuse qui le satisfait et je file rejoindre le camp.

De retour, j'enfile le saroual bleuté qu'Abdel m'a donné, une chemise indigo, les bottes de cavalier, ce sera parfait ! J'entreprends de m'habiller, mais, le saroual est trop grand ! La chemise aussi.

Rien ne tient à sa place sur mon corps trop mince. Et puis, ma poitrine à poussé, on peut sentir sous la fine étoffe, la naissance des seins. Alors, me vient une idée !

Dans la malle, je ne l'ai pas vu tout de suite, il y a aussi un chèche indigo.

Je défais celui que je porte, sans que personne ne puisse me voir, le troque par le chèche indigo. Puis J'enroule le Chèche blanc, autour de mon abdomen, ce qui a la bonne idée de cacher ma poitrine et de tenir mon pantalon.

Un dernier petit nœud, Je suis parée. J'entreprends de noircir mes yeux avec une petite branche, dont j'ôte les aspérités, je me confectionne un petit bâtonnet qui conduira le khôl sur la bordure de ma paupière inférieure.

Je me sens femme ! Un peu de noir aux yeux suffit à me donner de l'assurance. Je sais, je ne dois pas, je me mets en danger, mais, je n'y peux rien, j'ai tellement envie de lui plaire, que je ferais n'importe quoi pour qu'il me regarde.

Je ne me voie pas, mais, en partant, je découvre le visage surpris des hommes et des femmes que je croise. L'étonnement, le sourire léger qu'ils laissent transparaître me conforte. Je vais rejoindre la tente d'Abdel le cœur heureux, presque léger, pour la première fois.

Il est déjà là, un livre entre les mains, assis sur le divan, le visage pensif. Nous ne nous sommes pas concertés, Nous portons les mêmes couleurs.

- Entre Bamba me dit il Je t'attendais

Je franchis le seuil m'offrant à son regard. Un sourire se dessine sur ses lèvres !

- Tu es magnifique viens plus près que je puisse te voir

J'avance jusqu'à la torche qui éclaire l'intérieur.

- Indiscutablement, tu as un port royal, me dit-il souriant malicieusement ! assied toi près de moi.

Dans quelques jours, nous serons à Tlemcen c'est là que nos routes vont se séparer.

J'aurais le cœur triste de ton départ. Les jours que nous avons passés ensemble ont mis mon cœur dans un état que je n'attendais plus.

Ils m'ont amenés à faire ce qu'aucun chef de tribu n'a jamais fait.

Vois tu jolie Bamba j'ai percé ton secret !

J'aurais pu comme n'importe quel homme profiter de ton inexpérience et t'obliger à aller dans mon lit !

Mais je n'aurais possédé qu'une partie de toi ! Le sentiment que je te porte n'aurait jamais pu s'en contenter. Je fais le pari fou que tu me reviendras ! Tu es de celles qui n'ont de maître que leur esprit et leur cœur.

Je sais, je sens que ton cœur est à moi !

Il faut pourtant qu'il ne reste aucun doute dans ton esprit.

Seule l'initiation que tu as programmée répondra à cette question. Lorsque tu seras prête reviens-moi !

Mon cœur se libère lentement. Les larmes coulent, sans que je les aie invitées.
Mes yeux plongent dans les siens, J'oublie tout le reste. Ses bras s'ouvrent. Je me laissais aller dans ce tourbillon de sensations qui m'enivrent.

Alors ! C'est ça l'amour ? Cette fusion si parfaite ! Cette alchimie qui met les sens en éveil !

C'est bien plus fort que ce que je présentais ! Lorsqu'il pose ses lèvres sur le miennes, tous mes sens s'imprègnent de ce contact.

Il se détache doucement et me dit à nouveau

- Je ne toucherais pas à ta virginité! Il existe d'autres manières de faire l'amour et d'apporter une jouissance à l'homme.
- Je sais que l'envie est présente pour toi autant que pour moi.
- Laisse-moi faire, n'ai pas peur ! je serais doux et tendre, tu n'oublieras jamais ces premières sensations.

Alors avec une douceur infinie, il entreprend d'ôter les obstacles à son désir jusqu'à ma totale nudité.

Je ferme les yeux.

Ses mains lentement, glissent sur mon corps, mes membres frissonnent.

Sa bouche s'empare de la mienne avec appétit.

Puis à son tour, il ôte ses vêtements.

Son corps est sec, musclé, avec la couleur cuivrée des gens du soleil.

C'est la première fois que je vois un homme nu.

Une certaine angoisse me saisit, mêlée d'envie. Je vois son sexe dressé, mes yeux ne peuvent plus quitter cette vision et mon cerveau fait arrêt sur cette image.

Il s'allonge doucement près de moi, et reprends ses caresses.

Ses mains courent sur mon corps avec science, chaque point où elles s'attardent, résonne comme une clé que l'on ouvre. Je sens toutes mes craintes s'envoler et mon ventre réclame le contact.

Alors, il se laisse glisser jusqu'à mon sexe et sa bouche prends la place de ses mains.

Une douce chaleur se diffuse dans mon corps lorsqu'il parvient jusqu'à mon sexe, et que sa langue fouille ma virginité.

Sa langue est agile, elle me fouille d'abord doucement puis de plus en plus vite jusqu'à ce que je hurle de plaisir.

Alors, il me tourne vivement et caresse mon anus.

Je sens mes muscles se détendre. Je me laisse faire avec délice. Sa langue a atteint mes fesses et c'est avec une totale impudeur que je m'ouvre totalement à ses caresses. Je sens enfin son sexe, mon anus est serré, va-t-il pouvoir y entrer ?

Je ne sais pas par quel miracle son sexe est en moi ! Ça n'a pas fait mal et je crois bien que j'adore ça.

Les va et vient se font intenses, je n'ai plus conscience de l'endroit.

Je crie mon plaisir et nos deux corps ne font plus qu'un. Un long combat de jouissances jusqu'à l'aube du petit matin nous a tenu éveillés.

- Nous allons diner me dit-il enfin

- . Reprends tes esprits personne ne doit rien soupçonner, il y va de ta sécurité.

Il frappe dans ses mains. Le cortège des servantes revient.

Sur le plateau rond, il y a un tagine de poulet aux citrons confits, un tagine de légumes odorants. Le dîner se déroule dans le silence. Nous mangeons avec appétit

Nos regards ne se quittent que pour suivre le ballet du service discret.

Les mots deviennent désuets pour exprimer le feu de cette passion dévorante. Surement que les servantes, qui évoluent autour de nous, se posent des questions, quand elles voient le jeune adolescent aux yeux charbonneux recueillir toutes les attentions du maître

Dans le silence, doucement, à mon oreille, il dit :

Tu es un don de Dieu qui m'enflamme,
Femme qui fait trembler mes doigts,
Sois toujours le cri de mon âme,
À lui seul rapporte ma voix;
Je frémis d'amour et de crainte
Moi, dont l'âme jusqu'alors éteinte
N'était que silence et soupirs!
Aux heures où dans l'ombre du soir
Je désespérais de ne jamais te voir

L'émotion m'étouffe, je suis, dans l'attente du baiser qui viendra sceller notre émoi !
Je sais à cet instant, que j'aurais tout donné de moi. Je le regarde avide de cette amour qui va m'échapper lorsque je partirais, désespérée, assoiffée comme une terre sans eau. Chaque pore de ma peau crie au désespoir, chaque parcelle brûle sous le feu qui la ronge. Je suis bouleversée, heureuse et anéantie !...

- Je crois qu'il serait bien que tu te retires me dit-il doucement.

Mes jambes tremblent lorsque je me lève. Secouée par une fièvre sans nom. À l'intérieur, c'est le tumulte, la guerre entre mes sens et la raison.

Je n'ose plus m'approcher. Je le salue du regard et prend la fuite.

La fraîcheur me reçoit de plein fouet. Je laisse exploser mon chagrin !

Je suis en rage contre moi, furieuse contre mes règles. Bien la peine de faire tout ce chemin pour échapper à leurs codes quand je m'emprisonne encore plus fort dans les miens

Je n'ai pas loin à aller pour retrouver Barkane. Mais je n'ai qu'une envie, rebrousser chemin. Pourtant mes pas me mènent au bout du campement. Barkane s'est redressée. Elle sent mon odeur. J'ai du mal à la calmer.

Je me laisse glisser sur son dos. Je ne peux pas dormir. Je suis envahie par le chagrin, premier chagrin d'amour.

Je contemple la voute céleste. La pureté du ciel, la lumière fournie par la lune offrent un spectacle des plus beaux. Il y a des étoiles filantes. Leurs nombres est impressionnant.

Je reste là, longtemps, sans bouger, habitée, solitaire, mesurant l'ampleur de mon ressenti.

Lorsque Je finis par m'endormir, il fait nuit noire, sûrement que la lune, elle aussi, a fini par rentrer ou par éclairer la terre sur un autre versant.

J'ouvre les yeux avec le jour naissant. La caravane commence à plier bagage. Notre prochaine escale Sidi-Bel-Abbès, à 470 m d'altitude, au centre d'une vaste plaine comprise entre le djébel Tessala au Nord et les monts de Daya au Sud.

Plus très loin de notre destination finale Tlemcen. Jusque là, la caravane passait loin des habitations, ou bivouaquait en bout de village. Lorsque la ville est à vue Abdel me dit :

- Connais-tu l'art de la fantasia ?

Ce sont des joutes de plusieurs dizaines de groupes de cavaliers. Ils se relayent à une allure endiablée que ponctuent des salves de baroud !

Il faut aller vite, le plus vite possible, garder un alignement parfait et réussir un tir groupé.

C'est une parade de chevaux arabes et barbes, de truculents harnachements, des tenues traditionnelles aux couleurs chatoyantes et soyeuses, des selles brodées d'or sur un cuir rutilant, des crinières fièrement dressées et des narines ouvertes au vent.

Je veux que tu voies ce que l'on peut faire dans la maîtrise du cheval.

Nous ferons pause d'une nuit. Cette halte n'est pas prévue.

Elle retient juste, un peu, le temps que je passe près de toi.

Nous avons pris les chevaux le soir venu, et sommes partis à quatre, jusqu'à la grande place où se trouve la parade.

Il y a un monde fou, des marchands de toutes sortes. Des petit poilons fumants de grillades odorantes. Tout est à vendre ou à acheter. J'ai déjà traversé des villes, mais celle-ci a une structure différente, organisée dans son immense désordre. Il y a même des charmeurs de serpents.

- Reste près de moi me dit il, il y a tant de monde que je pourrais te perdre. Ne ralentis ton pas, sous aucun prétexte. Quoi qu'on te dise ou te propose continu d'avancer dans mon pas.

La fête bat son plein, à notre arrivée. Les chevaux lancés à toutes vitesses dans un ordre impeccable défilent sous nos yeux. Les hommes poussent des cris ponctués par des tirs de fusils. C'est un spectacle haut en couleurs. Cavaliers et montures ont revêtus leurs plus beaux atours.

Les joutes sont précises, endiablées ponctuées par des tams tams effrénés. Un feu gigantesque brule au milieu de la place.

Je sens le souffle d'Abdel dans mon cou. La foule est si dense qu'il se rapproche. Personne ne peut deviner les frissons qui nous agitent et nous mettent à l'unisson. Je reste là, sans bouger. Vidée de toute volonté. A l'écoute du dialogue silencieux et criant de nos deux corps, perdus dans la foule et pourtant seuls au monde..

Je suis le violon, lui l'archer. Il peut, d'un simple regard, m'ouvrir les horizons les plus fous.

Ce n'est que la fête finie que nous nous sommes arrachés l'un à l'autre.

Je me sens brusquement démunie, mutilée. Nous sommes rentrés pourtant, conscient de laisser fuir notre éternité.

Le lendemain, à l'aube la caravane prend la direction de Tlemcen.

- Regarde me dit Abdel voici les contreforts de l'Atlas.
C'est un sanctuaire aride, impénétrable, remplis d'histoires mystérieuses, de désordres, de mystères et d'horreurs Ses plateaux sont ridés comme la peau d'une vieille femme. Des montagnes peu souvent traversées du pas de l'homme.

Lorsque nous entrons dans la ville, Le dernier appel à la prière du soir résonne au minaret d'une mosquée lointaine. La caravane reste a l'entrée. Nous partons légers.

J'ai caressé Barkane, sachant que je ne pourrais pas revoir ma chamelle, chargé la malle sur Khrol, suivit Abdel et Sétif sans dire mot.

Nous sommes silencieux. La pudeur nous empêche de parler. Mais chacun sait la tristesse de l'autre.

Les adieux sont lourds de non dis. Mes yeux s'embrument. Sétif s'est retiré, comprenant notre besoin d'intimité.

Nous ne disons rien, pas un mot. Mon cœur est éperdument triste. Je me fais une promesse silencieuse, je reviendrais.

Abdel me prend dans ses bras. Je peux palper l'intensité de son chagrin. Ses yeux me le disent. Je reste un long moment, blotti contre lui, puis, Il recule, reprend sa monture, saute sur son dos, et s'éloigne au galop dans la douceur du soir. Je le regarde partir, sa silhouette deviens de plus en plus petite jusqu'à disparaître ; me laissant là, abandonnée du bonheur.

J'ai conscience que le plus difficile reste à venir.

Chapitre 4

Je suis seule ! Des sentiments confus se pressent dans ma tête ! Ais je fais le bon choix ? Je ne saurais le dire.

Le manque déjà, se fait sentir, la souffrance de l'absence, un seul être sans qui le monde deviens vide, l'inconnu, le vertige, le trou béant, la solitude. Je ne sais pas ce qui me fait le plus peur.

Il n'est plus temps de reculer, je dois reprendre des forces avant le grand voyage, me reposer, pour avancer.

Les maisons sont hautes, blanches pour la plupart garnies de terrasse. Mes yeux les aperçoivent, mais ne les voient pas. Il y a tant de bruits dans ma tête ! Tellement de tumultes.

J'approche le nez près du carreau, il y a, tout en bas, le va et viens des fideles dans la cour intérieure d'une mosquée. Ils se lavent les pieds, sous un gros marronnier qui masque la fontaine d'ablutions et laisse sur le sol, une grande tâche de fraîcheur. Il y règne une paix qui est loin d'être celle de mon cœur. Pourquoi ? Pourquoi suis-je aussi entêtée ?

J'aurais pu vivre des jours paisibles près de cet homme qui m'aime, et qui me fait l'ultime honneur de ne pas me prendre dans son harem sans ma permission !

Je suis folle ! Je viens de refuser une vie de princesse. Pour courir après quoi ? Je ne le sais même pas ! Je dois me reprendre. Quelque chose, que je ne comprends, pas me pousse. Je n'ai pas encore trouvé ma place.

La fraîcheur du soir touche lentement mon front brulant, les larmes se tarissent. Je grimpe sur la terrasse de la maison pour scruter l'horizon. Il n'y a pas de maisons qui viennent distraire ma vision, juste quelques tâches blanches de moutons, qui parsèment le sol rocailleux et aride.

L'herbe est courte et rare. Cette image me donne le vertige. Elle met aussi un terme à mon envie de rester là.

Après m'être assurée du bien être et de la sécurité de Khrol, Je me laisse aller sur la paillasse prêtée pour la nuit. Je n'ai pas faim. Je suis sombre. Une prière monte en mon cœur, me souffle de garder espoir, et je finis par m'endormir, vaincue.

C'est le chant de l'imam qui m'a réveillée. Il s'élève dans le silence du matin pour appeler les fideles à la prière. Je suis dans le brouillard.

Après les premiers instants de torpeur passés, je me dis que je n'ai rien pour la route. Des provisions seraient les bienvenues. Je vais en trouver sur le souk.

Le marché que je découvre, dans la vieille ville est une cacophonie de choses et de gens. Pêle-mêle, on y trouve, des odeurs d'épices, de curry, de cannelle, de cumin, de safran, d'ail et de poivrons. Et, dans de grands sacs de jute, des poudres de toutes les couleurs. Des légumes à profusion posés sur des stands de fortune. C'est une palette de peintre aux tons chatoyants.

Il y a aussi une foule de petits commerçants vendant un peu de tout, posé à même le sol ! Des vendeurs qui s'agrippent aux passants. Toutes les techniques de ventes plus ou moins habiles y sont tentées, jusqu'à ce qu'un autre acheteur potentiel foule l'espace de leur petit commerce, ils ne nous lâchent pas.

Des paniers tressés, des saveurs sucrées. Des mules de cuir, des tapis du cru, des vêtements aussi, tout ce qui peut se vendre va se trouver là.

J'ai pris soin de défaire mon ourlé. Jusque là, je n'ai presque rien dépensé. Quelques tomates, du melon, des ailles de poulet cuites sur un canoun (fabriqué par les artisans en terre cuite, aussi appelé "four"). Je suis parée.

Je choisis un chemin qui sort du village. Ainsi, je vais pouvoir laisser Khrol paître librement et manger dans le silence des champs.

Je suis bien loin de ma savane. Loin de tous ceux qui ont traversé ma vie. Que j'ai aimé. Livrée à moi-même sans mode d'emploi. Juste avec une route tracée dans la tête.

Je n'ai pas envie de retourner sur mes pas, trop réducteur cet endroit de ma première nuit solitaire ! Après les grands espaces, je me sentais en cage ! J'avance encore. C'est décidé, je quitte la ville.

Le pas régulier de Khrol me berce. J'arrive au bout de l'agglomération. Les boutiques sont de simples garages. On y fait du beurre, du petit lait. Je descends de cheval, il y a un marchand presque au bord de la route. Je m'arrête. Après une rapide transaction, J'achète du beurre, du pain du lait. Voilà mon diner. Ce sera suffisant. Je me dois de faire durer cet argent.

Je bois à grandes rasades, de ce liquide blanc et crémeux. Il est encore chaud ! C'est un vrai délice qui coule dans mon ventre, qui le remplit de bonheur, qui étanche ma faim et assouvit ma soif. C'est vrai que chez nous, c'est un produit de luxe. Lorsque j'ai fini de boire, je n'ai plus grand faim. Je grignote encore un bout de pain quand je reprends la route.

Je fuis les gens, de peur de devoir les affronter. Je me fais toute petite. Je ne dois pas éveiller d'intérêt ! Passer sans être vue.

Khrol trotte doucement depuis un moment, quand je vois un cimetière. Il semble être à l'abandon. L'endroit est particulièrement silencieux. Les grandes portes de métal, d'un bleu délavé, marquées par la rouille, semblent ouvertes, peut être même jamais fermées. Comme pour une invite.

Je descends de cheval. Respectueuse de ceux qui y reposent. J'emprunte l'allée centrale, bordée d'herbes folles. Les pavés se déchaussent par endroit et la nature reprend sa place entre les jointures. Il y a des fleurs sauvages qui poussent partout ! Visiblement, la main de l'homme ne passe plus très souvent. Le silence est retentissant. Le seul bruit qu'on perçoit, est celui des sabots de Khrol sur les pavés usés par le temps.

Au bout de l'allée, une tombe différente des autres, toute blanche, solitaire, entourée de bancs directement creusés dans la pierre.

Plus loin, un petit mausolée, ou visiblement l'on vient encore brûler des bougies. L'endroit a une répercussion étrange, habitée.

- Dans un cimetière ?
- Oui ! Il y a comme une présence, qui pourrait en épouvanter plus d'un. Bizarrement, je me sens protégée, mes intentions sont pacifiques.

Je continue ma progression, pour aller à la fin de cette allée, j'y découvre une fontaine.

Il y a des pièces dans le fond, elles forment un halo doré sur lequel l'œil s'attarde.

Je ne suis pas riche, mais je ne touche à rien.

Khrol et moi avons bu seulement. L'eau est transparente miraculeusement rafraichissante, d'une limpidité parfaite.

Je prends le temps de grignoter un dernier morceau de pain. Puis je détache ma jument, la frotte doucement avec quelques poignées d'herbe. Ces gestes de tendresse me rassurent, preuve s'il en faut, qu'avec ces êtres particuliers que sont les chevaux, nous entretenons des relations uniques.

Puis, nous nous étendons sur l'herbe après nous être lavés. Une aubaine pour ma bête et moi.

La nuit s'est épaissie. Curieusement je me sens sereine.

Je m'endors jusqu'au petit matin consciente que cette nuit est un privilège.

C'est la respiration de Khrol, la chaleur de ses naseaux sur mon visage, qui m'a réveillée.

Le soleil est déjà haut, Je sais que je ne dois pas rester longtemps à la même place.

Ma bête est reposée, repue, je peux reprendre la route.

Le chemin qui me mène vers la sortie est plus triste, j'ai du mal à quitter ce refuge. Il fait doux, Plus du tout la chaleur que je connais.

Une pluie légère vient de nous surprendre. Comme un signe de chance et d'au revoir.

Khrol va bon train. Décidément cette nuit passée dans le silence a effacé notre fatigue.

Nous sommes en octobre. Novembre va pointer son nez.

Le temps change vite, la température a sérieusement baissé.

Les nuits deviennent si froides que je dors avec tous mes vêtements sur le dos.

Je continue ma route vers la mer pour rejoindre la plage et suivre le littoral jusqu'au Maroc. Ce n'est plus très loin.

Après une chevauchée énergique, quatre heures durant, j'entre dans beniSaf.

Je file directement jusqu'à la mer. Je ne l'ai jamais vu. C'est la Méditerranée ! Quelle merveille ! Je reste là sans bouger complètement hypnotisée devant une telle puissance. Quel voyage initiatique ! D'un coup tous mes regrets s'effacent. Alors je comprends que mon voyage autour du monde vaille bien tous les sacrifices. Que pour de telles visions je ferais le même voyage encore et encore.

Vous, vous ne voyez plus rien tant vos yeux sont coutumiers de ces beautés

Mais pour moi, qui vient du désert, quel choc devant cet immensité.

Le bleu de ses flots, la couleur du ciel qui semble venir s'y baigner.

Je suis hallucinée. Je ne peux retenir la joie devant un tel spectacle

Les mots m'échappent pour te raconter tellement c'est beau. Je la vois pour la première fois. Une puissance, une immensité, comme contenue dans le creux d'une main. Le sable est une caresse à nos pieds.

Il est tellement étendu qu'un jour entier je pourrais marcher.

Le ciel même, les plus beaux jours d'été, ne peut rivaliser avec ses couleurs.

Quelques rochers plantés au large, donnent à certains endroits des reflets violets. Plus loin ce sont des algues qui assombrissent la surface. Plus loin encore, un banc de poissons avec des lueurs argentées.

Et puis ce sentiment d'être infiniment petit, devant quelque chose d'infiniment grand, sans peur, avec la conviction d'appartenance.

Quelques écumes blanches courent sur la crête des vagues. Je suis bouleversée,

Regarde ici aussi, c'est la méditerranée.

Khrol est heureux, le sel et l'eau sont bénéfique pour ses jambes. Nous allons ensemble jouer comme deux enfants.

- Tu vois, je ne sais pas ce qui m'attends, mais déjà être là, sans encombre, c'est un cadeau. Je suis remuée, quand je pense à l'endroit d'où je viens. Maintenant que, je connais le parcours de certains qui n'ont pas eu ma chance.

Mais revenons à notre histoire. J'ai acheté au marchand quelques sardines grillées. Elles ont fait un diner des plus savoureux. Je laisserais bien Khrôl gambader une petite heure, et je pourrais plonger dans l'étendue bleue. Ma raison me dit qu'il ne faut pas.

Peut être, La nuit suivante, sur la plage, mais quelque chose me dit de ne pas m'attarder.

Au moment de partir, le pêcheur vendeur de sardines, revient accompagné, j'ai tout de suite, la sensation que ses intentions ne sont pas pacifiques, il faut fuir.

J'ai lancé Khrôl au galop ! Nous galopons ventre à terre, jusqu'à être hors d'atteinte. Je reste persuadée qu'ils s'apprêtaient à me détrousser.

La civilisation me fait peur. Je n'aime pas la foule. J'ai gardé au fond de moi cette attraction pour les lieux isolés, paisibles.

Nous avançons jusqu'au petit matin pour atteindre Tétouan.

La ville est jolie, accueillante, avec ses maisons blanches, ses arbres de roses. Il y a une grande médina que nous avons soigneusement évitée.

L'ambiance andalouse donne à la ville une allure particulière qui nous rapproche un peu de l'Espagne.

Nous ne faisons que passer. Juste remplir nos estomacs et repartir léger.

Direction Le cap Malabata. Je découvre un phare magnifique qui domine une vue exceptionnelle sur la ville et la baie de Tanger, sur le détroit de Gibraltar et sur la côte espagnole. Le cap est desservi par la route de la corniche, jusqu'à Tanger. Je ne suis plus très loin. Je dois encore avancer. Aller ma belle Khrol ton voyage touche à sa fin aiguise ton galop, le temps du repos pour toi n'est plus très loin.

Tanger ! Le jour décline lentement. J'ai encore à trouver le haras.

J'arpente les rues un peu au hasard. Je n'ai pas grand-chose comme description, sinon, une fontaine, que je vais bien finir par trouver.

Des hommes arabes en djellabas occupés à puiser de l'eau au moyen de cruches et d'outres. M'a-t-on dit. Des femmes voilées, assises à même le sol, qui vendent du pain.

J'en profite pour en prendre, mon estomac crie famine. En remontant la place, par une grande rue, je le vois !

Deux grandes portes parées d'énormes clous. Deux gardes à l'entrée. Ce doit être là.

Je m'approche lentement. Les gardes me regardent l'œil inquisiteur.

Je demande à voir le cheik Fitoussi, garde du sultan.

Aussitôt leur visage change d'expression. On me demande de mettre pied à terre. Mon cheval est attaché à l'entrée. Les portes s'ouvrent devant moi. Je découvre une immense cour intérieure.

De part et d'autre des boxes spacieux. Un grand nombre de chevaux semblent être soignés dans l'enclos. Un homme vêtu d'un burnous de laine vient à moi.

Il s'incline légèrement me demandant de le suivre, il me conduit dans un vaste salon et disparaît aussitôt.

Les lieux sont impeccables. Le contraste avec l'extérieur est saisissant.

Je dois terriblement trancher dans cette atmosphère rutilante. Un malaise indéfinissable s'empare de moi.

Le cheik est entré par une porte dérobée. Je crois bien qu'il a du prendre du temps à m'observer avant de franchir la porte.

- Soyez le bienvenu dans le haras de sa majesté royal le sultan.

Vous avez demandé à parler au cheik Fitoussi !

Pouvez-vous me confier l'objet de votre visite ?

- Je viens vous rapporter le cheval. Il est la propriété du Prince Abdel Moussaf. Le prince m'a fait la grâce, de me le confier pour le voyage. Il m'a demandé de venir rendre Khrol avant de prendre le bateau.
- Vous connaissez le Prince ?
- J'ai eu l'honneur de faire partie de sa caravane
- Comment va-t-il ? Racontez-moi ?

Nous sommes heureux d'avoir de ses nouvelles !

- Le prince va bien. Il m'a confié que vous pourrez lui faire parvenir son cheval dans un proche avenir!
- En effet, nous le ferons.

Mais racontez-moi ! Je veux tout savoir.

Nous avons parlé, une bonne partie de cette fin d'après midi, autour de verres à thé que le cheik a réclamé.

Il voulait vraiment tout savoir. Son enthousiasme était réel.

- Le prince, me dit il, est un homme exceptionnel !

Son rang, sa naissance auraient pu lui offrir une vie oisive et bien plus calme que celle qu'il a choisit.

Mais le prince n'est pas, homme de salon. C'est un conquérant porteur des gênes de son illustre famille.

C'est un rassembleur qui œuvre, aujourd'hui, pour la paix et la reconnaissance des ethnies.

Soyez le bienvenue. Il sera, en son nom, mis à votre disposition, une suite pour votre repos. N'hésitez pas à faire appel à nous si vous manquez de quelque chose.

Je comprends que ce premier soir, la fatigue vous porte vers une nuit réparatrice.

Le dîner vous sera servi dans la chambre.

Vous aurez des vêtements propres. Nous allons prendre soin du cheval.

Il doit être déjà débarrassé de son harnachement.

Un jeune lad lui procure, les soins dont il a besoin.

Vous pouvez dormir tranquille.

Allongée sur le lit de satin je n'en crois pas mes yeux. Les jours passés étaient loin de me préparer à vivre cela ! Je viens de traverser l'Afrique, de passer au travers des mailles d'un filet de misères et de mauvaises rencontres.

La vie est étonnante ! Mes nuits semblent vouées aux plus grandes disparités. Hier un cimetière aujourd'hui un palais. Que sera demain ? J'ai du mal à croire ce que je suis en train de vivre.

Et pourtant, c'est mon histoire. Je n'ai plus beaucoup d'argent en poche.

Mes réflexions ne vont pas plus loin, je me sens lasse tout à coup, c'est la tension de ces derniers jours qui tombe. Le sommeil rédempteur vient me cueillir dans ses corolles ouatées. Je me laisse emporter sans me défendre. Demain est un autre jour.

Le soleil entre à flot dans la pièce somptueuse. Un homme écarte les lourdes tentures pour ouvrir les fenêtres. Un plateau odorant fume sur une table.

Le petit déjeuner est délicieux avec ses petits pains sucrés parfumés de graines de sésame. La journée semble commencer sous les meilleurs auspices.

Mon cœur est gonflé de reconnaissance. On apporte une djellaba de coton clair, le chèche est remplacé par la chéchia. Après le salut du matin, les domestiques s'effacent. Je suis seule.

La chambre est vaste. Une invitation à la sérénité et à l'épanouissement de l'esprit. Les murs sont dorés, mélangés de riches bois bruns. Les lustres, lanternes aux multiples facettes donnent au lieu un aspect féérique.

Au bout, le hammam, saisissant de contrastes clairs obscurs dans la luminosité de la pièce.

Je peux enfin, dans cette demi-obscurité bienfaisante m'offrir aux effluves, chaudes et odorantes des pierres parfumées, avant de savourer le plaisir d'un bon gommage au savon noir et d'une pose de rassoul (argile) aux huiles essentielles.

Je passe des heures à ce cérémonial délicieux. C'est avec regret que je décide enfin de m'habiller.

Les vêtements sont posés sur le lit, face aux doubles Miroirs ovales surmontés d'anges dorés sur croissant de lune.

je découvre mon corps nu, ambré, satiné, sans artifice, mes cheveux ont poussés. De larges boucles brunes aux reflets auburn encadrent le visage.

Je suis grande, Bien plus grande que la majorité des femmes rencontrées.

Les jambes sont fines, longues et musclées.

Le ventre plat, à peine souligné de poils pubiens. La taille est petite, les hanches marquées de fossettes à peine arrondies.

Les seins naissants, hauts perchés soulignés de petits boutons clairs. Les bras sont longs aussi, robustes.

Le visage ovale, régulier. Les yeux sombres, immenses soulignés de franges veloutées. Je n'ai pas de référence, mais je réalise que je suis belle.

De loin on pourrait me prendre pour un garçon tant l'harmonie est fluide et fine. Une joie profonde s'empare de moi quand je réalise que cette enveloppe est mienne.

Il y a sur le lit, un saroual beige que je m'empresse d'enfiler. Les bottes, cadeau du prince, une chemise légère de lin tissée blanc. Le chèche est de couleur beige. Bien qu'il

ne soit pas très prisé dans cet endroit je décide de le rouler autour de mon cou. Il y a aussi la malle de voyage qu'Abdel ma donné.

Confectionner une apparence masculine avec ces vêtements ne sera pas un problème. Mais, la chéchia ne couvre pas toute la tête et des mèches folles s'échappent de part et d'autre comment les discipliner ?

Après de multiples tentatives, je pense tout à coup au savon noir qui, va finir par coller toutes les mèches.

Voilà je suis présentable. La chéchia enfoncée jusqu'au front le chèche autour du cou. Finalement il reste peu de choses visibles. La djellaba achève de cacher le tout.

Je dois me mettre en quête de bateau pour la traversée et faire le point de mes liquidités.

Je suis toujours à la tête de 150 dirham ce n'est pas le bout du monde. Le reste pourra toujours servir plus tard.

Chapitre 5

Le chemin serpente, puis replonge vers la base du mont Djebel Moussa.

Un massif rocheux, qui domine le détroit de Gibraltar.

Sur la route, les nuages de poussière annoncent l'arrivée des camions qui acheminent les expéditions, vers l'embarquement. Un énorme cargo est à quai, de gigantesques machines exécutent un ballet aérien de conteneurs, des dockers jouent aux alpinistes sur une dizaine de boîtes métalliques empilées. C'est un ballet répétitif du débarquement sur le quai et de l'embarquement au navire, des heures durant.

A nouveau, me voici projetée dans un monde inconnu. Mes timides tentatives restent sans écho, la traversée est courte, mais trop chère pour mes modestes finances.

Après des heures de recherche infructueuses, je dois me rendre à l'évidence. Je ne pourrais pas passer de l'autre côté. Pourtant, je ne peux imaginer que mon voyage s'arrête là. Et, c'est sur la plage déserte en cette fin d'après midi, que j'échoue, désespérée.

Aziz est un jeune marin de 30 ans, un pêcheur accablé de dettes, aussi désespéré que moi. Il est assis en pleine réflexion sur le sable, pas très loin. Je le regarde prendre sa tête entre ses mains et quelque fois donner la réplique à un contact invisible. Je l'observe longtemps, il semble être la proie de démons qui le brutalisent tant il crie par instant. Lorsque j'ose émettre ma demande. Il me regarde les yeux ronds, éberlué, persuadé que la chance enfin, sonne à sa porte, puisque deux fois en ce jour il est sollicité.

Il me raconte.

Ce matin là, prenant son café vers 8 heures sur le port de Tanger, il a tout de suite remarqué les quatre hommes assis à la table voisine.

Méfiant, perdus, mal à l'aise, l'un d'eux demande à Aziz s'il est marin, s'il connaît quelqu'un qui pourrait les faire passer en Espagne.

Quelqu'un de sérieux.

Aziz a vite fait de faire des calculs dans sa tête. Cet argent providentiel pourrait le remettre à flot. Et si tout se passe bien il pourra renouveler l'expérience. Il ne réfléchit pas très longtemps et leurs fixe rendez-vous le soir même dans une petite crique le long de la plage.

- venez vous aussi, me dit il, ce soir, tenez-vous dans les rochers, près du phare, vers 10 heures,

Allumez une lampe de poche. Ne vous inquiétez pas, je vous trouverais.

Cette nuit, Aziz ne doute plus de sa chance. La mer est glacée mais calme. « Aljezur », son petit chalutier, est solide et bien équipé.

Il est déjà 22 heures. Quand, accroché à sa barre, le passeur fouille du regard la noirceur de la côte. Il voit enfin, au loin, un petit rond de lumière. C'est le signal convenu. Il se rapproche rapidement et accoste.

Tout le monde est là. Nous sommes plus nombreux que prévu. Sept passagers, plus les deux marins et moi. La charge sera plus lourde.

Le bateau n'est prévu que pour huit personnes. Tant pis. On met le cap vers le nord. Il fait déjà froid.

Sans papiers, sans identité, serrés les uns contre les autres au fond du bateau, la gorge nouée par la peur, l'estomac chaviré par un début de houle, par l'odeur du gazole, nous sommes une poignée d'hommes démolis par la vie, qui filons vers les côtes d'Espagne avec bien peu de bagages, mais le cœur rempli d'espoir.

Le détroit de Gibraltar n'est large que de quatorze kilomètres, la mer et l'océan s'y mêlent en sifflant de fureur.

La bouche de la Méditerranée se referme, et laisse filtrer entre ses dents serrées, des eaux chaudes, pour absorber le courant glacé de l'Atlantique.

On peut voir les eaux se dresser, s'élever, se combattre, les courants s'opposer en assauts furieux, en lames agressives, qui tourmentent la roche de la falaise.

On peut suivre, sur le chemin central, la procession incessante des gros chalutiers, des cargos et des pétroliers qui soulèvent des vagues à vous retourner une barque.

On tremble en pensant aux embarcations de clandestins jetées dans ce tumulte.

Il est déjà 1 h 30 quand Aziz arrive enfin au cap Spartel, puis aux grottes d'Hercule, où, selon la légende, *il dormait et cueillait les pommes d'or du jardin des Hespérides *.

L'océan y a creusé, déchiqueté des voûtes béantes sur la mer. Le spectacle est brutal, violent, provoquant. Cette nuit de fin Novembre, au cœur de l'obscurité, l'angoisse est tangible.

Soudain, au loin, clignote la lumière imprévue d'une autre embarcation. Un pêcheur sans doute. Les clandestins croient être surpris par la police maritime L'angoisse est à son comble. Quelqu'un hurle : « Attention ! Ils vont nous voir ! » Dans un même élan, sans réfléchir, les passagers se jettent à l'eau. Il faut dire qu'ils ne sont pas à leur première tentative.

Le bateau risque à tous moments de chavirer tant il est remué dans les vagues. De lourdes masses d'eau viennent s'écraser sur son flanc, dans un bruit fracassant. Je

m'accroche à tout ce que je trouve. Dans l'obscurité, on entend des hurlements, des cris de terreur, on se débat, on lutte contre celui qui cherche à vous agripper, ou contre l'eau qui vient vous étouffer.

Je suis restée sur le bateau. Je ne sais pas nager. Obsédé par sa survie et celle de son capital Aziz lutte.

Peu à peu, les cris s'éloignent, les bruits s'atténuent pour ne laisser place qu'à des clapotis, puis disparaissent. Le bateau retrouve sa ligne de flottaison. Tous les occupants ont disparus. Il ne reste qu'Aziz et moi.

La nuit est très noire, l'eau glaciale, le silence déchirant, nous sommes trempés, transits, exténués, mais vivants. On ne voit que par la lumière de la lune.

- Tu es là me dit il, Alors, je vais finir ce que j'ai commencé.

Trois heures plus tard, à bout de forces, on aperçoit la côte. Nous sommes en Espagne sur une petite plage de Gibraltar.

Il pleut. L'eau noie le ciel et la mer. Il n'y a plus de ville, de côte, de frontière.

Il n'y a que de l'eau. Le petit bateau me laisse près de la cote. Je dois finir la route dans l'eau.

Aziz est reparti me laissant seule. J'ai terminé ma progression, de nuit sur le sable. Je suis glacée de froid et de fatigue. J'ai trouvé un abri sous une coque de barque. Malgré le froid et mes vêtements mouillés je me suis endormie le sable m'a accordé un berceau.

Quand le jour commence à montrer son nez, Il fait encore plus froid.

Le vent tord les palmiers, siffle entre les arbres. Il fait plier les hommes enfermés dans leurs manteaux de laine. Je les vois avancer en luttant contre son souffle.

Dans le port, les bateaux sautent comme des poissons ferrés à un hameçon d'acier.

Je remercie le ciel que cette tempête soit aussi tardive. Prise dans ces filets je ne serais plus là !

On attend tous la pluie, pas ces trombes d'eau qui lessivent la terre.

Pour les futurs candidats au départ, ce mur d'eau, semble bien plus efficace que tous les barbelés des frontières.

La tempête dure depuis une semaine, et moi, je ne sais pas comment je survie sous les barques de la plage.

Ils n'ont pas vu ça depuis des années. Dire que l'eau chez nous est signe de chance ! Autres temps, autres besoins !

Maintenant, j'ai trouvé refuge dans une cabane abandonnée le long de la plage. Je suis à l'abri du vent et de la pluie. J'ai sur le dos tous les vêtements que j'ai pu sauver ils me préservent du froid. Il y a toujours cette faim qui tenaille mon ventre et qui me pousserait à l'imprudence. J'ai vu, certains jours, une animation particulière sur la berge. Surement des marchés ! J'ai vu aussi des gens prendre les légumes abandonnés par les marchands. Je dois aller m'en procurer c'est une question de survie.

Lorsque je peux, ce mardi matin, approcher l'endroit, ma surprise est de taille en voyant les autres marginaux.

D'un coup, je ne suis plus seule. Mais ce n'est pas une famille ! C'est encore plus dangereux que les gens de la société. On peut vous prendre la vie, pour un simple bout de pain. D'un coup de couteau, pour ceux qui sont habiles à le manipuler, vous envoyer rejoindre le royaume des morts, pour rien !

Ce qui va me sauver, c'est mon agilité ! Mes jambes n'ont rien perdues de leurs souplesse ! J'ai pu ainsi, soustraire quelques provisions pour calmer mon appétit, et même si ce sont des légumes remplis de terre, parfois presque défraîchis ils me permettent de trouver un sentiment de satiété, qui apaise mon estomac. Il y a aussi la barrière de la langue. Impossible de demander assistance. Et puis, il est temps de reprendre la route. Même si je ne mange pas suffisamment, ma robuste constitution a repris le dessus.

J'en suis là, à me poser des questions existentielles, lorsque deux enfants montrent le bout de leur nez.

- Hola!! que haz callado en nuestra cabaña
- Je ne comprends pas
- Votre cabane mais il n'y a rien ici !

C'est un village de pêcheurs c'est ce que je fini par comprendre.

Il faut déguerpir !! Ils veulent récupérer leur cabane.

Je n'ai pas d'autre choix, de toute façon, ça ne fait que précipiter ce que je projetais.

Me voila donc sur la route. Cette fois il ne reste que quelques pesos au fond du petit sac, rien de suffisant pour aller jusqu'à Marseille.

Je ne sais pas vraiment dans quelle direction me diriger.

J'avance. La ville, outre des rues étroites et sombres à la mode mauresque, quelques larges voies, des jardins admirablement entretenus, offre un curieux mélange de caractère espagnol et de caractère anglais.

Avec le recul du temps, c'est ce que j'en rapporte aujourd'hui.

Mais, Mon esprit est loin de l'endroit où je me trouve à ce moment là.

Je pense à Abdel et je maudis l'entêtement qui me pousse toujours plus loin. Je suis sale. Je n'aime pas l'odeur que je traîne avec moi.

Il ya des panneaux mais je ne comprends pas leurs indications.

La vie ici semble bien différente de chez moi. Les rues sont presque désertes, il fait froid. Il y a des magasins partout, et des gens qui se bousculent pour y entrer, à croire que la concentration d'êtres humains de cette ville se trouve là ! Les vitrines scintillent, les rues sont habillées de lumières. Tout cela contribue à me faire prendre conscience de la misère à laquelle je suis réduite, et fustige une colère contre moi.

C'est la période de Noël les espagnols sont des gens croyants, Ils ouvrent leur cœur aux indigents, et offrent le substantiel

C'est aussi, qui m'a permis d'avancer, à pieds, mais quelques fois le ventreplein. J'ai fini par trouver une indication pour Malaga.

Je bénis les frères qui m'ont fait répéter cent fois l'itinéraire. Le chemin va être long et rude.

C'est ma route ! Enfin je crois, Une voie de montagne, pittoresque, inégale, avec des panoramas de mer, le détroit de Gibraltar, du Valle Del Géal, avec des forêts de pins et de châtaigniers. C'est un endroit étonnant! Je vais, peut être, récolter quelques baies, pour le voyage. Après des heures de marche, sans savoir vraiment où me pousse le vent, je suis épuisée, gelée, glacée.

L'endroit est désert. Je me sens perdue, tellement loin de tout, au milieu de nulle part.

J'avance comme un automate, encore des kilomètres durant. L'humidité produite par la pluie est glaciale. Il fait de plus en plus froid. Je crois que je me suis embarquée dans une mauvaise direction. Je tente d'arrêter une voiture. Rien n'y fait ! Je dois leur faire peur.

Voilà un camion ! Il me faut essayer à nouveau.

- Hola sénior

Il s'est arrêté il me dévisage

Je ne parle que français c'est la langue que j'ai apprise chez les pères blancs.

- s'il vous plaît ! Monsieur, je suis perdu, je voudrais rejoindre Malaga.
- Monte me dit il
- Vous... parlez français ?
- He oui ! je suis français !

Que fais tu donc sur cette route de montagne ?

Je crois que j'ai pris la mauvaise direction !

- Cette voie est difficile, dangereuse pour ceux qui ne sont pas équipés tu serais mort de froid très vite !
- Merci, merci, vous m'avez surement sauvé la vie.

Il se mit à rire

- c'est ton jour de chance ! il y a du café chaud dans le thermo prends en un peu dans le gobelet qui se trouve sous la boîte à gants et donne m'en aussi dans la tasse que voici !
- Nous allons boire à la vie.
Je vais prendre l'autoroute, tu peux dormir un peu. Si tu as faim, il y a du pain derrière et aussi quelques fruits.
- Merci, merci
- Allez mange, ne te gêne pas ! je vois que ce n'est pas du luxe ! j'ai connu ça moi aussi, c'est pourquoi je ne manque jamais de tendre la main.
Demain à l'aube, je dois remplir le camion, pour prendre la direction de Malaga. La bas, nous irons déguster quelques tapas !
- je n'ais pas d'argent !
- je n'en demande pas ! juste un coup de main pour monter les agrumes que je dois livrer à Madrid ça te va ? et je t'emmène avec moi.
- Ca ma va !
- Quel est ton prénom ?
- Bamba
- Et vous
- François.

Nous avons pris la route. Les kilomètres défilent sous mes yeux. Enfin, je peux laisser, mon corps, aller au repos et consacrer mon temps à découvrir ce qui file devant moi. La nature est féconde, elle y est aussi capricieuse. A côté d'une végétation éblouissante de richesse s'étend une surface complètement dépouillée. C'est que la première est nourrie par des eaux courantes ou par des nappes souterraines, tandis que, certains terrains absolument privé du principe humide, se calcinent et acquièrent une compacité qui ravit toutes vertus.

François conduit en silence, surement l'habitude de la solitude. Les routes ne sont pas très encombrées. Le retour vers la ville s'annonce doux et pluvieux.

Les essuies glace dansent un ballet répétitif et lancinant, embarquant chaque fois des masses d'eau dans leurs bras mécaniques.

On ne voit plus très bien. Les kilomètres défilent avec une régularité hypnotisante. Le jour s'assombrit doucement. Bizarre, ce sentiment de vulnérabilité que j'éprouve, enfermée dans ce camion, sous la pluie. Une impression de solitude intense, le monde réduit aux limites de la cabine.

Je mesure ma dépendance, ma fragilité, près de cet homme que je ne connais pas.

Et si... Un sentiment d'effroi m'habite d'un coup. Je regarde François, il ne soupçonne rien de ce qui traverse mon esprit. Les kilomètres engloutis par son bolide semblent être son unique préoccupation.

Ce doit être un coup de fatigue ! Finalement, nous arrivons sur un large parking. Il y a déjà quelques camions semblables à celui de François.

- Voila me dit il ! il y a un petit restaurant qui fabrique les meilleurs tapas que je connaisse ! Viens allons manger.
- Je ne peux pas.
- Tu n'as pas faim ?
- Je n'ai pas un seul peso !
- allez Viens, je t'offre à diner.
- Je ne peux pas vous rembourser
- Qui te le demande ?

En poussant la porte du petit bistrot à tapas, nous sommes happés de plein fouet par l'odeur et le brouhaha du lieu. Il y règne une joyeuse pagaille, entrecoupée de rire, de cliquetis de verres.

Certains sont déjà installés devant les cartes à jouer, d'autres partagent une bouteille de vin de riojas. Tous parlent fort. On nous installe une table au fond de la boutique. Une superbe tortilla aux oignons, fumante et odorante, nous est servie. L'odeur me donne une fringale excessive, je suis affamée.

- Doucement ! me dit François a ce rythme tu ne vas rien garder.

Je n'entends rien. Juste mon ventre qui hurle : un vrai repas !

La patronne nous apporte deux verres remplis de vin, une paella vertigineuse.

Le riz a une couleur dorée qui taquine mes sens. Nous mangeons sans échanger un seul mot. C'est seulement au bout d'un long moment que je lève les yeux, repue. François me regarde avec douceur

- He bien ! c'était une vraie fringale !
- il y a longtemps que tu n'as pas mangé ?
- Ca va mieux maintenant ?
- Oui, merci dis-je avec un pauvre sourire.
- Il y a des moments où manger devient une question de survie.
- Merci François. sans vous je serais surement mort.

La soirée se prolonge. J'ai envie de dormir mon estomac n'est plus habitué a toute cette nourriture il devient un peu fainéant. François, lui, semble se mouvoir comme un poisson dans l'eau.

Je reste seule, la barrière de la langue m'a mise sur la touche.

- François ! Je vais attendre dehors.
- Mais non ! Il fait froid ! Va dans la cabine.
- le lit du dessus est vide. tu peux y dormir.
- Merci

J'ai filé sans rien demander. Lorsque je me suis glissée sur la deuxième banquette, le sommeil avait déjà pris possession de mon esprit. Je m'abandonnais dans ses bras avec reconnaissance.

La nuit fût réparatrice ! Ma vision du monde devenait plus claire. Lorsque j'ai ouvert les yeux, le camion était immobile, nous avions bougés pendant mon sommeil. Ses haillons arrière étaient ouverts. J'ai sauté sur le bitume, le corps léger.

- Tu es réveillé ! Viens, j'ai besoin de toi.
- Veille à ce que l'on charge tout ce qui est posé sur le sol, à l'arrière.
Ne signe rien
Je viendrais faire un control avant le départ.
Pour l'instant, je dois prendre des directives au bureau et ne peux pas veiller aussi à l'embarquement.
Ton travail, c'est de surveiller ! Aucune caisse, ni son contenu, ne doit être détourné pendant mon absence. Ok ?
- Ok.

Je n'avais jamais vu une telle profusion de fruits. Les cassettes de citrons, d'oranges, s'empilaient avec soin au fond du camion, laissant un léger parfum acidulé se diffuser dans la cabine. De longues sangles, maintenaient des colonnes hautes jusqu'au plafond. Seule une petite cavité permettait le comptage. Tomates, melons, pastèques terminaient la marche du rangement. Tout semblait en ordre. Seules quelques caisses de poivrons attendaient encore sur le sol, d'être embarquées, pour clôturer la cargaison.

Un ouvrier finissait de les empiler pour les poser sur le plateau hydraulique du camion.

- Nous sommes prêts me dit il après avoir vérifié sa marchandise.
- Aller nous partons mon ami, direction Madrid.

Il fait un dernier tour, autour de son camion, vérifie chaque roue, chaque attache. Puis d'un élan, souple comme un chat, il rejoint la cabine et fais ronfler le moteur.

Il me raconte qu'il l'aime, son bolide, qu'ils ont traversés tant de routes ensemble, tellement d'endroits dangereux. Il se sent protégé, à l'abri, dans sa cabine perchée. Il domine le ballet perpétuel des autres voitures .La Ci by le relie aux autres, invisible cordon ombilical juste quand il le veut.

Nous voici sur la nationale. Les premiers kilomètres sont engloutis en silence, bercés par le ronron étouffé du moteur.

Dehors, les rues défilent, semblables les unes aux autres, trop vite pour que le regard puisse s'attacher suffisamment aux choses pour les découvrir. Mon compagnon de fortune, semble être entré dans un monde qui me laisse exclu.

Je ferme les yeux.

Qui suis-je aujourd'hui ?

Tous ces chemins parcourus, n'ont fait qu'augmenter mon sentiment de solitude. Si j'ai beaucoup appris en visitant le monde, je reste médusée, par ce que j'ai besoin d'apprendre.

Me faudra t il plusieurs vies pour en faire le tour ?

Ce ne sont pas des réflexions de mon âge je le sais ! Mais, Je me sens déjà si vieille dans ma tête. A l'heure où les autres vont en boîte ou se préoccupent de leurs dernières tenues, je voyage en solitaire au gré d'âmes charitables, je n'ai pas de port d'attache, et il vaut mieux passer sur mon apparence. Oui je suis une fille ! Mais si peu en cet instant.

- Il va être midi ! je crois que nous allons faire une halte.
- Pour donner du gasoil au camion et nous alimenter aussi.
- Puis- je attendre dans le camion ?
- Comment tu n'as pas faim ?
- J'ai mangé hier soir
- C'est loin et à ton âge on a toujours faim !
- Je ne peux pas être à votre charge
- Tu ne l'est pas ! n'as-tu pas compris que j'ai en moi ce besoin d'aider les autres et puis, nous sommes bientôt arrivés.
- Je pense que tu pourras trouver un autre routier qui te conduira jusqu'à Marseille.
- Moi je vais aller décharger ma cargaison et faire le chemin en sens inverse
- Ce sera notre ultime repas ! allez viens on va fêter ça ! Si un de ces jours, tu reviens par là, je serais content de te revoir.
- T'inquiète pas, les routiers, sont une grande famille ! Nous sommes souvent loin de nos foyers, les copains, c'est ce qui nous permet de ne pas Peter les plombs, de ne pas devenir trop solitaires.

Nous avons atteint la banlieue de Madrid. Elle est triste, grise et sale, comme toutes les banlieues du monde. La pluie fine qui tombe ce jour là, ne m'a pas laissé une image positive de l'endroit.

La marchandise livrée, remplacée par d'autres primeurs le camion est reparti jusqu'au petit restaurant aperçu sur le bord de la route.

Le parking est plein de bahuts colorés, aux tonnages importants. Sur les cabines on pouvait lire le nom de chaque amateur de cibby. Je me sens minuscule au milieu de ces énormes engins.

Il règne le même tintamarre que dans le restaurant précédent Un même fumet, horriblement délicieux vient taquiner mes narines. Le vin coule à flot. Les hommes chantent se tenant par l'épaule. Quelques fois, certains claquent les fesses de la serveuse qui fait mine de se révolter tout en minaudant. L'ambiance paraît survoltée. Quelques rires plus tonitruants que d'autres se détachent de la cacophonie ambiante

Le malaise qui s'est emparé de moi à cet instant ne m'a pas quitté. J'ai du mal à retenir l'envie de fuir. Je suis tiraillée entre l'instinct de survie qui me dicte de partir, et la perspective d'un bon repas avec François

Mais le froid, contre le quel je ne suis pas préparée, l'hiver déjà présent, les privations, que j'ai connues, l'inquiétude du départ hypothétique, ont raison de mes craintes. Je reste là.

On nous a préparé une table au bout du comptoir. Comme à l'accoutumé, François va de table en table. Il connaît tout le monde ! Lui qui est plutôt silencieux dans le camion, va de table en table. Je reste sagement assis, isolée par la langue comme la dernière fois.

Mais non ! Un homme c'est avancé près de moi. Il parle français.

Son visage est couvert d'une barbe noire, ce qui lui donne une image un peu repoussante.

Il est grand, assez puissant, peu souriant. J'ai une sensation glacée qui s'installe dans mon dos. Mais je ne sais pas écouter mon corps.

Sans rien me demander il s'installe en face de moi.

- François m'a dit que tu cherches quelqu'un pour aller jusqu'à Marseille ?

- Oui c'est vrai Tu me sembles bien jeune pour voyager seul.

- D'où viens-tu ?

- De loin une très longue histoire !

- Pourquoi veux-tu y aller ?

- Le voyage est long, mais je peux t'emmener !

Comme François, je transporte des légumes à destination de France.

Seulement, il te faudra passer la douane à pied,

Je suppose que tu n'as pas de papiers ?

En effet je n'ais rien ! Ni argent ni papiers.

Je me suis enfui, mon pays est en guerre et je ne veux pas y participer. J'ai fait le chemin souvent à pied, quelques fois aidé de certains. Je peux t'apporter de l'aide pour charger et décharger ton camion.

Cela ira bien me dit-il en riant ! Vu les muscles que tu possèdes

Je partirais demain à l'aube. Nos camions ne sont pas loin ; je viendrais toquer à ta porte lorsque je serais réveillé. Nous prendrons la route des premières lueurs.

Passe une bonne nuit.

Il s'est noyé dans le fond du bar, aussi vite qu'il est arrivé, me laissant en proie à ce malaise grandissant.

Allais-je croire à mes pressentiments ? Je ne pouvais pas m'offrir ce luxe.

Sur quels critères pouvais-je juger cet homme ? Et pourquoi le juger ? Il venait de me tendre la main.

Nous avons tous des zones d'ombres et aussi des chemins de lumières ! Le pire peut aussi cacher le meilleur. Je cherche à me rassurer, mais, je me sens inquiète

La soirée se prolonge, mes yeux commencent à papillonner.

François navigue toujours d'une table à l'autre. J'ai envie de partir. Je me sens confinée dans cet espace clos qui sent la cigarette et l'alcool.

Je rêve d'Afrique.

J'entends les tams tams résonner dans ma tête. Du plus loin de mes souvenirs. Je te revois ! Ho Africa ! je me languis de toi !

Tes espaces, tes couleurs, tes odeurs. Ici, je n'ai plus de repères, je suis vide. Pourtant, j'avance toujours, à la découverte de ce monde étrange.

Je suis comme le premier homme, craintif, mais subjugué. Ou va me mener cette folie qui me tourmente ?

Cette fois, François, est prêt à partir. Après avoir salué ses amis, nous sortons du bistrot à tacos.

La nuit froide de Janvier, nous enveloppe de son manteau glacé. Le bahut n'est pas loin. Nous avançons dans le noir, silencieux, saisis, piégés, dans l'obscurité hostile.

Difficile que de trouver son camion sur un parking sombre au milieu de dizaines de citernes. Ils se ressemblent tous. Les masses imposantes se confondent dans le noir. Pourtant François semble trouver sa route, comme faisaient les touaregs au milieu du désert. et, quand nous fermons la porte de la cabine enfin trouvée, il me demande.

- Tu as pu trouver un arrangement avec Igor ?
- C'est l'homme que tu m'as envoyé ?
- Oui. C'est un drôle de type, je ne lui confiais pas ma fille, mais à par ça, c'est un bon chauffeur, avec lui, tu vas rejoindre Marseille sans encombres.

Ses derniers mots n'ont fait qu'attiser mon angoisse. Je dois rester sur mes gardes.

Je ne dis mot pourtant ! Ais je le choix ou le droit d'être difficile ? Mais je suis inquiète, je ne peux cette nuit la, trouver le sommeil.

Personne ne se doute encore, que sous mes halions je suis une femme. Arriverais-je à le cacher encore longtemps ?

La nuit est longue lorsqu'on ne dort pas ! J'en fais la désagréable découverte. Les heures n'en finissent pas et ma peur gonfle au rythme des heures du cadran.

Lorsque j'entends une voix chuchoter à la porte. J'ai le sentiment de venir à peine de m'endormir.

Il est quatre heures. Sur le parking, bien des camions sont déjà partis. François me salue d'une tape amicale. Bon vent ami.

Je le quitte le cœur serré, pour rejoindre le camion d'Igor. Sans transition. Nous reprenons la route.

Le moteur a trouvé son rythme de croisière. Les rues défilent semblables les unes aux autres. Il est silencieux.

Ce n'est pas moi qui engagerais la conversation ! Je suis plutôt renfrognée dans mon coin. Il attend sûrement d'être sorti de l'agglomération.

C'est vrai que la ville fourmille de voitures bien que l'heure soit matinale. Qui ne connaît Madrid ! C'est une grande métropole avec un réseau routier important, Croissant, en périphérie et au-delà des limites de la ville.

Direction Zaragoza environ 200 Kilomètres d'autoroute sous une pluie battante. La chaleur de la cabine et le ronron du moteur me berce doucement.

Igor ne décroche pas un mot. De temps en temps je sens son regard sur moi. Cela ne présage rien de bon. Pourtant le bolide continue sa route. La ville est à portée de main.

Nous traversons une charmante bourgade qui se réveille à peine.

Andorra la Vella indique le panneau. Il me semble bien que les pères blancs m'ont parlé de cette ville ! Je ne dois plus être trop loin

- Encore 700km et tu seras à Marseille me dit Igor Comme pour répondre à ma question

- Nous ne ferons pas tout aujourd'hui mais demain tu peux y être !

Nous allons pouvoir nous dégourdir les jambes et manger un bout à la sortie de la ville. Qu'en penses-tu ?

Que pouvais-je penser ? Je n'étais pas maître de la situation.

Si vous voulez Encore une fois je n'ai pas d'argent et je ne peux rien acheter

Il se mit à rire.

- Allez, si tu es sage, je peux te nourrir ! Il y a tout ce qu'il faut dans le camion. Les producteurs me donnent des fruits, du fromage, J'ai un peu de pain. De quoi remplir nos ventres.

Tu devrais ouvrir un peu la djellaba que tu serres sur ton dos.

Il fait chaud ici !

- Je n'ais pas vraiment très chaud.

Je ne suis pas habituée à votre climat. J'ai même un peu froid

Je peux te donner un manteau même s'il est grand il va te réchauffer. Mais tu le porteras dehors. Ici, regarde-moi, je suis peu vêtue.

J'ai laissé tomber la capuche sur mes épaules. Une mèche de cheveux s'est enfuie de la chéchia que je garde toujours sur la tête.

- Mais dis moi, tu portes les cheveux longs pour un garçon ?

- C'est vrai que depuis quelques mois je n'avais pas de quoi prendre soin de mon apparence. J'ai vécu une vie d'errance.

Je vais retrouver ma famille à Marseille. Là je retrouverais forme humaine.

Un large sourire se dessine sur ses lèvres, comme si ce que je viens de lui dire à le pouvoir de le rendre heureux.

Le camion est entré dans une aire de repos. Il n'y a personne.

- Ici nous serons bien. Je vais aller faire un petit pipi dans la nature. tu viens avec moi ?
- Non allez y, je vais plus loin j'ai besoin d'autre chose.

Je l'ai laissé partir en premier, je suis descendue à mon tour. Les lieux sont déserts. Je m'éloigne suffisamment pour qu'il ne puisse pas me voir. La, j'entreprends de me livrer a des besoins naturels. La fraîcheur du matin me glace.

Voilà ! Je remets de l'ordre à mes haillons.

Et,

Je le vois.

Il est là.

Tout pré.

Il me regarde.

Je n'aime pas ce regard.

- tu es une fille ! je m'en doutais ! je le savais je le savais.

Il m'a poussée contre un arbre brutalement. Son visage s'est transformé en rictus, ses yeux sont hallucinés.

- Je le savais, dés que je t'ai vu, tu n'es pas un mec.
Ça m'a enflammé la tête de te voir comme ca.
J'ai attendu toute la route pour pouvoir te voir de plus près.
En plus tu es sacrement belle.
Maintenant, Tu vas faire ce que je te dis. Comme je veux.
Tu n'as pas intérêt à me contrarier

Une main écrasée sur la bouche pour m'empêcher de crier, de toute façon qui pourrait m'entendre, une main accrochée a mon ventre pour trouver le chemin de mon intimité. Il m'a trainée comme un paquet, dans un endroit plus sombre.

Je tente de lui échapper.

Il me tient avec fermeté.

Il est fort.

Je sens son souffle rauque sur mon cou.

Je suis épouvantée. Je sens mes jambes trembler.

Je me défends. Il frappe, frappe, frappe encore.

Je suis vaincue, ma bouche saigne

- Ne bouge pas salope ! laisse-toi faire, je te dis. Je peux te tuer !

Il fait mine de me frapper à nouveau, je vois son bras prendre de l'élan pour s'écraser sur mon visage alors je deviens docile, soumise à ses caprices.

- Où je te laisse nue au milieu du bois, et d'autres viendront encore jouer avec toi, ou tu me laisses faire. Alors, je te mènerais jusqu'à Marseille.
Considère que tu payes ton droit de passage.

J'essaye de parler, mais sa main sur ma bouche fait bâillon.

Je le supplie du regard. Il ne me voit pas !

Il enlève mes vêtements avec violence, je suis livrée à sa convoitise, comme un agneau à son bourreau.

Il s'approche, encore plus près.

Sa vision m'est insupportable.

Il se colle, Je perçois son odeur nauséabonde, de sueur et de manque d'hygiène.

Je le sens, comme un fauve sur sa proie.

Il n'y a plus de remparts pour retenir sa folie.

A ce moment j'ai prié pour m'évanouir !

Pour ne plus l'entendre râler.

Quitter ce monde.

Retourner dans ma savane, loin de cette violence.

Une véritable douleur m'ouvre le ventre j'étais vierge.

Le monde vient de s'écrouler !

Tant de jours à courir, tant de choses vécues, pour en arriver là ! Jusqu'à ça !

Dans ce bout du monde, souillé par un géant.

Jamais, je n'aurais imaginé une telle humiliation !

Jamais je n'aurais cru que le sexe me soit révélé de cette façon.

Me marquant, au tréfonds de ma chair, comme on marque les agneaux.

Il m'a pénétrée brutal, enragé, perdant son humanité, monstrueux.

Il se rue en moi avec une telle violence,

J'ai terriblement mal, envie de vomir, ma tête tourne.

Ses mains explorent chaque parcelle de mon corps, sans ménagement.

C'est un fauve carnassier.

Je sens ses dents se planter dans mon cou.

Je suis sa chose, un pantin désarticulé avec lequel il joue.

Je ne peux plus crier. Je suis tétanisée.

Aucun son ne sort de ma bouche.

Mon corps ne réagit plus.

Je suis spectateur de ma propre déchéance.

Chaque geste est une souffrance.

Je suis fermée mais horriblement consciente.

Le temps n'a plus cours. S'il s'égrène, je suis larguée.

Je me suis arrêtée à cette douleur qui perdure ! Infinie.

Mon supplice n'est pas terminé.

Il me retourne.

Il Frappe à nouveau,

Me met à genoux,
M'attache contre l'arbre
Et, quand il juge ma position conforme a son désir,
Il recommence.
J'ai encore plus mal.
Ma souffrance est atroce.
Elle semble lui plaire.
Je suis déchirée, humiliée
Je me sens sale, souillée, brisée, meurtrie, seule.
Je suis ensanglantée.
Le sol se rapproche, je voudrais y entrer.

Après un long moment de souffrances sous ses pulsions malsaines, il me lâche
comme un paquet que l'on laisse tomber a terre.
Je suis vaincue.
Je n'attends plus que la mise a mort !
Je l'espère même.
Plus rien n'a de sens !
Je me dégoûte.
En colère contre moi-même, contre ma faiblesse, je sens le poids de mon corps, je
voudrais le laisser là, sur ce chemin et m'élever ! Ne plus sentir de matière, devenir
invisible, ne plus me voir.
Comme si j'étais le coupable, oui coupable d'être en vie.

- Maintenant, tu as le choix me dit en réajustant son pantalon. tu viens avec moi et je te conduis ou tu restes et.... D'autres te feront peut être... encore pire.

Je me suis relevée, titubante, comme une ombre, le fantôme de moi-même.
Un dernier instinct de survie me commande de ne pas rester là.
Le dégoût est fort, la vie l'est aussi. Une part de moi restera a jamais perdue au milieu
de ce petit bois avec mon innocence.

- Oui je viens, je n'ais pas le choix.

J'ai repris ma place dans la cabine, désormais, je suis sur mes gardes, déterminée, je
ne peux aller plus bas. Quelque chose de frondeur vient de se réveiller en moi ! J'ai
atteint le point de non retour. Il ne me touchera plus. Même si mon corps n'est qu'une
plaie, l'idée de mourir ne me fait plus peur.
J'ai conscience, que la blessure la plus grave ne se voit pas,
Elle va peser sur ma vie comme un boulet au pied d'un forçat.
Faire confiance à nouveau, je ne pourrais plus,
L'image de ce prédateur ne s'effacera jamais.
Alors un homme c'est ça ?
Prendre sans se soucier de ce qu'on va briser ?

L'instant du plaisir, leur plaisir ! Détermine tout ?

Les 312 Kilomètres qui nous séparent de la douane française défilent tels des rubans de bitumes. Gris, identiques. Je n'ai plus envie de regarder au carreau. Je suis emportée sans réaction. Je suis vivante, mais je suis morte.

Igor me regarde de temps en temps. Je perçois ses regards lubriques avec dégoût.

La, je suis l'os que ce chien attends de ronger.

Ce qui me fait encore plus mal, c'est que je ne pourrais rien dire ! Jamais ! Je serais seule à porter ce secret.

La route file et défile, chaque parcelle parcourue m'éloigne de ce bourreau.

Allez ! Je dois m'accrocher à cette perspective.

Refréner cette envie de sauter au risque de me rompre le cou.

"Autopista del Mediterrani" mon cœur fait un bond ça y est la frontière n'est pas loin.

Nous avons roulé plus de 3 heures dans le silence le plus total. Il a fini par s'arrêter pour faire le plein de gasoil.

- La frontière n'est pas loin tu dois continuer à pieds. Si tu veux, je peux t'attendre du côté France
- C'est comme tu veux.

Nous entrons au Pays Basque, dans le nord de l'Espagne et le sud de la France. Le camion s'est arrêté à une intersection. Je suis descendue, sur le bas côté sans un mot.

Je sais que je ne le reverrais jamais.

Je marche depuis des heures.

Après ce qu'il vient de se passer, j'ai besoin d'être seule.

Le monde m'est étranger. Je suis vidée de toute énergie.

Les voitures qui passent me frôlent d'un peu trop près, mais je m'en fiche.

Si l'une d'elle me lance dans le décor, j'en aurais fini de cette souffrance. J'avance, sans savoir où je vais, hébétée.

Ce n'est qu'au bout d'une longue marche que j'aperçois l'océan.

La mer est là. Sa vue m'apaise un peu. Le sable est doux sous mes pieds.

Même si nous sommes en Janvier il ne pleut pas.

Je vais dormir ici. Oui, dormir, c'est le seul refuge que je connaisse.

Dans l'état où je suis, personne ne viendra m'approcher.

Et, peut-être, pourrais-je, si j'en ai encore la force, trouver quelques coquillages pour calmer ma faim.

Je me laisse doucement glisser sur le sol.

Mon corps me fait mal.

Alors, je réalise ce qui vient d'arriver.

Je reviens à la réalité des choses mais cette réalité fait trop mal, les sanglots surgissent d'un coup, ils m'étouffent, je cherche l'air, je suffoque, et je pousse un long cri d'animal blessé. Toutes mes résistances cèdent d'un coup.

Je pleure sans retenue. Libérant toute la pression contenue, je pleure à vider mon âme de toutes ses souffrances, je pleure.

Je pleure, comme une fille de 13 ans.

Je pleure, sur moi, misérable, inconnue de ce monde qui passe sans même jeter un œil à mon désarroi.

Je suis transparente.

Ils ne me voient pas.

Je me recroqueville pour vider mon chagrin, pour fuir ce monde, sortir de ce corps, mourir et ne plus ressentir.

Une femme s'est approchée, je ne l'ais pas vu de suite, sa main m'a fait sursauter. Je lève péniblement mon regard vers elle. Elle est floue, au milieu de mes larmes j'ai peine à la voir.

Ses gestes sont doux et réconfortants, Elle me sourie.

- Holà, me dit-elle. Tu es malade ? est ce que je peux t'aider ? Tu ne peux pas rester ici, les gardes vont passer, et je ne crois pas que des ennuis supplémentaires, soient les bienvenus.

Un regard, un instant, elle sait. Elle m'aide à me lever. Je l'a suis.

Que pouvait-il m'arriver de pire ? Je n'ai plus rien à perdre.

Nous avons traversé une place, une ruelle, un petit jardin.

- Ici, c'est ma maison. me dit elle, je vois que la vie t'a malmenée.
Ne t'inquiète pas. Il ne va plus rien t'arriver.
Si tu le veux tu pourras repartir après une nuit de repos et quelques calories dans le ventre
Ne dis rien. Tu vas te laver, manger, je vais te donner quelques vêtements propres et tu vas dormir.
Demain nous reparlerons de tout ça.

J'ai du faire tous ces gestes comme un automate.

Je sens sa bienveillance mais, elle ne demande rien.

La douche chaude est un réconfort bienvenu.

L'eau coule longtemps sous mon corps que je frotte avec vigueur. Mais les gouttes n'entrent pas jusqu'au fond de mon âme.

Je reste sale ! Terriblement salie.

Elle a du le comprendre, c'est elle qui viens me tendre le peignoir d'éponge blanc.

Alors, je vais vers ces bras tendus qu'elle ferme doucement autour de mes épaules, avec un sentiment de sécurité. Et je pleure à nouveau. Cette fois, les larmes n'ont pas le même gout. Elles sont aseptisantes comme un liquide qui pique encore mais va aider à la cicatrisation.

- Viens tu vas avaler un peu de nourriture maintenant me dit elle doucement

Elle a préparé quelques sandwichs sur une assiette

La première bouchée ne passe pas ; je n'ai pas envie de manger pourtant mon estomac crie famine. Quelque chose se bloque. Je lève les yeux vers elle et les larmes viennent sans que je les invite.

- Ne pleure pas j'imagine ce que tu as du vivre.
Ici tu es dans un refuge. Personne ne peut te faire de mal.
Tu vas te reconstruire.
Prends le temps qu'il faudra. Si tu le veux, je vais t'accompagner.

Je ne sais pas comment, je suis arrivée au fond d'un lit blanc garni de dentelles. Ce sont les dernières images que j'emporte avec moi dans la descente aux abysses du sommeil.

Lorsque j'ouvre les yeux, un timide rayon de soleil entre par la fenêtre. Je suis sous une couette de plumes qui m'enveloppe confortablement. J'ignore combien de temps a duré ce repos, et même si j'ai encore mal un peu partout, je suis consciente de son bienfait.

La pièce est petite, mais claire. Au mur, un papier aux harmonies mauves et blanches. Des dentelles faites à la main, une ambiance délicate et soignée.

La maison est plongée dans un silence bienfaisant.

Quelle heure peut-il être ?

Je n'ose pas me lever, de peur d'achever mon rêve.

Je mets un pied hors du lit.

La maison est silencieuse, il y règne une douce odeur de cannelle et de miel.

Mon hôtesse n'est pas là. Je sors de la chambre.

Je suis inquiète, je ne sais pas comment me comporter. Dois-je continuer mes investigations sans paraître trop mal élevée Où, respecter son univers ?

Elle m'a tendue la main et son geste est un baume à mon cœur blessé. J'ignore même son nom.

Comment faire pour la remercier.

C'est au milieu de ces pensées ontologiques qu'elle a poussé la porte.

- Tu es réveillée ?
- Je vois avec plaisir que la jeunesse fait vite fi des méandres passées !
- Viens, tu vas déjeuner. La salle de bains est au fond du couloir. tu pourras y passer après.
- J'ai sorti une jolie robe qui te conviendra, j'en suis sûre.
Viens, la cuisine sera parfaite, nous allons bavarder.

La cuisine est toute blanche. Il y a des rideaux de fils blancs aux fenêtres, qui laissent passer le jour, des pots de confiture bien rangés sur les étagères, quelques casseroles de cuivre, brillantes comme neuves. C'est une maison de poupée. Une véritable bonbonnière de douceurs et de tendresse.

Elle me regarde les yeux attendris.

- assied toi, tu dois avoir faim, as-tu bien dormi ?

- J'ai dormi Madame, comme je n'ai pu le faire depuis bien longtemps. je voudrais vous remercier.
- Allons, tu feras cela plus tard. Pour l'instant, J'ai faim aussi ! bien que je n'ai pas ton âge, il m'arrive d'avoir faim. Dit-elle en riant. Que prends-tu le matin ?
- Comme vous ce sera très bien.
- Allons donc, je suis une vieille dame et toi une toute jeune fille !
- je suis sûre que tu ne resteras pas insensible à mes pâtisseries.
Je les ai faites à l'aube.
Il y a longtemps que je n'en faisais plus.
Je crois que tu vas les aimer.

Elle verse le lait fumant dans une tasse de porcelaine, repose le pot au lait sur la nappe de lin blanc.

Il y a un monticule de douceurs posées sur un plateau d'argent, un délicieux biscuit, quelques montécaos, des pâtes de fruits de toutes les couleurs.

Je lui souris tristement, ces délices ont le goût de sa générosité, mais mon cœur est si loin de cette légèreté.

Pourtant, je dois reconnaître qu'elle est un petit miracle dans le brouillard qui navigue autour de moi.

Sa présence m'apaise, éloigne les angoisses qui me tordent le ventre depuis tout ça.

Elle a sûrement un supplément d'âme. Et une grâce infinie. Je la regarde sous mes cils baissés avec reconnaissance.

Elle s'est assise sur un fauteuil à bascule, tend son corps vers moi et me dit :

- Ma chère, sois la bienvenue dans cette maison.
Sache, que je ne demanderais jamais rien, sinon que ton prénom, mais si l'envie te vient de me parler, tu trouveras toujours chez moi une oreille attentive.
Le plus urgent c'est que tu te reconstruises.
Tu le feras à ton rythme.
Ta venue est une bénédiction.
Tu apportes un peu de soleil dans cette bâtisse qui devenait bien triste.
Je suis heureuse d'être utile à nouveau.
- Madame, je ne sais comment vous remercier.
Mon prénom est Lucy.
Il y a longtemps que personne ne m'a appelée ainsi.
Je viens du Mali.
J'ai le sentiment d'être sur la route depuis si longtemps, que je suis fatiguée.
J'ai perdu mes repères. Merci de m'offrir l'hospitalité.
À ce moment de ma vie, vous n'imaginez pas, comme une main tendue peut être réconfortante.
Si je vous apporte un peu d'animation, Madame, vous me donnez l'envie de vivre à nouveau.
Ma blessure est trop vive maintenant, un jour, je pourrais peut-être tout vous dire.

- Très bien Lucy je suis Maria Louisa Del Compajuez.
Maria suffira. Mange sans te poser de question, emplis ton corps et ton âme tous deux doivent avoir besoin de se remplir.
Je crois, que pendant les premiers jours, tu pourras lire un peu et trouver de quoi t'occuper au jardin.
Lorsque tu seras prête à sortir à nouveau, dis le moi, je serais ravie de redécouvrir notre belle ville à ton bras.

Les jours passent, cicatrisant mes plaies. La gentillesse de Maria me fait du bien. C'est une deuxième maman douce, attentive. Auprès d'elle, je m'éveille lentement, après le cauchemar.

Elle est érudite, pédagogue.

Elle m'enseigne tout ce qui fait son univers, avec légèreté.

Souvent, elle me prend dans ses bras, me berce comme une enfant, me chante des chansons, parvient à me faire rire, avec une incroyable bonté.

C'est un baume à mon esprit torturé, une source d'équilibre, une énergie nouvelle dont elle est la semeuse. Je renoue avec l'existence.

Je lui dois mon deuxième départ.

Et, le temps file.

J'ai même, quelques fois, le sentiment d'être heureuse, d'avoir enfin trouvé la paix.

C'est le moment le plus beau de mon existence.

La rédemption vient petit à petit, me délivrant de mes peurs, je rachète ma vie.

Ca fait maintenant plusieurs mois que je suis là. Je me sens bien, même si les hommes sont encore, des objets de frayeurs, je commence à faire des promenades accrochée à son bras.

En fait, on ne sait pas très bien qui s'accroche à qui ! Peu importe, les liens qui nous unissent prennent racines. C'est une femme rare. Une grande Dame, La noblesse de son cœur est unique.

Elle m'a conté l'histoire de sa vie, ses douleurs, ses faiblesses, ce qui l'a marqué, ce qui l'a rendu plus forte, ce qui lui a fait comprendre que la vie est un cadeau.

Cela m'a fait réfléchir à mon parcours, j'ai trouvé la force de dépasser mes écueils et ce n'est pas une mince affaire. Je sais maintenant que la vie est chaotique, nul n'échappe à son courroux. Et, chaque épreuve doit nous permettre de grandir.

C'est à son bras que j'ai découvert la ville d'Hendaye.

Elle est bâtie sur les bords de la baie de Txingudi qui s'ouvre à l'embouchure de la rivière Bidassoa (ce qui délimite la frontière entre la France et l'Espagne).

Les gens vivent surtout le long du bord de mer, de la plage, la plus douce de la côte Basque.

Nous arpentons les terrasses des cafés, la place principale. Écoutons des concerts. Faisons de longues ballades autour de la baie, jusqu'au village fortifié de Fontarrabie.

Je m'imprègne de l'ambiance espagnole, chaude, colorée, musicale.

Maria à une voiture, nous allons visiter Espelette, un petit village, où, pas une façade n'arbore son ruban de piments du cru. Les maisons, très anciennes pour la plupart, sont

magnifiques, avec des boiseries vertes ou rouges. Le village, très fleuri, dégage une atmosphère festive où il fait bon vivre.

Je me sens bien, pourtant je sais que je dois continuer ma route. Un soir je lui dis :

- Maria, je dois reprendre mon voyage, il est temps ! je ne peux pas vivre ainsi indéfiniment, à tes crochets je dois faire quelque chose pour mon avenir.
Je ne veux surtout pas te perdre, ni oublier ce qui nous lie, et l'amour que j'ai pour toi. Je veux conserver les liens.
Je ne sais pas ce que me réserve le destin, mais j'aimerais te garder dans mon existence.
C'est la première fois que je le demande à quelqu'un, tu es ma bonne étoile.
Mais avant d'écouter ta réponse, je vais te conter ce qui m'a menée jusque là.
Je crois qu'avec tout ce que tu m'as donné, je te dois, de tout te dire.

Je lui fis donc, le récit de mes aventures, sans rien cacher, rien taire. L'amour méprise les mensonges, il doit être pur, à ce prix seulement il est vrai.

- Merci de ta confiance, jolie petite Lucy, moi non plus je ne veux pas te perdre.
Je vais te donner mon adresse, tu pourras m'écrire dès que tu seras installée.
Je te répondrais, chaque fois.
Reviens quand tu veux ! Ici sera désormais, ta maison.
Je vais t'accompagner jusqu'à Toulouse avec ma voiture. Tu prendras le train ensuite, Marseille n'est pas si loin et tu n'auras, j'espère plus de mauvaises rencontres.
- Prendre le train ? je n'ai jamais fait cette démarche !
- Ne sois pas inquiète,
J'irais avec toi jusqu'à la gare,
Je payerai ton billet. Je te mettrai dans le train.
Tu n'auras qu'à suivre.
- Comment pourrais-je, un jour, me dédouaner de tout ce que vous faites pour moi ?
- Et bien, vois tu, je suis sûre que tu le pourras, la vie commence seulement pour toi. Elle va te ménager bien des surprises qui vont te faire grandir. Quand veux-tu partir ?
- l'été débute en juin, la nature dans son explosion, ça me semble bien pour repartir.
Juillet donc, nous partirons au début du mois. Je te sens assez forte pour tout reprendre, là où tu l'as laissé.

Les derniers jours se sont évaporés à une allure folle, Maria me traîne dans les boutiques. M'offre des vêtements neufs, les premiers, à ma taille. Elle fait taire mes scrupules. Disant 'je peux le faire'

Elle a un goût très sûr. Dans ses mains, Je ne suis plus un vilain petit canard, mais un Cygne noir, majestueux. Les sorties à son bras deviennent un jeu. C'est l'une des

périodes, les plus heureuses. Je me sens enfin légère. Dêvêtue du poids de la souffrance,

Je découvre mon image, la finesse de mon corps, le regard des hommes, leurs sourires enjoués. J'y reste hermétique. Mais j'apprends à me pardonner. Je sais que tous ces troubles, je ne les ai pas cherchés, mais le sentiment de dénie de moi était si fort. Le temps érode doucement ma blessure. Je m'ouvre lentement à la chance.

C'est le jour du départ. Maria a demandé a Louis, un jeune homme qu'elle emploi comme jardinier, de prendre le volant.

Louis a chargé les sacs de voyage dans le coffre arrière. Il y a celui de Maria, qui a prévu un jour de halte avec moi dans un petit hôtel qu'elle connaît et le mien, rempli des merveilles qu'elle m'a achetées.

Je suis loin de ressembler à la mendiante qu'elle a recueillie un certain jour de détresse. Aujourd'hui je ressemble à une jeune fille, épanouie. Les vêtements qu'elle a choisis pour moi, sont sobres pratiques, élégants. Je porte une petite robe droite très pâle, presque blanche, ce qui fait ressortir mon teint doré, de jolies ballerines sombres, une veste courte, de laines mélangées, beige très tendre.

Un joli sac qu'elle a soustrait à ses affaires personnelles fini la tenue.

Elle aussi est magnifique. Cette femme a une classe qui rendrait jalouse plus d'une. Quand je lui fais remarquer combien son allure est majestueuse, elle me répond,

- C'est la tendresse que nous partageons qui m'a redonné espoir. La vie n'est rien sans quelqu'un à aimer.

Ta jeunesse m'apporte une deuxième jeunesse.

Je ne peux penser à elle qu'avec une profonde reconnaissance, tendresse et admiration ! Je lui dois tout.

Elle m'a appris à devenir une femme accomplie, à marcher, à me coiffer, à être belle, sans être vulgaire, à avoir confiance en moi.

Elle est mon mentor. L'essence même de ce que je suis devenue. Mais revenons à ce jour de départ.

Chapitre 6

Ce matin de Juin, il est encore très tôt, lorsque nous finissons de déjeuner dans sa jolie cuisine.

J'ai le cœur serré, je ne sais pas combien de temps je vais devoir attendre pour retrouver Maria. Elle ne dit rien, mais je sais qu'elle n'aime pas trop, me voir partir.

Ses yeux portent, pourtant, le sourire des gens qui savent que le temps ne compte pas quand on s'aime. Nous nous retrouverons. La durée est un point d'interrogation qui fait mal, c'est vrai, mais il attise l'imaginaire et intensifie la joie des retrouvailles.

Luis est arrivé de bonne heure. La voiture est chargée, la maison fermée. La route nous attend.

- Sans toi je n'aurais pas eu le plaisir de sortir de la maison aujourd'hui !
Tu vois, me dit-elle dans un sourire, en montant dans la voiture, il faut rester positif ! Qui aurait dit, que je viendrais faire avec toi, une partie du voyage ?
 - Maria, vous êtes de loin le meilleur de ma vie.
 - Allons, allons petite fille, installe toi vite, que nous prenions cette route dont nous avons tellement parlé.

La voiture s'est mise en chemin doucement, assise a l'arrière, près de Maria, je mesure ce parcours qui est le mien. Quelle vie étrange.

Mais ce n'est qu'une tranche de vie, il me reste encore bien d'autres aventures. Je glisse ma main sous la sienne, elle répond à mon geste d'un sourire. Je ne suis plus seule.

Nous quittons Hendaye sous un soleil naissant, direction Pau.

Nous abandonnons aussi la plage, la mer, pour aller vers les Pyrénées, frontières naturelles entre l'Espagne et la France.

Le voyage est paisible, loin, bien loin de tout ce que j'ai pu connaître.

Maria s'est assoupie, Luis, est axé sur sa conduite, moi, j'ai le nez collé au carreau.

Confortablement installée, je regarde défiler les kilomètres de bitume. Cette fois, peut être, les choses vont être différentes.

Les maisons défilent, semblables les unes aux autres, je baisse la vitre, un vent frais s'engouffre dans la voiture, mettant à mal la coiffure de Maria et la mienne. Je la remonte vivement.

Un sentiment de lenteur, s'installe peu à peu, pourtant, Luis roule à vive allure. Surement l'angoisse, qui me fait poser les éternelles questions ! Et maintenant que vais-je faire ? Que sera ma vie, lorsque j'aurais quitté les bras protecteurs de mon amie.

S'il est vrai que toutes ces aventures m'ont aguerrie, elles ont aussi fragilisé quelque chose en moi.

Nous entrons doucement dans un écrin de verdure. Les arbres sont plus denses, les parcs plus nombreux, la ville est remarquable sous son urbanisme végétal, la beauté de ses jardins un rien british.

Il y a même un château, que je découvre les yeux ébahis. Le premier que je vois, tellement éloigné de mon village de huttes.

Un canal, dont j'ignore le nom, aux rives plantées.

La ville, pleine de charme, semble tissée d'incroyables motifs paysagés. Elle bénéficie d'un micro climat, la végétation qu'on y trouve oscille entre les palmiers, cactus, citronniers, un délice à vivre.

Dommage de ne pas y rester plus longtemps. La voiture continue sa route imperturbable, face aux contreforts des Pyrénées.

La vue est fantastique. Le soleil est très haut, on baigne dans une douce chaleur, il va être midi lorsque nous arrivons au limites de la ville de Toulouse, ville rose. Maria a ouvert les yeux.

- Ou sommes-nous Luis ?
- à Toulouse, Madame !
- Quelle heure est-il ?
- Midi Signora,
- Nous allons déjeuner, arrête toi dès que tu trouves une auberge.
- Et toi fillette comment ca va ? je me suis assoupie !
- Tout va bien Maria, j'ai vu tellement de choses hallucinantes, que le temps à passé comme un éclair.

Après quelques enfilades de rues, la voiture s'est arrêtée devant une auberge de caractère. Les murs sont peints couleur terre de sienne, des fenêtres bleues, la porte d'entrée est en arcade, une avancée bordée de jarres fleuries, tout est mis en œuvre pour inciter le passant à entrer.

- Allez voir le menu Luis !
- Coco aux girolles - bar cuit à la plancha - tarte aux figues et des douceurs.
- Je crois que c'est parfait, nous dis Maria, le poisson est plus digeste. Si vous êtes d'accord restons ici

On nous fait entrer dans un petit patio fleuri, puis dans une immense salle toute blanche. Le toit, les murs sont en vitres, ce qui laisse au regard, la vision de l'étendue naturelle et fleurie, qui s'offre à nous. Un sentiment de liberté, d'immensité que j'aime instantanément. Les tables sont rondes, coiffées de jupons blancs, les fauteuils confortables, le service impeccable.

- allons près de la vitre Maria, si vous voulez bien.
- Bien sur, nous dis l'hôtesse, la table est libre justement.

Nous voila installés tous les trois La vue est vertigineuse.

- Ne craignez vous pas d'être dérangée par le soleil nous dis l'hôtesse, se penchant vers Maria. Si c'est le cas, je peux descendre le store.
- Oui, je crois que c'est une bonne idée.
Nous pendrons trois menus du jour et une grande bouteille d'eau minérale.

C'est la première fois que je vois Luis de si près. Il est face à moi, silencieux. C'est un homme jeune, d'environ 22 ans, très bruns, avec de grands yeux noisette.

Le visage lisse, comme si l'adolescence venait à peine de le quitter.

La silhouette est fine. Il doit être grand. Ses yeux sont baissés, on peut sentir son malaise. Visiblement, ces lieux sophistiqués ne sont pas son ordinaire, pas plus que le mien.

A voir son col râpé, ses mains blessées, on n'a pas de mal a imaginer, que la vie ne l'a pas épargné, lui non plus.

Ce constat le rend immédiatement sympathique à mes yeux. Surement, aussi parce qu'il est à peine sorti de l'enfance.

Les cocos aux girolles sont surprenants, agrémentés de quelques palourdes, c'est un véritable délice. D'autant plus singuliers pour moi qui n'ai jamais goûté ce style de cuisine. Suit le bar cuit à la plancha et la tarte aux figues. Nous sommes repus et enchantés.

- Nous allons nous mettre en quête de la gare de Toulouse Matabiau, pour ton départ, me dis Maria. Ce soir nous irons diner, faire la fête et rendre ce dernier soir mémorable avant nos prochaines retrouvailles. Demain, après t'avoir mise au train, nous ferons la route en sens inverse. Toi, tu iras vers ton destin. Je sais qu'il est écrit sous les meilleurs hospices.

Après avoir acheté les billets, repérés les lieux, et visité la gare nous repartons vers le restaurant. La, Maria commande 3 chambres.

- Je vais me reposer un peu avant notre soirée. Luis, aurais tu la gentillesse de monter ma valise ?
- Certainement Madame

Je l'a laisse partir après une bise sur la joue, fragile silhouette, que mon regard accompagne et enveloppe de tendresse.

A mon tour, je prends possession de la chambre pour y faire un brin de toilette et me retirer pendant son repos.

Le sac déposé sur le lit, je fais l'inventaire de ce que Maria m'a offert. Trois jolies robes, toutes dans des tons très pales, toutes, simples élégantes, sans manche. Un jean blanc, deux chemises de soie, quelques dessous, virginales, une trousse de toilette, une trousse a ongles. Deux paires de chaussures.

J'aime leur contact, leur odeur. Ces quelques vêtements sont pour moi des trésors, dont je n'imaginai même pas l'existence il y a quelques mois, et, encore moins pouvoir un jour les posséder.

Mais ils sont là ! Preuve s'il en est, que certains humains sont des êtres d'exception.

Devant la glace, j'essaye, je pose et dépose devant mon corps des assemblages, j'invente des maquillages. Je prends des poses. N'imaginant pas un instant faire des gestes, communs aux autres filles.

C'est un jeu subtil de séduction, dont les prémices viennent seulement d'émerger en moi. Je fini part ne plus ressembler à rien. Et, c'est avec application que j'efface, les tribulations de mes pinceaux. Je retrouve visage sage, face au miroir, je réajuste ma tenue. Il est 18 heures je n'ais pas vu le temps passer.

Lorsque je descends, Luis est assis dans le hall d'entrée, il fume une cigarette, solitaire. Il m'accueil, d'un sourire timide, admiratif. Les autres hommes, me regardent, intéressés. Il se lève. Son bras protecteur m'entraîne un peu plus loin. Ce geste suffit pour détourner leurs convoitises.

- Il y a un jardin avec quelques tables un peu plus loin, voulez vous y aller ?
- Oui, mais Maria risque de nous chercher
- Je ferais, des allers retours pour surveiller son arrivée, me dit-il doucement.
- Dans ce cas, allons-y.

Le Jardin est désert, calme dans le soir qui s'amorce, c'est un havre de paix. Les senteurs se développent avec légèreté. Ici, les essences ne sont pas celles de la savane, différentes, mais aussi agréables.

Lorsque je suis installée, Luis me dit

- je vais monter jusqu'à la chambre de Maria voir si tout va bien. Vous n'avez pas peur de rester seule ?
- je ne le resterais pas très longtemps, vous allez revenir, et puis je ne risque rien ici.

Il a tourné les talons, me voici seule pour la première fois depuis des mois. Il faudra bien que je recommence à m'habituer à cette solitude. Demain, à nouveau, j'entre dans la fosse aux lions.

Je n'ai pas le temps de réfléchir très longtemps, Maria apparaît aux bras de Luis.

Elle est magnifique, à chacun de ses gestes, on respire une fragrance qui vous ensorcelle. Ses cheveux noirs, à peine voilés de gris sont tirés en chignon impeccable. Elle porte un tailleur de grand couturier, dont le motif évoque le signe distinctif du maître. Aucun bijou, juste une alliance, en diamants, qu'elle n'a jamais retiré.

Ce soir elle n'a pas pris de canne. C'est le bras de Luis qui l'aide à se mouvoir.

Je me lève pour la recevoir. Mes yeux sont embués.

- Maria vous êtes éblouissante.
- Merci ma belle, mais, tu n'es pas mal non plus.
- Vous avez pu vous reposer ?

- Oui et j'ai aussi réservé trois places de concert
Ce soir, nous allons voir John Mayall, parrain du blues anglais, fondateur du groupe mythique les Bluesbreakers. Je suppose que ce nom ne vous dit rien ! Ni à l'un ni à l'autre ? C'est une musique que j'aime. Vous allez la découvrir. Nous dînerons ensuite comme on le fait en Espagne. Et, demain il faudra se lever tôt. Donc ne faisons pas trop de folies. Le concert débute vers vingt heures trente. Nous devons encore trouver le lieu. Comme nous ne sommes pas du coin nous irons vers dix neuf heures trente.
Toulouse est une très belle ville, et une ballade en voiture ne sera pas de trop. Est-ce que cela vous convient à tous les deux ?
- C'est génial ! vous êtes notre bonne fée.
- Et toi Luis, tu ne dis rien ?
- Je suis content aussi. merci madame. Si je peux me permettre il est dix neuf heures, mettons nous en route.
- Oui tu as raison. Va donc avertir la direction de notre retour vers minuit. prends les clés, nous dînerons dehors.

Lorsque la voiture se met en route, nous sommes joyeux tous les trois, si différents, mais joyeux. Je découvre un nouveau sentiment, d'appartenance. Il nous uni, comme une racine permet de tenir droit. Peu importe, le chemin qu'on choisit pour s'éloigner de la solitude, une ethnie, une religion, un groupe, le résultat est le même, on est vivant.

Nous avons pu voir les terrasses des cafés remplies, où beaucoup de gens trainent à bavarder, pu découvrir le charme d'une place ou la fraîcheur d'une fontaine, voir le kiosque à musique du Grand Rond, longer le Jardin Royal et le Jardin des Plantes, voir les passerelles fleuries qui relient les jardins entre eux. Un moment d'amitié sans égal. Un pur moment de vie. Lorsque nous arrivons devant la salle de concert, il y a encore peu de monde.

C'est entourée de Luis et moi que Maria fait son entrée. Nous avons pu choisir nos places sans bousculade et nous y installer. Elle nous explique alors, qui sont les musiciens que nous allons voir ce soir.

Découverts lors du fameux British Blues Boom anglais, les Bluesbreakers. Sont devenu une véritable pépinière de talents pour le blues britannique, en révélant d'innombrables musiciens, notamment le bassiste Jack Bruce, les guitaristes Eric Clapton, Peter Green, et Mick Taylor du groupe les Rolling Stones. John Mayall est la figure la plus mythique de cette discipline musicale. Je ne m'attendais pas à le trouver ici.

- Vous le connaissez Maria ?
- He bien, nous verrons s'il se souvient de moi, après le concert

La salle s'est remplie peu a peu, elle est bondée. Et lorsque les guitares font entendre leurs premiers accords, le public devient silencieux, hypnotisé.

La musique enfle, nous saisit, nous transporte. Le son s'amplifie jusqu'à nous rendre dépendant. La communion s'installe. On respire au rythme de la musique.

C'est une messe où les prêtres sont sur une estrade, où tous vibrent aux mêmes accords. C'est une prière, qui raconte des hommes, les misères, les espoirs.

Lorsque le dernier accord tombe, la foule se lève en un seul cri. Elle laisse aller sans retenue le son de son ressenti.

Et la musique s'élève à nouveau, et le partage se fait, un miracle qui abolit les frontières, qui efface les couleurs pour n'en faire qu'une à l'unisson. C'est un vrai langage, compris de tous, qui nous vide de nos peurs et sublime nos attentes. La musique nous réunit, la musique nous transcende, elle nous convertit, elle nous aide à nous dépasser.

Lorsque la musique s'éteint, en bout de course, fin de spectacle, c'est une explosion de bonheur, de merci, Chacun repart avec sa dose d'étoiles, avec du bonheur pleins les oreilles.

La salle se vide sensiblement, les musiciens rembobinent leurs fils.

Les guitares regagnent leurs étuis. Il ne reste que les initiés, les inconditionnels du groupe. John est sur le ring. Maria debout. Alors, elle avance, prend appui sur les fauteuils et d'une voix troublée, elle s'adresse au musicien

- John! You remember! You don't forget.
- Il se redresse, cherche des yeux l'endroit d'où vient la voix, et lorsqu'il distingue Maria, il dit :
- It's You Maria?
- Yes my friend, it's me

Alors, il lâche tout ce qu'il a dans les mains, saute de l'estrade et court dans notre direction. Ils se sont regardés comme s'ils ne s'étaient jamais quittés, se sont jetés dans les bras l'un de l'autre. A cet instant Nous ne sommes plus là. Les mots ne sont plus assez forts. Ils entrent dans une dimension, dont nous sommes exclus.

Je n'ai jamais vu Maria dans cet état. Son visage est mouillé. Je sens des choses, qu'elle garde secrètes et qui la trouble infiniment.

Luis et moi, avons reculés, conscients, que de tels instants ne se vivent qu'à deux.

Après un long moment de fusion, Maria s'est tournée pour nous demander d'approcher.

- John souhaite que l'on dine avec lui. Je lui ai expliqué nos impératifs, mais il ne semble pas décidé à les écouter. Comme de toute façon, il nous faudra diner, allons-y maintenant tous ensemble.

Nous suivons le couple mythique, ils semblent si heureux de s'être retrouvés. Le restaurant n'est pas loin, nous pouvons y aller à pieds. La table est retenue, dans une petite salle particulière, juste pour nous. Luis et moi, sommes un peu gauches, tout le monde s'est installé. Nous sommes toujours debout.

- allez venez, nous dis John, avec un accent à couper au couteau. Tavernier !! Mettez deux chaises près de moi, pour nos amis. Crie t'il a tu tête.

Aussi tôt nous sommes pris en charge, et nous voilà assis. Je les regarde au milieu de nous, ils semblent seuls. Maria se penche vers nous et raconte :

- Nous nous sommes connus sur la scène du festival de Woodstock en 1969.

- Ce n'est pas hier disent ils en cœur, c'était notre jeunesse !
Il y avait une foule de musiciens de talent. Là nous avons croisé Santana, Carlos, Alberto de son nom, Jimi Hendrix, et des tas d'autres encore qui sont devenus, aujourd'hui, des pointures. C'est l'un des plus grands moments de l'histoire de la musique folk, rock et soul et blues
- Moi, dis maria, j'étais déjà un mannequin célèbre. Je travaillais pour les plus prestigieuses maisons, ce qui me permettait d'aller partout dans le monde.
- Elle était très belle répliqua John. Des cheveux bruns jusqu'à la taille, un déhanché qui les rendait tous fou. Nous étions tous amoureux d'elle. Il y a même une chanson qui porte son nom
- C'était le temps des hippies avec une pub : « Trois jours de paix et de musique. Des centaines d'hectares à parcourir. Promène-toi pendant trois jours sans voir un gratte-ciel ou un feu rouge. Fais voler un cerf-volant. Fais-toi bronzer. Cuisine toi-même tes repas et respire de l'air pur ».
- John était mon préféré nous avons les mêmes envies. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble.
Et la vie, est ce qu'elle est, chacun a repris sa route. Nous nous sommes revus, quelque fois, avec un immense plaisir, Jusqu'à ce soir.
- Quand j'ai su que tu passais la, je n'ai pu résister à l'envie de te revoir !
- et tu as bien fais, je me réjouis moi aussi, tu es toujours en forme, toujours aussi belle.

Ils ont continués leurs échanges, heureux, oubliant même notre présence. Ce bonheur, de retrouver celui que j'aime, va t'il mettre offert à moi aussi ?

Le diner se déroule dans un joyeux tintamarre, de rires et de chants. On y parle toutes les langues. Les heures s'engouffrent dans le temps, on en perd la notion, la soirée se prolonge. C'est bientôt le petit matin quand nous prenons congé. La nuit s'est habillée de gris bleu, les lampadaires s'éteignent. Il est temps de rentrer. Maria et John se sont promis de se revoir. Quand la voiture s'éloigne, Maria est remplie d'espoir.

Nous avons fait la route, silencieux. Quelques notes de musique reviennent à mes oreilles, je suis bien.

- Vite, vite, nous allons rater le train, me dit Luis en frappant à ma porte, Maria est déjà prête, elle nous attend en bas. Il est déjà huit heure, le déjeuner est servit.
- Je me dépêche, je suis presque prête.

J'ai ramassé les derniers objets qui traînent encore sur le lit, fermé le sac de voyage, et emboité le pas pressé de Luis.

Maria est déjà à table, elle tient une tasse de café fumant qu'elle repose en me voyant

- as-tu bien dormis me dit elle un sourire dans les yeux.
- Oui, très bien, mais un peu vite, je serais bien restée encore un peu au lit.
- Avale ton déjeuner, ton train est à neuf heures quarante cinq. Nous devons nous presser. Je t'ai préparé une petite bourse, dans laquelle il y a de l'argent.

A Marseille, tu en auras besoin. C'est une très grande ville, et pour te repérer, tu devras aller à l'accueil de la gare, demander ta route. Ton billet est dedans également. Met le tout dans ton sac. Et surtout ne le lâche pas. Tu n'as pas à avoir peur le plus dur est derrière.

Luis est revenu dire, que la voiture est chargée, les chambres, payées, nous pouvons partir.

Le dernier morceau de trajet avec Maria est tendu. Nous sommes tristes de nous séparer.

- je suis sûre de te revoir très vite me dit elle, ne sois pas triste.

La gare est bondée. Les gens courent dans tous les sens, essayant de trouver leur wagon. Je suis un peu perdue, au milieu de cette foule mouvante. Je cherche comme les autres, mais ne trouve rien.

- Attends donne moi ton billet je vais prendre les choses en main.

Elle s'approche du tableau d'affichage au bras de Luis.

- Ton train est sur la voie 6. Regarde je le vois, allons y.

Je suis un peu ralentie par le poids du sac, et je prends du retard à les suivre tous les deux. Ils ont du manger du lion cette nuit. Me dis-je en souriant.

Ca y est ! Nous avons trouvé. Luis est monté poser mon sac sur l'étagère de ma place. Je reste encore un peu, sur le quai, faire mes adieux à Maria. Elle m'ouvre les bras, me se serre contre elle. J'ai les yeux qui s'embrument. Les mots ne viennent pas. C'est un déchirement.

- Bientôt petite fille, je viendrais te faire une surprise. N'oublie pas de m'envoyer ton adresse dès que tu seras installée. Je t'ai donné mon numéro et mis dans ton sac un petit téléphone. Tu sais maintenant t'en servir. Tu m'appelles au moindre problème.

Allez le train va bientôt partir. Vas rejoindre ton compartiment. Je ne serais jamais très loin.

J'ai pris ma place, près de la fenêtre, le nez collé au carreau je les regarde.

Lorsque la grosse armature métallique, commence à se secouer, je sens mon cœur se serrer. Les silhouettes s'éloignent, jusqu'à disparaître. Me voilà seule à nouveau.

Les gens semblent accoutumés à ce bolide qui nous emporte.

Ils vont et viennent indifférents. Je contemple à nouveau, au carreau le paysage, il défile, vite, très vite. Il n'y a vraiment rien qui mérite que je reste le nez collé à la vitre.

Je rejoins ma place. M'installe confortablement. Ferme les yeux, et laisse mon esprit aller au vagabondage. Je retrouve mon amie, sa joie de vivre, la chaleur de ses mots, toute l'agitation que j'ai vécue près d'elle. Elle me manque déjà.

- La place est elle libre mademoiselle ?

J'ouvre les yeux, surprise,

- Je ne sais pas. Il semble qu'il n'y ait personne pour l'instant.
- Je vais donc m'installer là ! Nous verrons bien.

Il enlève sa veste, s'installe sans autres formalités sur le siège contigu, ouvre son porte documents et disparaît dans ses dossiers.

Le train a pris sa vitesse de croisière. Je me lève, je ne tiens pas en place.

Je visite les couloirs étroits, tout en longueur, du projectile crépitant.

Le sac pèse sur mon épaule.

Je mets une main dans ma poche pour vérifier si mon petit porte monnaie est toujours là. J'observe les gens autour de moi.

Il y a ce couple, qui semble très amoureux, et qui s'embrasse sans se préoccuper des autres. Ils se retournent, quand un groupe de lycéens arrive en riant. Des trainées de notes s'échappent de leurs portables et semble suivre leurs mouvances.

Un homme d'affaire assis, dans un compartiment, l'air grave, pose un ordinateur sur ses genoux, tandis qu'une jeune fille à l'allure gothique, les écouteurs enfoncés dans les oreilles, semble avoir pris un billet pour nulle part.

Il y a aussi, un vieil homme ridé, assis. Il porte le poids de sa vie dans le creux de ses rides, mais esquisse un sourire à mon passage.

Plus loin, Une jeune maman, tente l'autorité sur un petit bonhomme de quatre ans, déjà contestataire.

Les idées les plus folles passent par ma tête, je finis par me concentrer sur mon histoire, mon passé, si douloureux J'ai beau essayer, je n'arrive pas à imaginer mon futur.

Alors je tente de me regarder, me voir comme je suis, d'un œil extérieur, impartial. La jeune fille de 13 ans, qui a déjà vécu tant de choses étonnantes, qui s'accroche à son désir d'aller apprendre le monde.

Le train ralenti, quelques voyageurs, se lèvent, rassemblent leurs bagages, se dirigent vers la porte. J'entends le haut parleur qui annonce la station. Nous sommes encore loin. Je vais rejoindre ma place. Les couloirs sont bondés. Je suis emportée par cette foule mouvante. Elle pourrait presque m'entraîner à contre sens, si je me laissais faire. Je résiste.

Ma place est toujours vide, le jeune homme, assis près de moi, a disparu. L'affluence du compartiment semble se réduire un peu.

Le train s'est arrêté. Trois minutes, crie le haut parleur. Le va et vient des usagers s'intensifie.

Le quai est envahi de voyageurs qui courent, se fauillent, disparaissent dès que le coup de sifflet du départ retentit. Comme par enchantement le désert est à nouveau partout sur la plate-forme.

Le train repart, déterminé à poursuivre sa course. Cette fois, je dois essayer de dormir. Je ne sais pas ce que sera ma soirée. Il vaut mieux prendre de l'avance. Je pose mon bagage sur l'accoudoir, j'en fais un oreiller douillet pour poser ma tête, Coince mon sac à main dans le fauteuil, et me laisse glisser dans une torpeur ouatée.

- Gare De Marseille Saint Charles terminus ! crie le haut parleur.

J'ai dormi tout ce temps ? Les gens sont debout. Certains, en première ligne attendent déjà, l'ouverture des portes. Le train s'immobilise dans un crissement aigu. Je me prépare à descendre. Je laisse aller, le gros de l'affluence. L'angoisse tord mon ventre, comme un venin. C'est une profonde respiration qui me projette vers l'issue. Je suis happée par le flot des passagers, un peu perdue. Il y a un panneau qui indique ' sortie '. Je vais la prendre. Elle débouche sur un grand escalier.

Je dois trouver le quinzième arrondissement de Marseille, à l'extrême nord de la ville.

Les pères, sont installés, dans un secteur paroissial où vivent de nombreuses personnes aux croyances diverses, aux origines européennes, africaines et asiatiques. M'a confié la jeune fille de l'accueil, le plus simple, c'est de prendre le bus.

Maria m'avait dis de prendre un taxi. Il y en a un, là tout près.

- 51 rue de Casablanca, dans le quinzième, dis-je au chauffeur en m'engouffrant dans son taxi.
- très bien Mademoiselle me dis le chauffeur.
- Vous avez une route préférée ?
- Non le plus court sera le mieux.

La voiture à pris sa course, sous le soleil rayonnant, les rues défilent au rythme des feux rouges. Marseille est une ville cosmopolite, multiple.

Nous arrivons à 'la Corniche'. Accrochée à la colline, c'est une route, sous laquelle, la mer vient mouiller les contreforts, c'est un effet étonnant et spectaculaire, de force et d'immensité, que la main de l'homme semble avoir dompté.

La mer est d'un bleu intense. Quelques baigneurs, déjà, offrent leurs corps au dieu Ra. Je reste bloquée quelques minutes dans les embouteillages, juste assez de temps pour m'imprégner de la beauté du site. On reprend la route, encore un peu sur la corniche, puis à l'intérieur jusqu'à destination.

- Vous êtes arrivée, Mademoiselle.

Je me suis allégée de quelques Euros, J'ai fermé la porte du taxi qui a filé, me laissant sur le trottoir, avec mon bagage.

Voilà ! On est au terme du voyage ! Ce qui m'a poussée à me battre est là, devant moi.

Plusieurs petites maisons blanches, anonymes, presque vétustes, un petit pont de fer gris, qui mène sur une petite porte grise elle aussi. On est loin de la magnifique bâtisse Africaine. Je suis plutôt déstabilisée.

Et si je m'étais trompée ! Il n'est plus temps de reculer. Je n'ai pas le choix. Je dois aller jusqu'au bout de mon rêve. Je m'avance sur le petit pont de métal. Mes pas résonnent sur le passage de fer blanc. Je pousse la porte, elle grince. Il n'y a personne. J'avance, un peu au hasard. Tout semble silencieux en cette fin d'après midi. Je continue d'avancer. Il y a derrière les arbres, une grande maison de deux étages. Je décide d'y aller.

La porte est ouverte. Derrière le bureau de l'entrée, il y a deux pères en civil. Ils assurent des permanences.

Les demandeurs, leurs sont envoyées par des associations. L'un des deux pères doit être le prêtre, accompagnateur d'africains, comme me l'a expliqué Père Jean, tandis que l'autre est membre de la commission qui s'occupe de tous les Migrants.

- Bonjour, je suis envoyée par frère Dominique. Il y a plusieurs mois, je l'ai rencontré au Mali. Il m'a promis de l'aide lorsque je serais à Marseille. Je viens juste d'arriver, Je n'ai pas d'autre point de chute. Pouvez-vous m'aider ?

Je suis consciente, que ma tenue soignée, ne les engage pas à être très réactifs. Il me faut insister, pourtant, pour qu'ils appellent père Dominique.

- Je commençais à être sérieusement inquiet, me dit père Dominique me prenant par le bras, cela fait plusieurs mois maintenant. Je suis heureux de voir que vous avez passé les mailles du filet apparemment sans encombre. Avez-vous pris un repas aujourd'hui ?
- Non pas encore. Je voulais surtout terminer ces pérégrinations. Le voyage a duré douze mois. je suis fatiguée. Je voudrais en finir avec cette vie de nomade. Me poser, enfin.
- Je comprends, vous allez grignoter un morceau, à la cantine, en attendant le diner. Ensuite, Je vous ferais mener à votre chambre. En attendant le contact avec la famille malienne. vous y serait bien.

J'ai emboité son pas dans un dédale de couloirs pour rejoindre les cuisines. Bizarre ! Je me sens déjà, étrangère à l'endroit. Après une rapide collation, une jeune fille laotienne, Sounary, est venue me chercher.

Elle n'est pas très grande, les pommettes saillantes, la taille fine, le buste étroit comme doivent être beaucoup de filles de son pays. Ses yeux sont vifs et rieurs, sa peau si ambrée qu'on pourrait presque croire qu'elle vient d'un pays chaud. elle a une voie chantante douce comme un morceau de sucre, mais il ne faut pas, toujours, croire ce que l'on voit, cette petite femme est maître de karaté.

Je l'ai suivi jusqu'aux pavillons externes. Elle a ouvert une petite porte, sans dire un mot, monté l'escalier. Au 1^{er} étage, une nouvelle porte et. !.

C'est dans une pièce minuscule, qui sent le renfermé qu'elle m'a laissée. Le lit d'une place en fer blanc n'invite qu'au sommeil pas au repos. Les murs sont barbouillés d'un blanc pisseux. Il y a quelques posters, qui n'ont plus de couleur, sûrement oubliés il y a fort longtemps. Cette chambre est lugubre, triste, froide, elle est sans vie, sans histoire, comme un lieu de transit, où personne ne laisse un peu de lui. Mais qu'importe, me disais je en m'asseyant sur le lit sans drap, ce n'est qu'un passage.

J'ai posé mon sac sur le matelas de toile, ouvert la fenêtre, le soleil à l'extérieur est éblouissant, pas si chaud que dans mon pays, mais lumineux. Je reste quelques instants sous sa caresse oubliant tout ce qui m'entoure.

- Je vous ai porté des draps propres, pour faire votre lit, il y a une couverture dans le placard si vous en avez besoin, me dit Sounary en passant la tête par la porte
- Merci, beaucoup
- N'hésitez pas à m'appeler si vous voulez quelque chose. Je suis au fond du couloir, ici c'est la maison des filles. Personne ne vous dérangera. Je sais ce n'est pas luxueux mais nous avons un toit, et les frères sont gentils. Nous allons donner un petit air de fête à votre chambre et vous vous y sentirez bien. Installer vous. Le dîner sonne à dix neuf heures.

C'est vrai, je suis à l'abri, je ne crains rien. Je peux baisser ma garde.

J'ai ouvert le placard, il n'est pas très grand, mais suffisant pour y mettre mes affaires. Elles ont encore l'odeur de miel et de cannelle qui me parle de Maria. Je les ai serrées dans mes bras, comme si elles avaient le pouvoir de me transporter en sa présence.

Dans mon sac il y a aussi le téléphone, et si je l'appelais !

Je me suis assise sur le lit et j'ai composé son numéro.

Quelques secondes après j'entends sa voix.

- Maria, Maria, c'est vous
- Bien sur que c'est moi petite fille tout vas bien ?
- Oui, Maria je suis chez les frères ce soir je dors chez eux !
- Parfait, je suis heureuse de t'entendre, la maison est vide sans toi.
- A moi aussi vous laissez un grand vide Maria
- Allons, courage jeune fille tu vas y arriver
- Maria, je vous quitte, il y a la cloche du dîner qui sonne. je ne dois pas être en retard le premier jour !
- Va ma belle et sois forte
- Oui, Maria je vous embrasse.

Entendre ses mots, m'a fait du bien ! Une nouvelle énergie s'infiltrer en moi. Je décide de rester positive. En deux minutes je suis prête et, je cours jusqu'à la cantine où les autres protégés sont déjà là.

Il y a du monde, et du bruit, et comme a chaque fois, qu'il y a trop de peuple je deviens timorée.

Les autres trouvent leur place tranquillement, tandis que, moi, je reste là, immobile

- Viens avec nous me crie Sounary, ne reste pas toute seule.

Et comme je ne bouge pas, elle se lève et viens chercher ma main qu'elle emporte avec elle.

- Viens je vais te présenter

Elle me tire jusqu'à la longue table de bois, où quelques filles de tous horizons sont déjà installées

- Voilà Mila, elle est yougoslave, puis Ivana, elle est russe, Zamia, elle est marocaine et Ly, est vietnamienne
Il y a moi Sounary je suis Laotienne, et toi quelle est ton nom ?
- Lucy Je suis malienne.
- Assied toi avec nous ! ici, le tutoiement est de rigueur.
Les frères vont passer avec le plat du jour, lorsque c'est fini, tu dois aller laver ton assiette et la ranger.
Chaque semaine il y a une équipe qui entretient les locaux.
Voilà tu sais les choses les plus importantes pour la cantine.
- Il y a longtemps que vous êtes là me hasardais je à demander ?
- Personne ne reste ici très longtemps ! nous sommes toutes de passage
Comme toi sûrement ?
- Oui je pense repartir très vite.
- Bien mangeons, dis Sounary la cantine ferme vite, il ne faut pas trainer.

Elles ont toutes, englouti leurs assiettes, pas moi, je n'ai pas d'appétit. Je voulais juste faire connaissance, ne pas m'isoler des autres.

- Tu ne manges pas dis Mila ?
- Non je n'ai pas faim
- Tu me le donnes ?
- Oui, prends-le.

C'est une fille plutôt ronde, pas très jolie, avec une grosse tête de bébé de celluloïd et des yeux bleus un peu vides, qui lui donnent l'air absent, qui me tend la main. elle s'empresse d'engloutir le deuxième plat comme si la faim la tenaillait.

- Elle a toujours faim me dit Ivana, c'est fou ce qu'elle avale.
- C'est une riche nature, dis Zamia en riant.

Le dîner se termine rapidement, dans le silence réclamé par les frères.

- Mes amis, vous trouverez à l'entrée de vos pavillons, une fiche collée avec le nom de ceux qui devront se préparer au transfère demain matin.
Soyez prêts pour huit heures. Bonne nuit à tous.
- Le transfère ? quel transfère ? soufflais-je à Sounary
- c'est pour ceux qui ont trouvés où se poser !
Ca signifie qu'ils ont du travail, une chambre et qu'ils vont devenir autonomes. La vie quoi !

La vie, elle est bien compliquée et, en suivant le petit groupe pour regagner ma chambre, je réfléchis à l'évidence.

Je suis bien différente de ces filles à peaux blanches. Je les observe depuis que je suis arrivée, fascinée par nos différences.

Ce qui me semble bien, est improbable pour elles.une foule de détails nous séparent. Je me rends compte, que je ne sais rien de leurs manières de vivre. Leur odeur même est différente. Cette constatation va entrainer des réverbérations sur ma condition.

Je sais, que différentes couleurs de peaux existent au travers du monde, mais jamais, je n'ai eu vraiment conscience de cette dissemblance.

Je me demande, si les jeunes noirs nés et élevés ici, ceux arrivées comme moi, après l'adolescence, ont un point de vue différent ? Une manière de voir les choses, qui peut influencer la perception de leur race ?

Je me sais autre, des Blancs, mais je ne me considère pas comme «Noire».

Leur attitude, ce soir, m'a fait parvenir des messages négatifs.

Ils se déversent dans mon cerveau sans préparation et sèment insidieusement les premières graines du racisme intériorisé. Le racisme envers soi-même!

Devrais-je lutter contre ce genre de choses le restant de ma vie, ou faire avec ?

Père Jean, m'a parlé de ce problème qui persiste par le monde.

Il m'a dit :

'Vous allez être confrontée à un moment où un autre de votre vie, au racisme, d'une manière indubitable, et ce à plusieurs reprises.

La colère et la confusion seront surement vos premières réactions, puis viendra le questionnement.

Être noire devra avoir une signification particulière pour vous.

Cela deviendra l'un des aspects fondamentaux de votre personnalité.

Vous vous mettez à fréquenter les milieux noirs, autant que possible. Vous tenterez d'apprendre, tout ce que vous pourrez sur le sens de la négritude. Vous lirez, vous vous inculquerez peut-être l'histoire des Noirs d'Amérique, d'Europe, d'Afrique.

Délaissez les mensonges. Seulement quand vous aurez intégré votre identité, vous pourrez vous défaire de ce racisme inconsciemment acquis.

Alors, vous pourrez aller au-delà de vous-même, nouer de véritables amitiés avec des personnes d'autres races et trouver le moyen d'aider d'autres noirs. 'La race n'aura plus autant d'importance, la différence viendra des humains. Ne restez jamais coincée sur une idée ! Évoluez ! C'est à ce prix que vous trouverez votre liberté.

Cher Père Jean je n'avais pas mesuré l'importance de son enseignement.

Le soir, a laissé place à une nuit bien noire, sur la petite plage corse, ou cette femme que je ne connais pas, me conte son histoire. Il ne reste plus personne. Juste, elle et moi Elle tourne doucement la tête vers moi et me dit :

- Il se trouve que je suis en pleine réflexion ! je cherche l'orientation à donner à ma vie, je t'en parlais déjà au début de notre conversation
Est-ce que tu comprends mieux maintenant ? J'en discutais aussi, tout récemment avec une amie, qui m'est chère, et cette dernière a tenté par tous les moyens de me dissuader de l'idée d'un éventuel retour vers mon pays natal.
Selon elle, étant donné les nombreux obstacles auxquels je vais devoir faire face en Afrique, il serait préférable pour moi de rester ici.
Mais, Il est déjà tard, si tu veux, retrouvons nous demain pour poursuivre l'histoire.

La plage est silencieuse lorsque nous nous levons, seul le clapotis de l'eau laisse échapper quelques notes. Ensemble, nous remontons jusqu'à la berge.

- Lucy, Ton histoire me donne envie de connaître la suite, veux tu partager mon diner et finir ton récit sur ma terrasse ?
- Tu crois ? il risque de durer encore un moment ce récit ! ne veux tu pas plutôt une suite demain ?
- Cela ne nous empêche pas de grignoter ensemble. Je crois que, moi aussi j'ai envie de compagnie.

Nous avons longé la route, pour rejoindre le petit pavillon que je loue à une famille Corse. La nuit s'est installée depuis longtemps. Mais dans cette ile paradisiaque le temps reste insaisissable.

C'est après le diner, tout en dégustant un Fiadone, largement parfumé aux citrons, que Lucy a repris son récit à ma demande.

Tout cela a suscité en moi beaucoup d'interrogations. Je me voyais différente, mais je pensais surtout que ma condition me rendait moins performante.

Que peut être le fait d'être blanche, m'aurait permis des privilèges. Tout s'embrouillait dans ma tête.

Lorsque les portes d'une famille malienne se sont ouvertes à moi, J'ai cru, un instant, que je pourrais enfin, rejoindre les miens et trouver la paix.

Il n'en fût rien hélas !

Je mesure à présent la profondeur des paroles du père Jean !

'Au delà de toutes considérations, il faudra dans toutes circonstances t'attacher d'abord à l'humain et délaissier tout autres types de réflexions.'

A ce prix seul, tu pourras faire les choix qui enrichiront ta route.

Chapitre 8

C'est la semaine qui a suivie mon arrivée chez les pères, que je fais ma valise pour rejoindre cette famille.

A peine entrée dans l'appartement qui leur sert de nid, je sais que je ne vais pas y vivre longtemps.

Ils semblent bien installés. On me demande de m'occuper des petits. Ma chambre est à l'arrière, avec celle des domestiques.

Certains soirs, ils sortent dîner en ville. Ces soirs là, une chambre minuscule m'est attribuée, près de celles des enfants. La vie devient vite fade et sans joie.

Aurais je fais tout ce chemin pour en arriver là ?

Le salaire que je perçois est misérable, je suis malmenée, Je souffre d'enfermement.

Un soir, alors que, comme à l'accoutumée je garde les bambins, Le couple rentre tard, l'un après l'autre.

Je pressens qu'une dispute les oppose, quand j'entends des cris dans le salon. La femme, semble être allée s'enfermer dans sa chambre, pendant que l'homme grogne en fumant un gros cigare.

Je ne dors pas encore et cette situation me met mal à l'aise. Pourtant je finis par plonger dans un sommeil profond.

Un terrible cauchemar m'agite dans mon sommeil. Je me débats, je ne peux pas respirer, quelque chose pèse sur moi, si fort que l'air n'entre plus dans mes poumons. Ce n'est pas un cauchemar ! Juste l'instinct

Je sens sur ma bouche comme un bâillon et ce contact, qui me rappelle des souvenirs péniblement enfouillis dans mon cerveau, achève de me réveiller.

Lorsque j'ouvre les yeux, c'est avec effroi que je le vois, étendu sur moi, nu comme un vers, les yeux exorbités.

Sa main enserme ma bouche, il réclame le silence. Il est surement plus fort, bien plus lourd, pourtant, l'adrénaline qu'il a générée me donne une force que je n'aurais pas soupçonnée.

En un tour de rein je réussis à le faire tomber sur le sol.

J'ai, vite sauté du lit, retrouvé une position verticale pour lui faire face.

Ses yeux sont mauvais, injectés de sang. Il a bu, sent l'alcool. Il titube Il me voit comme une domestique, faite pour satisfaire le moindre de ses désirs. Je lui dis qu'il se trompe.

Que jamais, je ne plierais, ni devant lui, ni devant personne. Nos cris doivent réveiller toute la maison ! Pourtant personne ne montre le bout du nez !

Cet homme doit être du même cru que mon père ! Incapable d'imaginer que sous la condition de femme, nous sommes aussi des êtres sensibles, vivants, intelligents, pensants, capables de faire souvent bien mieux que certains mâles.

Je réalise alors, que je vais devoir reprendre la route.

Que de toute façon je ne perds vraiment rien. Et puis je suis indemne ! Ces quelques mois, j'ai pu mettre de côté le maigre salaire qu'ils m'ont alloué. Ici je ne suis plus en sécurité.

Je fais donc ma valise, range mes vêtements, je n'ai pas grand chose juste les affaires de Maria. Elles n'ont plus le même éclat.

Je me retrouve vite sur la route, une fois encore, il est très tôt.

Marseille est une grande ville, et je n'ai pas eu le temps d'en voir grand-chose. Je suis un peu perdue. J'avance au gré du vent.

Tient, Je vais prendre une baguette dans la boulangerie qui vient juste d'ouvrir.

L'odeur de pain chaud est aguichante. Elle stimule mes papilles. Avec un bon café, une baguette croustillante, me fera oublier mes déboires matinaux. Je pousse la porte. Il semble qu'il n'y a personne. J'attends, aucun individu ne vient. C'est le désert.

- Monsieur ! Monsieur il y a quelqu'un ?
- Oui je viens tout de suite

Le boulanger qui vient me servir est couvert de farine de la tête aux pieds. Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

- Ne riez pas Mademoiselle, ce n'est vraiment pas un jour faste pour moi!
Ma vendeuse m'a lâchée, un sac de farine s'est percé, j'ai des commandes par-dessus la tête ! Je ne sais même pas comment y arriver !

Il y eu un blanc.....

- Je..... Peux..... peut être.... vous aider ?
- Vous ? vous croyez ?
- J'apprends vite vous savez !
- Vous avez des papiers ?
- Non, mais je serais une bonne élève
- Ben....je n'ais pas trop le choix. faisons un essai !
S'il est concluant je vous engagerais. Je ne suis pas un ingrat je pourrais même vous aider.
Vous habitez loin ?
- Non. nulle part.
- Alors mettez votre sac dans le petit placard et au travail.
Je suis David et vous ?
- Lucy.

Voilà comment, je me suis retrouvée toute seule, dans une boulangerie, ou je ne connaissais rien.

- Les prix sont tous indiqués sur des petits cartons, à côté des produits, et, si tu sais compter, ça va aller.

La journée à filé comme un éclair. Il m'a enseigné les choses de son métier. À la fin du jour, nous avons tout vendu. La caisse était pleine.

- He bien, Tu m'as surpris, me dit-il. Si tu veux rester là, je t'engage. Tu peux aussi, prendre la petite chambre au bout de l'atelier. Tu y auras toute ton intimité, le soir tu seras toute seule, sans personne pour te déranger. Il y a même la télé. Au moins jusqu'au moment où tu auras tes papiers ensuite, tu verras.
- Oui merci, je veux bien.
- Il y a une douche au sous-sol tu peux t'en servir. Et pour manger, tu peux faire quelques courses et te servir du frigo. Tu auras chaque semaine une paye. Ne t'inquiète pas je sais bien que tu as besoin d'argent, toi aussi.

Je me suis retrouvée toute seule, lorsqu'il est parti fermer boutique, je n'en revenais pas encore.

Je devais me lever très tôt le lendemain. Aussi ce premier soir, riche en nouveautés m'avait épuisée. Je ne tardais pas à m'endormir. Cette première nuit fut douce et paisible. Lorsque j'entrais, le lendemain, dans l'atelier, il y avait déjà une tasse de café bien chaud et des croissants encore brûlants qui m'attendaient.

David est célibataire. Je ne pose aucune question sur sa vie. Il ne demande rien non plus. Nous devenons vite amis, parlant de tout et de rien.

J'aime ce que je fais. Je commence à prendre confiance en moi. Je me suis même mise à croire à nouveau au genre masculin.

Il a commencé des démarches pour pouvoir me déclarer, me donner un statut social.

J'ai enfin posé mes bagages. J'appelle Maria, pour lui conter mes aventures. Elle veut que je m'inscrive au cours du soir pour apprendre, me cultiver, dit-elle. Je fais les boutiques du quartier, toute seule, j'y retrouve mes clientes, qui m'accueillent en souriant les jours de repos, j'œuvre à gonfler mon armoire de jolies choses. Je viens d'avoir 14 ans je suis très grande, très menue et ravissante.

Souvent, il m'arrive de choisir au rayon fillette tant mes jambes sont minces et longues. La vie devient belle.

Un soir, que je rentre d'une journée de shopping, David arrive en criant !

- C'est gagné Lucy tu as ta carte de travail ! tu es désormais travailleur Malien vivant en France tu as une adresse, un n° de sécurité sociale et un salaire.
- nous allons fêter ça !
Je t'emmène au resto ! C'est moi qui offre ! Nous serons trois.
- Très bien ! Mais qui est la troisième personne ?

-C'est mon ami, me dit il, tu verras c'est quelqu'un de bien.

Il y a si longtemps que je ne suis pas sortie un week end! Sortir samedi soir, le cœur heureux sans crainte. Depuis Maria, à qui je pense ce soir, et, qui serait fière de me voir rayonnante dans ma nouvelle tenue.

Mes cheveux ont poussés, la main experte du coiffeur en a fait une belle crinière aux reflets mordorés.

J'ai retrouvé le style que Maria m'avait aidé à trouver. Sobre, racé.

Même, si je porte une blouse pour travailler, je reste élégante et discrète.

Et souvent, les clients s'attardent plus que nécessaire devant le comptoir à pains. Je vois dans leurs sourires qu'ils apprécient ce que je suis ! J'aime aussi ce que la glace me renvoie.

Je suis prête ! David est là. Il est entré dans la boulangerie, et je n'ai pu retenir un cri d'admiration.

Il est très beau dans son jean cintré et sa veste noir, sur une chemise immaculée.

Derrière lui, Guy, un jeune homme blond à peu près de la même taille tout aussi soigné et tout de noir vêtu.

Ils sont souriants et après les présentations et une bise à chacun nous partons tous les trois dans la petite voiture de David.

- Ou allons-nous David ?

- Je connais un petit restaurant à Tapas 'la Tasca'

Vous verrez ! Une ambiance chaude, une cuisine qui nous transporte de l'Espagne à la Corse avec ses planchas et ses mets délicieux et, qui nous fera passer une bonne soirée.

Tous les ingrédients d'une soirée réussie, avec ses grands et petits salons dans un style très cosy et ses jardins enchanteurs.

Vernissages, expos permanentes, concerts hebdomadaires, c'est un lieu où il se passe toujours quelque chose !

La bas, les rencontres sont monnaie courante. Musiciens, photographes de renom, plasticiens participent à l'élan culturel, toutes les personnalités qui font et défont les nuits de Marseille, Paris et la côte. Des concerts avec le Poste à Galène, lieu musical en vis-à-vis, où nous pourrions finir la nuit. Une belle réjouissance pour nous trois.

Et puis, Je ne t'ai pas félicitée, me dit il en se tournant vers moi ! Ce soir tu es exceptionnelle ! Le blanc te va particulièrement bien ! il illumine ta peau brune et le léger maquillage que tu as choisis met ton visage en lumière comme un projecteur.

- Nous sommes très fiers d'être avec toi.

- Tu as vu, j'ai quelques paillettes sur le visage ! c'est sûrement ce qui t'amène à penser que je brille comme un projecteur lui dis-je, en riant.

- Peu importe me dit il tu es très jolie tu feras des jaloux

Nous avons pris la route du centre ville tous les trois serrés dans le carrosse de David. Nous étions heureux. Quel bonheur d'avoir enfin des amis, pouvoir rire ensemble sans crainte, sans avoir besoin de me défendre.

Il fait encore beau, même si septembre amorce un virage, les jours s'endorment encore, lentement, dans la tiédeur retenue des heures solaires.

Le restaurant n'est pas loin. J'y suis entrée entourée de mes cavaliers.

Les regards se sont levés à notre approche.

C'est vrai que nous formons un curieux mélange de jeunesse et de beauté.

On nous conduit dans le jardin, près d'une petite fontaine sous des lampions de couleurs.

Il y a déjà du monde, et lorsque je prends place sur la banquette de velours, je note les regards charmeurs des hommes et les œillades assassines de leurs compagnes

Le diner est délicieux. Mes compagnons sont aux petits soins. J'ignore pourquoi, mais ils sont attentifs et notre soirée s'émiette ponctuée de rires et de plaisanteries.

Une parenthèse dans l'espace temps, que je n'oublierais pas.

Il est très tard lorsque nous poussons la porte du Poste à Galène.

L'ambiance y est déjà très chaude.

Un musicien fait un solo de saxo qui me traverse instantanément et me transporte aux confins de la new Orléans.

La musique nous enveloppe chacun à sa façon, aux entrailles, ou à fleur de peau. Elle s'infiltre, prend possession de notre corps, nous habite, nous inonde comme un fluide de bonheur, pour nous laisser, chancelant, vidé, mais en béatitude.

A chaque fois, le feu sacré s'allume, et chaque fois le ravissement opère, jusqu'à ce que, asséché de toutes substances, l'on quitte à regret, l'autel de la communion.

C'est au petit matin, dans la brume légère de l'aube, que nous avons poussé les portes du café concert. Ce n'était pas un songe, mais une soirée de rêve ! Sur la route du retour nous sommes silencieux, un peu las, mais ravis.

- Lucy, Lucy tu as été remarquée par un photographe célèbre !
Il est venu me voir, pour demander qui tu es.
Est ce que tu es intéressée ?
- Attends, comment, explique moi, je ne comprends rien.
- Hier soir, il t'a vu, hier soir, lorsque nous étions au resto, il t'a vu danser et il craque complètement !
Il m'a demandé ton adresse ton N° de phone mais, je voulais t'en parler d'abord.
- Et il veut quoi ?
- Mais faire des photos avec toi
- Moi... des photos.. mais !! je ne sais pas.
- C'est la chance de ta vie !
Jean Batiste est l'un des photographes les plus prisés du moment
Et il ne se trompe jamais quand il dit qu'il a trouvé une perle
- Une perle ?

- Oui pour toi c'est une perle noire !

- Mais je ne peux pas quitter David comme ça

On va trouver un compromis pour que tu puisses faire les deux jusqu'à ce qu'il te trouve une remplaçante.

Imagine ! Strass, paillettes, glamour, défilés, le métier de mannequin fait rêver toutes les jeunes filles et pour cause ! Pas toi ?

- Je n'y ai jamais pensé et puis je ne sais pas même pas ce qu'il faut faire !

- Tu devras effectuer des photos pour des maisons de couture ou des journaux de mode, et peut être des défilés !

- Je n'ai jamais fait ça

- Il t'apprendra ! alors je lui dis quoi ?

- Dis lui que nous allons faire un essai

- Génial, je l'appelle, il m'a demandé de lui faire connaître ta décision, très vite.

C'est une nouvelle vie qui va s'offrir à toi.

Fonce ma belle, tu ne dois pas rater ça !

- Faut que j'appelle Maria ! elle saura ce que je dois faire.

J'ai le cœur qui bat fort, des photos ! Mon Dieu si je m'attendais à ça !

Maria m'a parlé de son métier, le soir du concert, elle m'a expliqué qu'elle faisait des présentations de vêtements, et qu'elle se prêtait, en fonction des directives des créateurs, à de la représentation de personnages pour des œuvres artistiques, photographiques ou picturales.

Elle a dit : L'expression du corps peut privilégier le mouvement et la gestuelle dans un défilé de mode, ou s'exprimer dans des positions statiques choisies par les Photographes ou les peintres.

Je vais pouvoir, à mon tour, visiter le monde, sans être la proie de prédateurs.

Je viens juste de prendre conscience de la formidable opportunité qui s'offre à moi !

- Demain, Il veut te voir demain

- Et David ? je ne peux pas laisser la boulangerie comme ça

- Je lui envoie ma jeune sœur! ils seront ravis tous les deux, et si ça marche, il mettra une annonce pour trouver sa nouvelle perle rare.

Je viens te chercher à huit heures soit prête et fais toi belle.

C'est la première fois que je n'arrive pas à dormir !

Pourtant, j'ai appelé Maria, elle m'a expliqué ce qui allait se passer, rassurée. Mais j'ai si peur d'être gauche, si tôt la conversation finie, je me mets à douter. Je ne sais rien de ce qui rend les filles belles. Je ne sais pas comment m'habiller.

Je ne sais pas comment me coiffer et puis, que dois-je emporter ?

Je tourne dans ma petite chambre comme un lion dans une cage.

Jusque là, elle me paraissait confortable, maintenant, elle est étroite !

J'ai du mal à y respirer. Je suis allée, me doucher deux fois, comme si je pouvais effacer la couleur de ma peau.

Si je n'y prêtais aucune attention, ce soir elle m'inquiète.

Tout m'inquiète de toute façon. Bon, il faut que je me force à dormir, je vais avoir le teint brouillé. Je me glisse dans le lit, le sommeil vient me visiter bien longtemps après.

- Bonjour. Je suis Jean Batiste.
- Guy m'a un peu parlé de votre histoire, que je trouve étonnante.
Je vous propose de faire le tour du studio, pour commencer. Ce n'est pas habituel, mais je comprends que ce monde nouveau puisse vous faire un peu peur, Vous allez vite vous familiariser avec l'atmosphère.
Allez y prenez possession des lieux pendant que j'installe mon matériel.

Dans le studio, Il y a des projets partout ! Une toile blanche qui sert de fond. Jean Batiste met le matériel en place : boîte à lumière, réflecteur, flash, accessoires.

J'ai le cœur qui bat la chamade. Guy m'a parlé de lui, C'est un jeune quadra devenu célèbre, en photographiant le gratin des stades français, dans des poses glam'. Son travail fait fantasmer hommes et femmes. Avec son calendrier «sexy» il continue de séduire bon nombre de gens. Aux USA, c'est devenu un classique dans la communauté gay.

- c'est votre première fois, ma chérie, me dit il avec un déhanchement. vous vous sentirez vite à l'aise ici.
Il faut être en forme le jour "j" donc une bonne nuit de sommeil est vivement recommandée et une cure de vitamines pour une peau de pêche.

Je vous ai fait venir pour prendre quelques clichés et voir ce que vous véhiculez sur la pellicule. Asseyez-vous près du fond blanc et laissez vous porter par la musique. Je vais mettre en route la stéréo. Vous pourrez danser. Ne me regardez pas. Juste l'objectif. Imaginez qu'il est quelqu'un que vous aimez. Donnez moi des expressions.

Le son remplit la pièce ensoleillée par les Sun light. Je laisse mon corps suivre doucement le rythme. Je ferme les yeux, me laisse guider. Emportée par les résonances qui, doucement me possèdent, s'infiltrant dans mes veines et me transforment en instrument de leur musique Je n'entends plus rien que la voix de batiste qui dit :

- c'est bien, penche un peu la tête, à droite, Le buste un peu en avant, relève la tête maintenant, ouvre les yeux, un sourire.

Marche, retourne-toi. Encore une fois ! C'est parfait ! Une autre série.

Tu enfiles un maillot, derrière et tu reviens.

On continue dans un autre registre. Allonge-toi sur le sol.

Tu es sur la plage. Le sable est doux. Montre moi qu'il est doux.....tourne la tête.....avec un chapeau, des lunettes, tu es boudeuse ! Pas contente.

Enfile une perruque Blonde ! Montre-moi parfait. Souris !!

C'est fini pour aujourd'hui. !!!

Tu dois apprendre à te maquiller. Tu vas aller à cette adresse, tu feras le plein de flacons. Tu les apporteras avec toi, à chaque fois.

Allez ! Tu peux partir. Nous avons bien travaillés. Je te montrerais les épreuves, demain.

Il y aura la maquilleuse, viens avec les produits, nous allons faire quelques photos supplémentaires en extérieur.

9h, sois à précise je déteste attendre .Bye.bye.

Il nous a presque poussés dans l'escalier, il y a d'autres filles qui attendent leur tour.

Avec Guy, en sortant, nous nous concertons et échangeons notre ressentis, le temps a filé tellement vite trois heures paraissent être trois minutes.

Direction l'institut, nous devons chercher les poudres, les blushs et autres lipstricks listés. Tout est nouveau pour moi.

Après de nombreux essais, des informations, quelques cours accélérés, nous finissons par quitter les lieux chargés de paquets.

Le retour vers la boulangerie se fait en silence. Ma tête tourne, Un vertige face à l'immensité du changement de vie qui se prépare pour moi. Ce soir je vais me coucher tôt pour avoir le teint lumineux.

Le lendemain, Guy est là de bonne heure. Il semble être aussi excité que moi, il me dépose devant le studio et continu sa route. Je dois y aller toute seule. Je grimpe les marches quatre à quatre, mon cœur bat la chamade. Lorsque je pousse la porte du local il n'y a pas de bruit tout semble dormir encore. Il est huit heures trente. Je signale ma présence par un appel, mais personne ne répond. Je pousse la porte et j'entends

- Entre Lucy nous buvons un café tu en veux?
- Oui merci

- Je te présente Virginie c'est notre esthéticienne maquilleuse c'est elle qui va s'occuper de toi et va t'apprendre à te préparer.

J'ai quelques petites choses à faire je vous laisse deux heures et nous irons ensuite en extérieur.

Je reste seule avec Virginie. Elle me fait assoir devant une petite coiffeuse surmontée d'une immense glace, entourée de tas d'ampoules. Le fauteuil s'étend comme celui du dentiste.

- Nous allons rechercher un maquillage qui te corresponde me dit elle.

C'est une vraie leçon de beauté qui dure un temps infini ! Tout y passe ! Depuis la ligne des sourcils qu'elle épile, la profondeur du regard qu'elle exulte, entre ses mains, je deviens méconnaissable. Le papillon émerge peu à peu, pour déployer ses ailes, laisser libre cour à l'expression de ses couleurs. Je deviens une ravissante beauté aux faux airs de Naomi Campbell.

- C'est peut être l'histoire de ta vie, qui commence aujourd'hui !

Tu dois prendre ton destin en mains, faire les bons choix et prouver que tu es parmi les meilleurs, sinon la meilleure, à la hauteur de tes ambitions.

Elle explique :

Il existe plusieurs types de mannequins : les modèles de mode, de haute couture et les mannequins « commerciaux »

Le mannequin-cabine est le mannequin sur lequel le styliste va essayer les toiles et les prototypes des modèles qu'il est en train de créer.

Ces mannequins travaillent pour les designers de haute couture et de prêt-à-porter de luxe.

Lors des défilés, ils participent aux éditoriaux des magazines de mode et posent pour des campagnes de publicité. Ils apparaissent notamment dans des magazines internationaux tels que Vogue, W, Vanity Fair ou Elle. Je souhaite pour toi, qu'une maison de haute couture te remarque.

Tu as vraiment la grandeur et la finesse qu'on demande aux filles.

Le corps "mode" aujourd'hui, c'est une silhouette faite au moule, d'une étroitesse incroyable, avec des bras et des jambes interminables, un cou très long et une très petite tête.

Il ne faut pas avoir d'os trop larges. C'est un corps porte manteau !

Ils posent pour présenter des vêtements, pour des images de beauté, défilent pendant les défilés biannuels de couture (Semaines de la mode). Ces modèles, souvent d'une grande beauté, possèdent habituellement des traits physiques rares, prononcés et singuliers, comme tu en possèdes.

Mais le métier est difficile, Il y grave dans un monde dénué de sentiment ou la rentabilité est un mot majeur, où les filles sont utilisées sans vergogne, par tous les intervenants sous prétexte qu'elles sont grassement payées. Pour tenir le coup, tu dois te bâtir un monde secret, sécurisant, avec un guide, un soutien qui puisse te permettre de te ressourcer entre deux contrats.

Est-ce que tu as quelqu'un dans ta vie prêt à t'aider ?

- Oui il y a Maria c'est un ancien mannequin, elle aussi a connu les sunlights !
- Alors c'est parfait ! Te voila prête ! Regarde. Tu as bien compris?
- Oui je crois je vais faire de mon mieux.

Je me suis relevée pour découvrir mon visage devant le miroir et.... Je reste sans voix. C'est moi, mais quelqu'un d'autre ! L'attitude même a changé, j'entre dans la peau d'un nouveau personnage, je m'approprie une nouvelle image. Celle qui va me permettre toutes les extrémités.

Jean batiste pousse la porte au même instant, je vois sur son visage une expression qui reste figé quelques secondes et se transforme en sourire. Alors seulement mon cœur se gonfle de joie, sans trop savoir pourquoi, car au fond je suis toujours la même.

- Bien nous prenons le Vane tu pourras te changer dedans. Puisque tu es prête ! Allons-y !

Je sais je t'ai promis de voir les roughs Nous ferons cela en revenant.

La voiture roule doucement, Jean Batiste veut faire un dernier tour avant de choisir le lieu qu'il jugera optimal.

- Ici ce sera parfait ! Appelle les garçons pour leur dire de nous rejoindre avec la moto. Je vais commencer avec toi ! Et il te faut un nom plus glam ! Lucy ! Ce n'est pas top !tu seras Wlaschka ! ça te plaît ?
- Ok on se prépare, Toi ma chère Wlaschka, tu enfiles ce jean et ce blouson et tu mets les bottes.

Pendant que j'enfile la tenue qu'il m'a donné, j'entends le ronflement de la moto qu'on place dans le cadrage

- Prend la pose devant la Guzzi, me dit-il à la sortie.

Quatre garçons au look de bads boys, se font maquiller dans un coin, ils viendront me rejoindre, après la première série.

Jean Batiste immortalise la scène en plein cœur de Marseille devant le port.

Son appareil émet des cliquetis saccadés. Les badauds se sont groupés autour de nous. La lumière attire les papillons. Leurs regards me troublent un peu. Je ne suis pas habituée à cette proximité. Je perçois des sourires, que je ne sais pas encore interpréter. Alors, je m'invente un personnage imaginaire avec qui je converse et qui me permet de me détacher de l'instant et avoir ce regard énigmatique qui semble plaire à Jean Batiste

- Très bien ce regard, garde le, il est parfait ! c'est ton cheval, imagine que tu galopes dans la plaine !

Mon cheval ! Ho ce mot à lui seul ramène en moi des souvenirs tellement présents dans mon cœur.

- Parfait tu es superbe ! À cinq maintenant !

Les clichés se succèdent à un rythme effréné. Une chance la journée est lumineuse. Le temps file sans même que j'en ai conscience. Lorsque Jean Batiste lance le dernier ok final, j'ai les yeux encore remplis de lumière.

Ces photos illustreront le prochain tirage d'un grand magazine. Une référence du monde de la mode, basée en Belgique, qui scénarise ses créations, autour d'une histoire, ou d'un lieu d'exception.

Voilà nous sommes sur le chemin du retour. C'était ma première séance de travail. En rentrant nous allons voir les premières photos. J'ai hâte de pouvoir savoir, moi aussi, si mon visage accroche bien la lumière.

- Nous allons faire le premier point, me dit Jean Batiste. Un tri des photos réalisées hier, ensemble, celles que nous n'aimons pas, ne sont pas retenues et seront supprimées du book que nous devons réaliser.

- Regarde Je savais que ce serait superbe ! Me dit-il après un premier tri.

- Je vais t'envoyer chez mon ami. Il te fera un contrat et sera ton agent

- Tu te dois de mettre en place tout un enchainement de choses, pour te protéger et t'aider à évoluer dans le milieu.

Sur le plan juridique, et selon la destination des photos (commerciale par exemple), tu dois me signer une autorisation de droit à l'image (obligatoire pour les photographies représentant des personnes).

Cette autorisation me permet d'utiliser les images (vente en banque d'image, presse, site internet, etc....), que nous avons réalisées aujourd'hui et qui sont ton premier vrai job.

Nous avons examiné les tirages avec attention pendant un long moment. J'ai le sentiment d'être une autre déjà, de toucher les étoiles du bout des doigts. Après ces

différentes mises au point, les conseils de Virginie, ceux de Jean Batiste, le choix des tenues pour la séance suivante

Je rentre à la maison.

Le chemin qui me ramène est léger. Je vole. Je ne vois rien de ce qui m'entoure, j'ai emporté dans ma tête la lumière éblouissante des projets ! Une joie irrationnelle me pousse je ne sais où. En fait je ne sais rien ! De ce que je vais gagner, de ce qui va suivre, mais déjà, je réalise que c'est ici, l'endroit où cette farouche envie d'exister me poussait. La raison de cette bataille de tous les instants ! La vie me donne enfin ce que je suis venue chercher ! Je l'ai payé cher mais j'en suis gratifiée. J'imagine le retour au village, les bras de ma mère le regard de mon père de tous ceux qui ne voyaient en moi qu'une femme soumise comme celles des tribus.

C'est aussi un message d'espoir pour celles qui sont restées. Une façon de leur dire que le rêve est au bout du chemin quand on veut se donner le moyen d'aller le chercher ! Nous pouvons tous aller au bout de nos rêves. A ce prix, seulement, la vie vaut d'être vécue.

C'est l'état d'esprit qui m'accompagne jusqu'à la petite chambre que j'occupe toujours à la boulangerie. Mes amis m'y attendent. Je leur dois, de tout leur raconter même si, je voudrais, encore un peu, garder pour moi, la magie de ces instants

Chapitre 9

Désormais, Jean Batiste me consulte, nous discutons du type de prises de vues prévues. Il me demande de lui faire partager mes idées, il m'envoie en règle générale des instructions un peu avant le shooting

Cela me permet de me mettre en condition, m'aide à me préparer au mieux sur le choix des tenues, des poses, du maquillage.

C'est aussi parfois des discussions sur les lieux, c'est lui qui propose, mais il est toujours ouvert à mes suggestions.

J'adapte mon maquillage en fonction des différents thèmes du jour, un maquillage plutôt léger, classique pour les photos "business" un maquillage très appuyé pour les séances "fashion".

Je choisis souvent les tenues, les accessoires (sac, gants, foulards, etc...) avant le shooting, sauf si nous avons une demande particulière, pour être prête le moment venu.

Nous validons, ensemble, les assortiments définitifs, je choisis mon maquillage. Après quelques réglages (éclairages) et essais (poses), le shooting peut débuter. Cela se déroule toujours dans la bonne humeur. Le stress n'étant jamais bon pour faire de belles photos !

Je me sens bien, c'est fantastique d'essayer de nouvelles choses, des styles vestimentaires différents, des poses, libérer la magie d'un lieu avec un éclairage, une ambiance. C'est un photographe passionné et chevronné. Il a le regard pointu, aiguisé. Ses clichés, subliment l'instant. D'instinct il trouve l'angle qui va apporter la dimension optimale à ses épreuves. Je suis souvent étonnée de la profondeur de son travail.

Il a craqué cette semaine pour la lumière de Saint-Tropez

Il nous a emmenés sur la plage, puis a profité d'une soirée branchée, pour mêler les mannequins au gens du cru, et donner ainsi, une touche réaliste à ses clichés.

Nous avons établie une relation de confiance, tout devient simple sous sa directive. Il sait prendre, transformer des idées en sublimes clichés. Son expérience, son écoute, sa patience en font un professionnel talentueux.

Le shooting terminé, inmanquablement, un premier tri est réalisé conjointement, les photos que nous n'aimons pas, sont rejetées où supprimées. Ce travail, dure souvent des heures et même la journée. C'est souvent tard, le soir, que je retrouve ma petite chambre, où je m'écroule fatiguée mais heureuse.

Je viens de recevoir mon premier salaire. A ce rythme, je vais pouvoir avoir un appartement pour moi seule et rendre la petite chambre qui m'a servie de nid.

Les choses semblent se précipiter un peu. J'ai désormais un agent. Il pense que j'ai un potentiel aux vues du book que Jean batiste m'a préparé.

Le milieu du mannequinat est un business. L'argent y exerce un pouvoir. Les filles commencent dès l'âge de 15 ans, je suis dans la moyenne.

La période de l'adolescence est un moment où l'on se transforme, mais dès que l'on devient mannequin, on n'a plus le droit de changer de look. C'est mon agent qui prend les décisions, je dois être déterminées et lui faire confiance. Ce n'est pas toujours facile.

- Parfois, certaines filles se vendent mieux que ce qu'on avait prévu, c'est le contraire d'autres fois. On ne sait pas comment le marché va réagir.

Le problème avec les jeunes c'est que leurs parents exercent souvent un contrôle sur leur carrière. C'est bien d'être encadré, mais parfois, les parents veulent voir leur fille travailler encore plus et ils aimeraient devenir des vedettes à la place de leurs enfants. Vos parents sont ici ?

- Non je n'ais que mon amie c'est un ancien mannequin, elle comprendra les besoins du métier.

Mon agent avoue prendre six à huit nouveaux visages par année et parmi les nouvelles filles, une ou deux ne trouvent pas de travail durant les douze mois Si elles ne font pas d'argent et que leur carrière n'avance pas, ça ne sert à rien de les garder et d'investir du temps sur eux.

- c'est l'industrie qui décide me dit il Lorsque le mannequin est persévérant et travaille fort, l'agence les envoie à New York, à Paris pour qu'elle développe leur potentiel, apprennent à marcher.

Après ce temps, elles sont prêtes à travailler régulièrement.

Les mannequins peuvent se retrouver avec 10 castings par jour, dès que l'agent reçoit des demandes le mannequin est appelé en entrevue, chaque modèle a son look et tout le monde ne peut être retenu

Le client à ses demandes particulières et les modèles doivent répondre aux critères.

Lorsqu'un mannequin se rend un rendez-vous,

L'agent lui envoie toutes les informations disponibles afin qu'elle puisse se préparer. De cette façon, le client va aimer travailler avec elle et la redemandera.

Quand une fille est nouvelle, L'agent l'accompagne souvent dans ses premiers rendez-vous pour être sûr qu'elle sera performante.

Les clients sont des habitués de l'agence, ils sont respectueux et professionnels.

La réalité est souvent différente, plus difficile dans d'autres agences.

En ce moment, La demande change, les baby-boomers arrivent dans une nouvelle tranche d'âge et veulent se voir représenter dans les publicités. Un nouveau marché s'ouvre, pour les mannequins de 50 ans.

Si les compagnies changent leur vision et visent un nouveau marché elles devront s'adapter.

-Tu vois tu as de quoi voir venir ! Me dit-il en riant

J'ai signé mon contrat ! Désormais, je ne dispose plus de mon image, mon agence seule en a les droits, par son biais je reçois les demandes de castings.

J'ai également le devoir de conserver cette ligne qui m'a permis d'être remarquée.

Je commence ma journée par un petit déjeuner léger (quand j'ai le temps d'en prendre un), composé d'une tranche de pain à la banane ou de céréales aux raisins secs.

Le déjeuner est mon repas principal, qui en début de semaine réjouirait n'importe quel nutritionniste : poisson, choux de Bruxelles, purée de pommes de terre et cheese-cake.

Il finit par s'étioler, au fil de la semaine, pour ne se composer que d'une salade et de quelques légumes.

Le dîner est sauté deux fois, et s'il ne le l'est pas, sera un bol de nouilles au poulet.

Je revendique malgré tout d'une alimentation saine, et en croquant un cookie au chocolat, je me justifie en déclarant que c'est une exception...

Finalement, mon menu oscille entre rigueur draconienne et nourriture régressive, on le jugerait presque familier, typiques du quotidien d'une femme active.

J'ai appelé Maria, et c'est avec ses conseils que je trouve mon équilibre.

Les contrats se suivent à une cadence infernale, difficile de dormir mon compte. Au moins, je commence à avoir un peu d'argent de côté. Tout est nouveau pour moi cet arsenal de compte bancaire de placements auxquels je ne comprends pas grand-chose. Mais Guy veille pour moi.

Je cherche un appartement pour avoir enfin mon havre de paix, ma bulle.

Ce matin mes deux amis ont projetés de m'amener en visite. Nous allons tous les trois voir les adresses qu'ils ont repérées.

Dans un bel immeuble neuf, à proximité d'un jardin, un appartement avec un hall d'entrée, des placards, un séjour immense, donnant sur une terrasse de 50 m², une cuisine américaine aménagée, deux chambres avec placards, une salle de bains toute en marbre et des toilettes indépendantes. Double box pour les voitures. Toutes les pièces donnent sur la terrasse ; un vrai petit bijou.

Je suis tout de suite conquise ! Je le fais savoir, le retiens et signe quelques jours après.

L'appartement est vaste, clair, une large plate-forme le ceinture en entier. Il y a une douce lumière qui fait penser à l'Italie. Je me dis que je m'illusionne, que je ne pourrais pas tout payer. Ça me fait peur cette indépendance financière et puis, je suis si loin de la case de mon enfance. Mes amis me rassurent. La vie est magnifique, je vais pouvoir recevoir mon amie, faire la fête avec mes copains, me construire une famille, de gens que j'aime et qui m'apprécient.

Nous avons meublé toutes les pièces avec fébrilité ! Tout est blanc ! C'est un écrin à ma peau noire, une allégorie à ma négritude, que j'ai totalement intégrée, contre laquelle je n'ais plus à lutter. Quelques taches de couleurs au mur, l'œuvre d'un grand peintre du moment je l'ai voulu assez dépouillée pour y retrouver un peu de l'espace de mes contrées.

C'est la première nuit que je passe seule dans mon "Havre de paix". Drôle de sensation que de se retrouver maître à bord quand on a jamais eu un vrai chez soi.

Je suis là, assise à même le sol, devant le dressing qui regorge de jolies choses. Si loin des vêtements de bure et des djellabas trop grandes pour moi. Je regarde cette débauche de frivolités, pour essayer d'y croire ! Oui elles sont à moi. Je les prends une à une dans mes bras, et, comme avec un cavalier nous entrons dans une danse folle. Je sais, que ce n'est rien, face à ce que j'ai pu voir chez certains, mais quelle revanche me trouver la ce soir. Si ce n'était ma propre histoire ! J'aurais du mal à y croire

Je pense aussi à tous ceux que j'aime, tous les gens que j'ai connus qui ont marqué un moment de ma vie, qui m'ont aidé ou mutilés Ils sont les pierres de cette route qui me pousse toujours plus loin, tantôt rectiligne, parfois escarpée !

Et Maria, que j'aime tendrement, sans qui, je ne serais rien, ma seconde maman, je vais inviter pour lui montrer, lui faire partager mes secrets.

Et si je l'appelais ce soir ?

Le petit téléphone est toujours avec moi c'est vrai ! J'ai voulu le garder il représente tellement de choses, je n'ai pas su m'en séparer.

- Allo Maria ? J'avais envie de partager ma première nuit avec toi
- Comment vas-tu ?
- Maintenant tu peux venir me rejoindre il y a de la place ici et j'ai besoin de toi ! Tout est nouveau pour moi, j'ai besoin de tes conseils pour me sentir plus sereine ! Pourrais tu être la ce week end nous irons faire une ballade ensemble comme lorsque j'étais chez toi ?
- Tu peux donc venir ? Ho ! Que je suis si heureuse ! Je dois aller faire une séance a new York viendras tu aussi ? C'est fantastique !
- Tu viens quand Alors demain ? oh mon Dieu ! vite prépare tes valises ! Je suis impatiente, ferme bien la maison il semble que tu seras absente un moment.
- Oui je suis heureuse je t'embrasse.

Maria va venir ! Maria va venir ! Je dance, mes vêtements dans les bras je tourne à nouveau comme dans une valse effrénée. Le miroir face à moi me renvoie mon image.

D'un coup je m'arrête ! Quel changement ma silhouette m'interpelle.

Bien sur, je me connais, mais je n'avais jamais pris le temps de me voir sous cet angle. Une femme déjà, une enfant encore.

14 ans !

Ici vous pensez qu'à cet âge on est encore une enfant.

Chez moi, beaucoup sont déjà mère de famille.

Je ne sais pas ce que je préfère. Tout a été si vite !

La vie m'a embarquée dans un train de grande vitesse et j'ai devant moi une inconnue dans laquelle j'habite.

Je prends brusquement conscience que je n'ai pas pris le temps de me poser pour intégrer ces bouleversements.

Déjà a la tête d'un appartement que mes amis ont du cautionner pour moi. Tout cela va trop vite.

Les robes ont retrouvées leur placard. Je m'allonge sur ce lit dans lequel je vais pouvoir m'endormir pour la première fois! Le mien !

Mes pensées s'entrechoquent, la nuit enveloppe la pièce, seule, une petite lampe diffuse encore une lumière dorée. Une douce torpeur m'envahie, je me sens bien, à l'abri et c'est délicieusement que je me laisse glisser sans peur, vers le monde des rêves.

Quand j'ouvre les yeux quelques heures plus tard, les lueurs de l'aube ont à peine revêtu les couleurs du jour.

La ville s'éveille dans l'engourdissement bienfaisant d'une nuit pleine de sommeil.

C'est le jour où Maria arrive, instantanément je réalise que le temps passe vite et que je dois mettre les bouchées doubles pour être prête quand elle arrivera. J'ai préparé la chambre d'amis, des fleurs quelques cadeaux. Je ne pourrais jamais lui rendre tout le bonheur que je lui dois.

Mes amis vont aller la chercher Je voudrais tellement que tout soit parfait J'ai tout rangé ! Tout est lumineux, comme la maison que nous avons partagée.

Je m'active pendant les heures avec une fébrilité perpétuellement insatisfaite.

Lorsque les notes de la sonnerie retentissent, mon cœur fait un aparté dans ma poitrine. Je tremble de bonheur et lorsque j'ouvre la porte je ne peux voir que ses yeux qui, comme les miens sont chargés de larmes.

Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre !

C'était tellement bon de se retrouver ! Notre étreinte semble ne plus devoir finir tant la charge d'émotions est intense. Mes amis ont légèrement reculés, attendant patiemment la fin de nos effusions.

- Je manque à tous mes devoirs, lui dis-je lorsque l'émoi est un peu retombé
- Entrez vite ne restez pas devant la porte

Je me suis effacée laissant le passage ouvert à mes trois amis.

Maria a, les bras chargés de violettes odorantes. Je n'en prends conscience qu'à cet instant !

- Je suis passée à Toulouse, me dit-elle ! c'est la fête de la violette, et, en les regardant il m'est apparu comme une évidence que cette fleur était pour toi. J'ai eu envie de t'apporter cette jolie violette de Parme. Elles seront du plus bel effet dans ton salon et donneront une note de couleur délicate à l'univers immaculé dans lequel tu évolues.
- Merci Maria il ne fallait pas ! ta présence est déjà le plus beau cadeau que je puisse espérer.
- Viens je vais te montrer ta chambre, tu vas découvrir mon sweet home !

La visite a duré si longtemps que les garçons fatigués, ont fini par investir la télé. Lorsqu'enfin nous sommes revenues au monde réel, ils avaient déjà oubliés notre absence.

- Je vous ai commandé un diner d'excellence ! Venez vite à table

Comme je ne suis pas en état de rivaliser avec toi Maria, et que cette première journée, nous devons de la passer ici, j'ai sollicité le meilleur des traiteurs.

Le foie gras est délectable, présenté avec quelques figues fraîches particulièrement bien choisies c'est une explosion en bouche. Le porto blanc qui l'accompagne donne une note de douceur à cet ensemble suave.

Le canard à l'orange, la mousse de céleri, le champagne rosé, viennent conforter l'impression de raffinement subtil. Puis le carpaccio d'ananas pour terminer le repas apporte à nos papilles la sensation confortable et légèrement aigrelette d'une digestion aisée.

Mes amis semblent repus. Je constate avec bonheur que le choix du repas fût judicieux. Nous avons un moment encore fait appel à nos souvenirs communs. Evoqué, cette deuxième naissance dont elle est la mère spirituelle, parlé de nos projets, de ses disponibilités. Il fût décidé que Maria resterait un temps certain avec moi et qu'elle serait présente dans mes projets de voyage, jusqu'à ce que la sollicitation de l'esprit vers le retour à la maison ne soit trop forte.

Chapitre 10

Ce matin là, c'est David et Guy qui nous conduisent vers l'aéroport de Marseille Provence Marignane.

New York nous attends ! Nous allons rejoindre mon agent déjà sur place.

C'est lui qui viendra nous accueillir à l'aéroport John-F-Kennedy.

Le temps semble figé dans l'attente de l'embarquement. Il s'égrène dans le sablier sans vouloir en finir.

Je me sens nerveuse c'est la première fois que je vais découvrir les states.

Finalement le haut parleur fini par appeler notre vol porte 10. Embarquement immédiat veuillez vous présenter au control !!

Vite, vite, allons y. Maria et moi rassemblons nos bagages et, après de multiples embrassades à nos amis, nous rejoignons le 747.

Nous voyageons sur une compagnie américaine, Delta. Le personnel est impeccable, il nous accueille dans une sorte de haie d'honneur. Le pilote est immense, son style et son sourire me font penser à John Wayne, il a de grands yeux bleus, cette vision réveille un souvenir enfoui, mais si présent, Allez, il me faut taire cette mélancolie ubiquitaire, pour laisser place à un avenir qui semble me tendre les bras.

Nous sommes installées, L'avion a lancé ses moteurs pour entrer en piste d'envol. Pour l'instant tout semble sous contrôle. C'est même étonnant qu'un engin d'une telle dimension puisse se mouvoir avec une telle aisance.

Il prend de la vitesse et en quelques secondes nous sommes déjà en montée.

Puis c'est l'altitude, les maisons deviennent minuscules, nous volons au dessus des bois, au dessus des vallées, des montagnes et des mers jusqu'à ce que tout disparaisse, dans l'univers cotonneux qui nous entoure.

Il n'y a plus rien à voir et ce sera ainsi tout au long du vol.

Maintenant qu'il a pris sa vitesse de croisière, la voix surannée de l'hôtesse nous susurre que nous pouvons détacher nos ceintures, et circuler librement.

Bien enfoncée dans mon fauteuil, je réalise que je suis en train de voler Le rêve d'Icare est à ma portée ! Mon esprit s'envole avec agilité.

Je me gorge d'espace, de ses ondes,

Pour entrer dans une joie profonde.

C'est l'immense étonnement

Des cieux devant cette matière qui vole

Un encouragement pieux

Dans l'interminable gouffre bleu.

- Tu dors me dit Maria ?
- Non je réfléchissais
- je pense que l'hôtesse ne va pas tarder à nous porter le repas.
- as-tu faim ?
- Non ! pas vraiment.
- Nous avons presque 10 h de vol. Il te faut manger un peu.
- Je suis surtout impatiente, tu sais bien que c'est le premier grand voyage que je fais, dans des conditions normales.
- je ne peux me départir de l'angoisse. Tant de choses me sont arrivées.

Avant je n'avais rien, donc rien à perdre. Maintenant je possède une certaine stabilité et la peur de perdre ce que j'ai gagné.

- tu dois faire confiance à la vie. La peur n'apporte rien elle est un boulet a ton pied.

Délivre toi de tes peurs la vie te semblera plus légère.

Essaye de croire en l'espèce humaine. Il n'y a pas que des prédateurs

L'homme grandi, évolue sans cesse, vers ce qu'il y a de meilleur

La route est longue, difficile, certains y parviennent plus vite que d'autres. Mais chaque être vivant, à un moment ou à un autre de sa vie parvient à trouver cette part de divin qui est en nous.

- Tu es sage Maria
- c'est la vie qui m'a appris.

voila le déjeuner qui arrive

Le chariot venait d'arriver, avec son lot de plateaux préparés d'avance.

Vite servis, vite desservis. Le train train reprend sa place.

Le voyage se poursuivait sans événement particulier.

- Je vais faire un petit somme me dit Maria
- très bien moi je vais lire.

J'ai ouvert un livre, mais très vite, le ronron régulier du moteur m'a entraînée comme Maria au seuil d'un environnement ouaté contre lequel je ne pouvais plus lutter.

Lorsque nous avons émergés, la nuit était déjà bien noire. Beaucoup de gens avaient plongé, eux aussi, dans le confort bienfaiteur du sommeil. Les heures avaient filées sans que nous soyons conscients du décalage.

New York n'est plus très loin. Le nez collé au hublot j'essaye de ne pas perdre miette de l'amorce de la descente. Pourtant, je dois me consacrer à des tâches moins ludiques.

Imagine !

L'arrivée à New-York commence... avant l'atterrissage ! Dans l'avion, une heure environ avant de toucher terre, les hôtesse distribuent deux formulaires, un vert, un blanc.

Nous devons les remplir avec soin, ils nous seront demandés à l'immigration. Indiquez l'adresse de l'hôtel. Heureusement que Serge, mon agent, m'a donné tous ces détails.

L'avion commence enfin à perdre de l'altitude. On distingue l'architecture de la ville, symbole de l'Amérique, capitale du monde. On imagine, au loin, la statue de la liberté, minuscule. Tout est infiniment petit encore, puis on survole ce qu'on pense être un fleuve, quelques grattes ciel et les pistes. Tout va très vite ensuite.

Après avoir atterri à New-York, à notre descente d'avion, la première chose que nous voyons de l'Amérique, c'est le guichet de l'immigration. Il y a une longue queue et Maria me presse à entrer dans la file sans tarder.

A New-York, le poste d'immigration, ce sont une vingtaine de guichets, au moins, pour des centaines de personnes qui attendent leur tour. L'attente peut atteindre 2 heures, en cas d'affluence.

Nous n'avons à cet instant, droit à rien, même pas celui de téléphoner avec notre portable à cet endroit. Nous Tenons prêts nos passeports, les formulaires verts et blancs dûment remplis.

Il nous est demandé la raison de notre venue aux USA, nous répondons "business" Puis laissons l'empreinte de nos doigts en les appuyant un à un sur un capteur, une photo de chacun d'entre nous sera prise, à l'aide d'une petite caméra. C'est la procédure !

Il ne reste plus qu'à récupérer nos bagages, passer rapidement la douane.

Voilà, enfin arrivé à New-York et sortis de l'aéroport.

Nous cherchons des yeux, le beau serge !

Un homme, s'approche de nous, une pancarte dans les mains, portant mon nom. Il nous dirige vers une limousine, la production l'a dépêchée pour nous.

À l'intérieur Serge nous attends.

- Avez-vous fait bon voyage ?
- Oui ! Dommage nous avons atterri en pleine nuit et rien vu de la ville !
- Ne regretter rien l'avion ne survole pas la ville
un circuit particulier est prévu pour rejoindre JFK.
- Je vous conduis à l'hôtel vous avez peu de temps pour vous poser,
Ranger vos affaires, prendre une douche.
- Je reviendrais vous chercher.
- Quelques détails à mettre au point, un briefing pour le podium de samedi,
Tu en as trois ces derniers jours, plus un shooting et quelques jours de répit.
- Je te rappelle, que tu n'es pas en vacances !
- Que le rythme va être intensif, qu'il faut donc ménager ton organisme dans, le plus souvent possible, avec un sommeil réparateur.

Le Tribeca Grand Hôtel de New York est situé dans l'un des quartiers les plus exclusifs et les plus influents. Il doit sa renommée à sa transformation en grands lofts d'artistes dans les années 70 et 80 et à son emplacement particulier.

Sa structure est saisissante, le choix de ses matériaux résolument cosy, oscille entre les tons sombres et les couleurs dorées.

A deux rues de Canal Street et bordé par Church Street, Walker Street et la sixième avenue, l'hôtel se trouve au cœur d'un univers de mode, de divertissement et de commerces.

C'est l'un des quartiers chics de Manhattan, les plus recherchés. On y trouve de nombreux restaurants de prestige, des boutiques élégantes, des magasins de designers, des galeries d'art, des établissements de meubles anciens, contemporains, sur fond d'histoire, d'architecture et d'élégance. Tout est pensé, pour mettre le luxe à portée de main.

Les Suites, figurent parmi les plus belles, de tous les hôtels de luxe de New York.

La notre n'échappe pas à la règle. Elle offre le faste d'un espace généreux et de vues exceptionnelles sur New York. Avec un salon somptueux et un bureau équipé d'ordinateur, elle permet de recevoir des visiteurs.

Les fauteuils invitent à la détente, tandis que des éclairages tamisés dans les alcôves, éclairent la pièce d'une lumière subtile légèrement dorée. Un grand écran permet la connexion aux quatre coins du monde.

Les fenêtres, pleine hauteur, ouvrent sur une vision saisissante de Manhattan, en contrebas.

La salle de bains est somptueuse dans un dégradé de beige et de blanc, le spa personnel, invite à la détente.

Notre suite est équipée de lits double, attention particulière de la production qui connaît la venue de Maria.

Je dois reconnaître que tout a été pensé, pour que ce séjour soit productif et confortable.

Nous avons pris une douche, chacune à notre tour, c'est Maria qui a ouvert la marche, bien que j'ai insisté pour qu'elle se repose après le voyage, toujours un peu éprouvant. Mais elle dit, que le deuxième jour est plus difficile, puisque nos repaires sont bousculés par le décalage horaire.

Serge est passé nous prendre, dans le hall d'entrée il nous attend.

Fringant comme les tops qu'il fréquente et dont il imite les outrances, il fait les cent pas.

- Parfait Nous sommes dans les temps.
- Ce soir, il y a débriefing et attribution des tenues à chacun des modèles, puis demain visite du site et visualisation du podium.
- Les clients nous diront ce qu'ils attendent de toi, combien de passages tu auras et demain il y aura aussi une répétition avant le show de samedi.

Ces prestations sont bien payées, de plus il y aura des célébrités, des journalistes, des producteurs en quête de nouveaux visages. Tache donc de donner le meilleur de toi.

Le lendemain, lorsque je grimpe dans la limousine, j'ai le cœur qui bat à cent à l'heure. Forcément, tout cela fait monter le stress, une nouvelle ville, un nouveau boss, une langue dont je ne maîtrise pas encore toutes les subtilités. Mais la route a vite fait de me faire oublier ce trouble. Ici tout est tellement différent. J'écarquille les yeux pour m'imprégner de ce nouvel environnement.

Il est neuf heures du matin à New York, à Marseille c'est encore la nuit. Une journée de travail qui s'annonce, difficile pour cause de manque de sommeil.

C'est une vraie ruche qui s'active. Mais tout semble maîtrisé par mon agent, tout au moins en ce qui me concerne.

Voilà nous somme arrivés, la limousine s'engouffre dans le parking et descend doucement gagner son point d'ancrage. Nous descendons et allons rejoindre l'ascenseur. Il nous mène au 19^{ème} étage d'un immeuble cossu.

Ce sont des bureaux où déjà, d'autres filles sont présentes. L'ambiance semble très studieuse, et nous sommes vite happés par le système qui nous presse à notre tour. Mise au point, directives, rien n'est laissé au hasard. La matinée file comme un éclair. Puis, nous allons vers le site retenu pour visualiser le podium.

La salle est gigantesque. Une allée centrale légèrement surélevée, des banquettes alignées en nombre impressionnantes, une harmonie de couleurs, où chaque siège est étiqueté. Certains portent des noms illustres : princesse Iréna, SM la princesse de Norvège, etc. etc.

Le podium forme un triangle, au bout duquel on trouve une entrée ronde.

Les filles pénètrent une à une, au rythme de la musique, marchent jusqu'au bout du podium, font un demi tour et une pause de quelques seconde, qu'elles utilisent pour sublimer un détail du vêtement, puis elles repartent en sens inverse pendant qu'un autre mannequin entre à son tour.

Le ballet est incessant, de ceux qui font un tour de piste et retournent changer de tenue. Chacun à son cotât de passages, de vêtements qu'il doit enfiler très vite, avec l'aide du personnel de cabine, quelque fois. Ca se termine toujours par une robe de marié.

La salle plongée dans le noir, suit avec les projos, le ballet incessant d'étoiles fugaces. Toutes les filles viennent saluer et enfin le maître sous les applaudissements. C'est fini.

Un cocktail, des présentations privées aux clients les plus fortunées.

Les carnets de commandes se remplissent le créateur est satisfait.

Moi je rentre à l'hôtel, non sans avoir rendu les postiches et retiré le maquillage.

Ce travail est immuable ça se passe souvent comme ça ! Mais demain il y aura Maria et je défilerais pour elle.

Ce soir nous Allons dîner dans la grande salle, où de nombreuses tables rondes, forment le principal du décor.

- J'ai besoin d'une nuit complète pour être au top de ma forme. Dis-je à Maria
- Alors, ne tardons pas à aller dîner

Lorsque nous descendons, dans la salle de restaurant, il y a encore peu de monde. Le maître d'hôtel nous accueille, pour nous mener jusqu'à notre table. Je suis ravie, d'offrir à mon amie le premier dîner dans ce cadre digne d'elle. Pour cette soirée, elle porte une robe un peu rétro, vintage.

Sa silhouette est toujours aussi fine, et, lorsqu'elle avance au milieu des tables, le silence est instantané dans la salle. Les yeux sont rivés sur elle et moi. Je suis toujours admirative de voir, que malgré le temps, elle n'a rien perdu de sa superbe.

Des retrouvailles intimes, animés de nuit, un menu de cuisine nouvelle française, concocté par des chefs étoilés, une sélection rigoureuse de vins et de champagnes renommés, la soirée s'annonce belle.

Le repas se déroule dans une connivence totale. Les autres nous sont étranges, même si l'on perçoit des regards intrigués sur nos personnalités qui se subliment, cela ne nous perturbe pas.

Plusieurs fois, le Chef de rang s'incline, pour nous notifier des offres de champagne, d'invitation à dîner. Chaque fois, il repart éconduit.

C'est notre soirée ! Il n'y a de place pour personne. Nous allons quitter la salle vers une heure du matin, lorsqu'un homme d'une cinquantaine d'années, s'approche de nous.

- Bonsoir Mesdames, dit-il en s'inclinant légèrement.

Pardonnez ma démarche un peu cavalière.

Ce n'est pas dans mes habitudes, et je ne veux surtout pas vous paraître présomptueux, ni vous importuner, mais vous me semblez tellement incarner

les héroïnes de mon film, que je n'ai pas su résister au besoin de vous le dire.

Nous ne parvenons pas à boucler le casting, et, en vous voyant, j'ai eu la révélation !

Si vous voulez accepter de prendre un verre dans le salon, je vous en parlerais avec joie.

Personne, jusque là ne pouvait endosser les rôles, nous avons pourtant auditionné un bon nombre de candidates. Mais chaque fois, il leur manquait quelque chose.

Si vous vouliez acceptiez de faire un bout d'essai, j'en serais très honoré et très heureux.

Nous nous regardons, Maria et moi, étonnées et ravies. Un peu abasourdies, nous demandant si c'est une technique de drague ou si cela est tangible !

Mais, ses manières élégantes, ses vêtements raffinés et son indéniable éducation, ont vite raison de notre méfiance. Le discours semble bien réel. Et puis, ce n'est pas la première fois que la vie nous offre ce genre de surprise. Nous le suivons donc, jusqu'au salon.

Avec son long bar lustré, ses fauteuils profonds et son éclairage tamisé, c'est un cadre sophistiqué, très prédisposé à la détente.

Il ressemble à tous les salons cossus des hôtels de luxe, un compromis cosy de style anglais, cerné de bois rouge et de canapés confortables.

Il raconte, qu'il est metteur en scène, et prépare l'adaptation contemporaine d'un vieux film à succès.

Il nous parle longuement de son œuvre, avec un enthousiasme juvénile. De son Art, du travail qu'il accomplit, pour réunir tous les éléments de toile de fond et de sa vision de choses qu'il doit retranscrire, afin de nourrir l'interprétation des acteurs.

Quelque chose de magique le porte. Un enthousiasme qu'il nous communique.

Maria semble boire ses paroles et il ne faut pas être trop habile pour discerner la complicité qui semble naître peu à peu entre eux.

Je fini par demander la permission de me retirer, laissant Maria fignoler les détails d'une éventuelle collaboration.

Une dure journée m'attend et je me dois quelques heures de sommeil pour être a la pointe de ma forme.

Lorsque j'ouvre les yeux le lendemain, Maria dort encore et c'est sur la pointe des pieds que je rejoins la salle de bains pour réveiller mon corps de jets chauds et odorants.

L'eau glisse en million de gouttelettes nacrées sur mes vallons dorés, la vapeur à embuée la glace, on ne voit plus rien, il fait chaud, une chaleur revigorante qui met tous mes sens en exergue. Je me dois d'être prête à l'heure. Et, elle tourne immuable.

Une légère collation, un taxi, je laisse Maria me rejoindre plus tard. Pas d'effort de toilette, un simple jean fera l'affaire, tout mon matériel est dans un grand sac, je vais passer dans les mains savantes des coiffeurs, des maquilleurs. J'engouffre seulement, une jolie petite robe blanche qui fera merveille à la fin du défilé si je ne peux garder un modèle pour le cocktail.

En un rien de temps, je suis prête à partir. La route est moins chargée ce samedi matin, et pour rejoindre le port d'attache, pas d'embouteillage.

Certaines personnes doivent avoir dormi sur place ! Tout est déjà prêt. Les électriciens donnent un dernier tour de vis aux projecteurs. Je n'ai pas le temps de voir grand-chose je suis happée par Serge. Il me donne les dernières consignes pendant que nous marchons vers les loges. Quelques filles déjà présentes, se font coiffer. Je sens tout de suite leur animosité, nous sommes très différentes les unes des autres et la carnation de ma peau m'a fait choisir pour les couleurs claires et la robe blanche finale.

Les filles espèrent toutes la présenter. Une jalousie bien tangible s'est déclarée dès lors qu'on me l'a attribuée. Rien de rationnel, mais je sais, qu'à la moindre faille, elles tenteront de me faire éliminer, sans état d'âme. J'en ai vu d'autres ça ne m'impressionne pas. Je me jette à mon tour dans la course folle des préparatifs. La journée file d'une traite.

Lorsque l'heure arrive, les mannequins du matin sont méconnaissables, métamorphosées. Elles entrent dans un monde de rêve, dans une magie, avec un maître de ballet.

Elles avancent, portées par la musique, comme des lianes prises dans un souffle de vent, Laissant à chacun une envie d'encore.

La salle n'est qu'un trou noir, on ne voit rien des visages attentifs à notre chorégraphie.

Je ne pense à rien, j'avance, offrant la vision de mes courbes à des regards inconnus, le corps tendu, la tête droite, Fièvre, inaccessible, les vêtements ne sont que prétextes à des revanches lointaines, revanches de vie.

Lorsque les derniers modèles sont présentés, que les éclairages s'obscurcissent, c'est un retour vers la planète terre, une descente, qui me laisse un peu ivre de lumière, presque démunie.

La salle se rallume, je me rhabille, c'est fini, je suis libre de disposer de mon temps.

J'ai rejoins le cocktail, le chef d'atelier m'a permis de garder une robe, promotion gratuite de la maison. Elle est en dentelles de calais beige, si le tissu est un peu rétro, la coupe est résolument actuelle, et sur ma peau ambrée, du plus bel effet.

Je cherche Maria des yeux, il y a beaucoup de monde, certains se pressent autour des buffets, d'autres autour de moi.

Je sens le poids des regards, j'ai appris à gérer. Ils ne me font plus peur, mieux ils me confortent.

Je la vois, elle semble ne pas être seule. En effet, c'est le metteur en scène d'hier soir qui l'accompagne. Ils m'aperçoivent et m'accueillent avec le sourire.

- Tu as été somptueuse ! Stevens a tenu à venir te voir.
- Il est emballé, je crois qu'après tes autres défilés et le shooting de mardi nous pourrons aller faire ce bout d'essai
- Il a un rôle pour toi et aussi pour moi ! imagine nous allons pouvoir travailler ensemble ! me dit Maria toute excitée.

C'est une nouvelle aventure Wlaschka ! Ça me fait drôle de t'appeler comme ça ! Tu es d'accord ?

- Essayons ! nous verrons bien.

Nous sommes rentrés tous les trois, Stevens a tenu à nous inviter à dîner

Nous avons choisi un restaurant de caractère français, clin d'œil à notre port d'attache, un écrin rouge et noir, une ambiance particulière, une cuisine ouverte, Un long comptoir et des tabourets hauts, confortables, loin des salles à manger habituelles, une atmosphère unique. Les plats tous en finesse, un régal du palais.

Stevens a profité de cette halte pour, nous expliquer nos rôles tels qu'il les voit. Il nous parle conditions qu'il espère pouvoir nous offrir, nous explique comment il arrive à amener l'acteur à donner de la prestance à son personnage, toute son expression, sa matière.

Il nous explique le thème du film :

"Emma rencontre à la sortie d'un cinéma, le mystérieux Richard, chercheur d'un grand laboratoire, qui lui demande assistance pour échapper à ses poursuivants. Il vient de

substituer une molécule qui devait être à l'origine de la composition d'un produit dangereux, destiné à la défense nationale.

Le lendemain à l'aube, il s'effondre devant elle, avec une hémorragie des muqueuses. On comprend vite que cet homme vient d'être assassiné de manière épouvantable.

Avant de rendre l'âme, il lui confie des informations sur la cachette, et lui demande de rechercher sa mère à Oslo, de s'y rendre, pour rechercher aussi le chef d'un réseau d'espionnage à qui il devait livrer cette molécule. Emma part en train pour l'Oslo et tente retrouver la mère. Elle se rend compte, mais un peu tard, qu'on la soupçonne d'avoir tué le jeune chercheur. Suivrons des poursuites et des intrigues de toutes sortes, et après bien des péripéties, elle parviendra enfin à se disculper.

Il explique : que le film est construit autour d'une thématique chère à Hitchcock d'une femme commune soudain accusé à tort et poussé à la fuite pour prouver son innocence, que nos deux rôles seraient important , dans de multiples situations, et qu'avant de faire le film, il faudra connaître le personnage auquel on devra s'identifier, faire des recherches, visualiser tout ce que l'on peut trouver de vies approchant l'histoire, imaginer le parcours, le maximum de choses pour pouvoir s'identifier à lui. Apprendre son texte, répéter, écouter les mises en situation du metteur en scène, une foule de choses qui s'apprennent lentement.

Il dit aussi, qu'après ce qu'il a vu ce soir, ma façon de marcher, ma présence, mon professionnalisme, il est persuadé d'avoir fait une belle découverte.

Ce n'est que tard dans la nuit que nous avons rejoint notre hôtel.

Nous nous sommes quittés très vite, prenant rendez vous en fin de semaine suivante, pour l'instant, il y a un autre défilé demain, un shooting et encore un défilé le jour suivant.

-Voilà des semaines bien remplies, dis-je à Maria en ouvrant un œil

Aujourd'hui la journée est à nous ! Nous sommes samedi

Ces semaines New Yorkaise, ne nous ont laissé le temps de rien !

Si tu es d'accord, nous allons nous rattraper ?

Maria tu dors ?

-Non, ma jolie je ne dors pas je réfléchis ! Je me dis que tu es libre maintenant et que j'aimerais aller 5^{ème} avenue Elle est, ce que sont les champs Elysées à Paris ! Une ligne droite de 4 kilomètres.

Il y a une foule de choses à découvrir et, ce n'est pas vraiment la ville où on peut s'ennuyer.

Nous sommes au pays de la démesure, tu n'imagines pas à quel point. J'ai quelques vieux souvenirs que j'aimerais réactualiser. Pour pleinement profiter de la ballade nous avons toute la journée et un taxi pour rentrer ! Tu en penses quoi ?

Je crois que nous allons adopter ton idée ! Je file sous la douche !

Nous avons pris le métro jusqu'à la station 23rd Street.

La sortie nous dépose presque aux pieds du Flatiron, tout près de Madison Square, puis nous avons vu l'imposant state Building, New York public Library, et juste derrière Bryant Park, un havre de paix où nous avons soufflé, fais une pause et grignoté un sandwich.

Bondé aux heures du déjeuner, les places sont chères, beaucoup, viennent y trouver un peu de détente avant de regagner leurs bureaux.

Une centaine de mètres plus loin, Le Rockefeller center, hallucinant de par son unité ! 19 bâtiments dans une symétrie parfaite, des lignes épurées forment un espace intérieur où des statues érigées, L'Atlas et le Prométhée symbolisent encore davantage le complexe. À l'intérieur, une profusion de boutiques de luxe, de restaurants. La démesure s'allie aux joies du merchandising.

Une grande partie de l'après midi s'est enfuit, lorsque nous avons émergé de nos achats compulsifs. Un taxi nous a ramenées épuisées, mais ravies. En rentrant, nous avons pu voir une gigantesque publicité pour une grande marque de noisettes enrobées de chocolat. Incroyable ! Les yeux les plus incrédules ne s'en remettent pas ! Surtout si, comme nous, les visiteurs sont Européens, peu habitués à cette magnificence, cette avalanche de couleurs, de lumière, d'inventivité, de créativité autour d'une simple marque de confiserie. New York n'a pas fini de nous surprendre.

Les lits nous ont happés lorsque nous avons rejoint nos chambres. Une séance de jacuzzi dans les sous sols de l'hôtel, puis un petit massage sont les bienvenus.

L'après midi s'est terminé sur ces interludes réconfortants.

C'est, rechargées d'une nouvelle énergie, que nous sommes allées rejoindre Stevens dans le salon de notre rencontre, non, sans avoir fait l'inventaire et l'essayage de tous nos achats.

- Les essais commenceront demain nous dis Stevens.
- s'ils sont concluants il ne restera plus qu'à signer un contrat et commencer à se mettre au travail !

Vous sentez vous prêtes à entrer dans cette nouvelle aventure ?

L'été est une période particulière, l'ambiance est un peu moins survoltée.

Nous allons en profiter pour assister à de nombreux festivals, vous montrer et faire, une promotion en avant première de notre film.

Je suis heureux que vous ayez accepté de travailler avec moi. Dès que la partie administrative sera réglée, nous irons à Los Angeles, à la Century Fox.

C'est l'une des plus importantes sociétés de production du cinéma américain. Les extérieurs, seront sûrement tournés en Ecosse, sur l'île de Sky.

Allons fêter ça ! Voulez vous prendre une coupe de champagne au bar, ou bien directement diner avec un millésime de Champagne Cristal Louis Roederer ?

Hé bien, Allons déguster ce champagne et nous enivrer de son authenticité.

- Savez vous que Le blason qui figure sur la capsule du Champagne représente les armoiries d'Alexandre II de Russie. Cette cuvée fut créée pour le tsar.

Dit-il près de la Mercedes que le portier venait d'ouvrir devant lui.

Après nous avoir installées et mis en route le moteur, il raconte encore

La bouteille ne comporte pas de fond de cul comme l'ensemble des bouteilles de champagnes, à cause de la peur des attentats, qu'il y avait alors. Personne ne pouvait y glisser une grenade.

Elle était blanche, pour en voir le contenu et s'assurer qu'il n'y avait pas de poison visible à l'intérieur.

Cette cuvée spéciale de prestige est remplacée aujourd'hui, par des bouteilles en verre blanc, mais reste l'un des millésimes les plus rares du monde, et les plus recherchés.

Ce soir, mes amies, vous allez diner de mets étonnants la thai-french cuisine. La fusion de deux grandes traditions culinaire qui fait naître des prodiges avec :

Les thons, rouge et blanc marinés à l'olive et au citron.

Le black-bass et ses bulbes de radis et boules de pommes en salade,

Le foie gras en papillotes, sauce cerise et gelée de porto.

Des fruits, confits au sirop d'agaves, accompagnés de sorbets aux zestes d'oranges et à la pulpe de kiwis.

Bien sûr d'autres mets, tout aussi envoutants, peuvent charmer votre palais, mais ce sont les plus remarquables ! À Manhattan, Ce restaurant est devenu passage obligé.

En poussant la porte on est saisis, par le cadre zen. Une harmonie dépouillée, qui encourage l'esprit à se concentrer sur le concert subtil des saveurs, qui réunissent l'Asie et l'occident.

Tout est pensé pour nous faire embarquer dans un voyage intime à l'écoute de tous vos sens.

Les grandes fontaines pour le regard,

Le chant de l'eau pour l'ouïe,

Les effluves de jasmin pour l'odeur,

Les fumets pour le goût,

Les matières pour le toucher et

Le service discret et efficace du personnel pour les sublimer.

La soirée s'égrène comme dans un rêve !

Quand je regarde en arrière, que je pense à l'endroit d'où je viens, ma vie d'aujourd'hui me semble être à des années lumière.

C'est un autre monde, auquel je pense souvent, qui génère chaque fois, une hésitation remplie de nostalgie qui alourdit mes pensées.

Le diner est une allégorie à la vie, je suis enivrée par l'éclatement des goûts sur mes papilles désormais aguerries à ce jeu.

Il se prolonge tard et lorsque nous nous séparons, c'est avec un rendez vous aux premières heures de l'aube pour débiter les rushes.

- C'est concluant !

Nous dis Stevens le soir même, après que nous l'ayons rejoint au bar de l'hôtel.

- Rassemblez vous affaires nous allons quitter l'hôtel dans deux jours, avant vous devez signer ce contrat.

Prenez le temps de le lire. Si quelque chose vous échappe, vous pouvez consulter un avocat, vous faire accompagner ou encore venir me voir.

Los Angeles, la cité des anges nous attend !

Lorsque le portier fini de remplir le coffre de la Mercédès, je suis encore en pleines réflexions.

Voilà que la vie me fait migrer, à nouveau sans rien me montrer de ce que sera demain. C'est vrai les cartes ont changées. Mon jeu s'est enrichi de la dame de cœur, et du roi de trèfles.

Mais je suis encore dans l'incertitude du demain et surtout, j'ai bientôt 21 ans et je suis plus solitaire qu'un moine au fin fond du Tibet.

Ma montagne à moi ce sont les hommes ! Quand arrive ai-je à surmonter cette douleur.

Direction l'aéroport. Un vol intérieur nous est réservé. Le trajet est rapide, à peine quelques heures, nous voilà de l'autre côté du continent.

Los Angeles frappe par son horizontalité verdoyante, la proximité du désert, et, son abondance d'arbres et de taillis.

Hormis les tours de Downtown où les gens travaillent, mais n'habitent pas, Los Angeles ressemble à une banlieue à perte de vue.

Elle est devenue le berceau d'une culture qui s'exporte dans le monde entier. À l'origine d'objets, de modes de vie adoptées partout comme le roller, le bodybuilding, le jogging. Elle est à la pointe de la mode made in USA et, en dépit de la pollution qui la gangrène et de la mise au ban de ses laissés-pour-compte, elle porte le rêve américain à bout de bras.

À 29 km de l'aéroport, l'hôtel que Stevens a choisi, est situé dans le centre-ville de Los Angeles.

Ce que je découvre en premier, après avoir laissé le concierge ranger nos bagages dans la suite, c'est une piscine flirtant avec les grattes ciels, sur le toit, étonnante dans sa démesure.

Des lits à eau-cabines rouges, étranges dans leur conception ajoutent une note singulière.

Le bar feutré en bord de piscine est déjà bien courtisé à l'heure du tee-time ! Quelques allées venues dans l'eau tiède et bleue, me rendent la forme que le voyage a un peu écornée. Il y a foule. Maria n'a pas souhaité m'accompagner.

Vais-je sécher au soleil ou rejoindre mes amis ?

Le soleil me semble particulièrement lumineux. J'allonge mon corps sur une chaise longue, confortable, qui me tend les bras, et je me laisse aller à ses caresses presque oubliées.

Je n'ai pas besoin de ces longues heures de soleil, que les blancs affectionnent pour avoir la peau dorée, Je viens juste communier, retrouver ce sentiment de contact, ce rapprochement à l'astre de lumière qui me relit à ma terre, et me permet l'oubli de tout ce qui m'entoure.

Le réel laisse place à l'imaginaire, avec une intensité que le satellite accroit ! Je suis là bas ! Sauvage, indomptée dans la savane brûlée. Je cours avec le vent, comme, il y a des années, Je retrouve la case, les parents, la vie d'autrefois, je n'ai rien oublié.

Ce n'est qu'après quelques heures, de voyage au fond de ma mémoire que j'ouvre les yeux.

Il y a toujours autant de monde. Je me redresse, je porte un maillot blanc particulièrement échancré qui ne laisse aucun doute sur le tracé de ma ligne. Je ramasse ma serviette et me dirige vers l'ascenseur pour rejoindre les appartements.

Les chambres sont sobres, chacune possède une salle de bain, derrière un écran de verre qui fonce à volonté.

Maria a du rejoindre Stevens. Il n'y a personne !

La douche est bienfaitrice, ma peau me brule un peu, elle a pris une couleur caramel, j'enfile la robe blanche posée sur le lit, et je regarde ce que la glace me revoie.

Même si, comme chacune d'entre nous, je reste pour moi le juge le plus sévère, j'aime ce que j'aperçois.

Je descends, un peu sur des nuages, rejoindre le restaurant.

On y sert une cuisine américano-brésilienne qui sent bon, le teebone steak et les haricots rouges. Il est entièrement clos de vitres transparentes et insonorisées de façon à visualiser tous les salons du hall et ses tables de billard. Stevens et Maria sont déjà installés devant deux verres de Cross-road (Curaçao bleu, jus de fruits, et champagne) je n'ai jamais été fervente d'alcool ! Le jus de fruit me suffit !

Le diner vite avalé, je laisse Maria en tête à tête avec Stevens.

Il semble qu'une histoire naisse entre eux, et, comme tous les amoureux, ils aspirent à l'intimité.

Mes pas me portent vers les boutiques de l'accueil. J'y trouve quelques objets français, le comble, venir de si loin pour les acheter. Puis un peu désœuvré, je décide d'aller écouter la musique au bar de la piscine.

Lorsque je parviens au dernier étage, il y a encore des baigneurs. D'autres personnes en costumes, ou en smoking forment un ensemble insolite, et disparate. La lumière est plus douce, le soleil a rangé ses éclats. Les rampes électriques ont pris le relais.

La musique est cosy. Je m'avance jusqu'au bar pour y prendre un verre. Tient il y a une place près du piano. Je me glisse vers l'endroit. Je commande un cocktail de fruits frais, glisse la paille entre mes lèvres et ferme les yeux pour savourer les plaisirs de la boisson fraîche et de la musique envoutante. J'inspire un grand coup et mes poumons s'emplissent d'un air chaud portant le parfum d'un lointain feu de brousse. Des pas s'approchent. J'ouvre les yeux et je me rends compte que je suis assise sur le bord de la piscine. Un grand blond au visage souriant est devant moi.

-Mademoiselle puis je m'asseoir près de vous ?

- Je vous en prie.

-Je ne veux surtout pas vous importuner !

Je vous ai vue, cette après midi lorsque vous faisiez quelques brasses. Vous êtes très belle.

Puis je vous demander ce que vous faites aux states ?

-Monsieur, je ne crois pas vous connaître et, pourquoi répondrais je à vos questions ?

-En effet Mademoiselle, pardonnez moi ! Je manque à tous mes devoirs. je suis le Docteur Yoann Cliver, Je suis psychiatre je suis ici en voyage d'étude.

J'ai remarqué votre beauté, votre solitude, et l'envie de vous connaître s'est imposée à moi comme une évidence.

Me permettez-vous de vous offrir un verre ?

Puis je connaître votre prénom ?

-Je m'appelle Walska, je suis ici avec une amie et notre producteur, nous allons travailler sur un long métrage. Nous ne faisons qu'une halte de quelques jours.

Lorsque nous sommes arrivés cet après midi, je me sentais un peu lasse. Ces quelques brasses ont eu un effet rédempteur. Mon amie vie, sa live-dream, je lui ai laissé un peu d'espace.

Que serait deux amies si elles ne pouvaient pas se comprendre ?

C'est une délicate attention.

Je vous propose d'être votre cavalier, votre Cicéron, chaque fois que vous en aurez envie. Qu'en pensez-vous ?

Pour lui répondre, je lève les yeux vers lui. C'est la première fois que je le regarde. Son visage est lisse, Jeune, mais pas trop, les mâchoires sont volontaires, carrées, Les pommettes hautes lui donnent une allure slave, les yeux sont vifs larges et bleus, d'un bleu tellement intense qu'il donne le vertige. Les mains sont fines, élégantes, soignées, la taille haute. Un très bel homme qui ne doit pas manquer de conquêtes. Pourquoi moi ?

Et pourquoi pas moi ! Je suis, d'après ce que l'on dit une très belle femme et même si je ne vois pas ce que j'ai de très beau, les autres semblent le penser.

Je lui souris, Alors, j'oublie, d'un coup, toutes les souffrances de mes mésaventures passées. Ne reste que le sentiment enivrant de la rencontre d'un homme et une femme, sur lesquels Eros viens de planter quelques flèches.

La soirée glisse dans les rires, le partage.

Lorsqu'il me raccompagne, le petit matin pointe déjà le bout de son nez, témoin s'il en faut de cette merveilleuse soirée.

Il s'incline, je sens son souffle sur l'extrémité de mes doigts, qu'il effleure de sa main. Je pousse ma porte, entre dans le petit boudoir, de notre appartement, mon cœur bat la

chamade. Je reste là, appuyée sur la porte refermée tentant de calmer les battements de mon cœur.

En silence je rejoins mon lit.

Le sommeil me prête son manteau, je m'enroule dans ses bras et lentement je glisse dans le tréfonds de ses plis.

Le jour entre par la fenêtre ouverte, il est très tôt !

J'aurais bien fréquenté mon lit un peu plus longtemps, mais c'est notre premier jour de préparation au tournage! Je dois faire vite. Une douche chaude, quelques gouttes de parfum dans le creux de mon cou, un ensemble couleur sable, mon sac sous le bras je suis prête.

Lorsque je rejoins le restaurant pour le déjeuner du matin, Maria et Steve sont déjà là ! Je vois à leurs visages rayonnants que les choses vont bien. Ils me reçoivent avec un grand sourire. Un verre de jus d'orange, un fruit dans le sac, nous pouvons partir.

Une voiture est venue nous chercher. Bien sur, la production a déjà fait ses repérages, le choix des acteurs, de toutes les personnes nécessaires au bon fonctionnement.

Steve, à reçu une mise à disposition d'un bureau de la production, une assistante pour pouvoir obtenir les autorisations nécessaires et faire toutes sortes de démarches.

Nous allons recevoir notre texte et les consignes y afférant. Pour l'instant notre travail consiste à apprendre, à nous identifier au personnage que nous allons incarner.

Quand notre jeu sera mûr, nous pourrons prétendre être prêt à être dirigé.

Voilà la journée se termine et nous avons à peine l'impression de l'avoir vécue tant elle a passé vite.

La huit cylindres, fait le trajet en sens inverse, Nous retrouvons notre port d'attache. Je n'ai qu'une hâte retrouver Yoann. J'ai pensé à lui toute la journée, étonnée d'être sous son emprise de façon si soudaine, partagée par le sentiment de trahison que j'éprouve en pensant à mon touareg.

Mais les choses ont changées. Elles me paraissent si lointaines. Des années ont passé, je ne suis plus la même. Ma réflexion a muri comme un fruit au soleil, je suis seulement dépendante de mon job ! Ma photo est partout sur les magazines de mode, et, j'ai envie de connaître ce que mon amie est en train de vivre.

- Tu ne manges pas me dis doucement Maria

- tu sembles préoccupée as-tu envie de parler ?
- Non Maria, je pense seulement à l'homme que j'ai rencontré hier soir
- Un homme ?
- Tu ne m'as rien dit
- C'est vraiment tout nouveau cette rencontre. Je n'ai pas idée de son devenir, mais la chose existe, je suis séduite.
- Je ne sais rien de lui, pourtant j'avais le sentiment de le connaître depuis toujours. La complicité que nous avons partagée est particulière. la soirée s'est enfuit comme dans un rêve. Il a une douceur qui me remplit, un esprit pointu .j'ai envie qu'il me voie comme je suis à l'intérieur, pas seulement pour l'image que je véhicule. Avec lui, j'ai le sentiment de n'avoir pas besoin de tricher, de pouvoir me livrer sans artifice.
- Dis moi Maria, ce ressenti est différent de l'attraction animal que j'avais pour Abdel, est ce que de ce fait, je l'aime moins ou mieux ?
- C'est différent ! tu es différente. Ta réflexion passe par ton vécu, l'expérience de tes écueils, tes joies, tes peines. Ce que tu as éprouvé dans le désert, était la conséquence d'un besoin éperdu de reconnaissance, de tendresse, de douceurs, après les turbulences de ta vie.
- maintenant que ces désordres se sont éloignés, ton esprit plus serein est à même de goûter aux joies profondes de l'amour.
- Je ne sais pas encore s'il est partagé !
- tu vas le savoir très vite.
- J'aimerais que tu le voies, après le diner nous irons sur la terrasse. il y a une vue magnifique, un bar sympa et une ambiance qui plaira à Stevens.
- Terminons le diner et reviens avec nous ! me dit elle en riant rien ne presse ! il doit aussi t'espérer.

Le repas semble s'éterniser à mon goût ! Je me sens fébrile. Seule, j'aurais interrompu cette attente pour courir vers lui. Au risque de n'apercevoir personne et de me trouver face à d'autres questionnements.

Enfin, l'ascenseur ouvre ses bras. Nous laissons son mécanisme nous emporter vers les plus hauts niveaux. Lorsque les portes s'écartent à nouveau, mes yeux survolent le lieu jusqu'à ce qu'ils rencontrent le visage souriant de Yoann.

- Nous n'avions pas de rendez vous me dit il en s'approchant, l'envie de vous revoir m'a soufflé de venir vous retrouver ici. J'en suis heureux.
- j'espérais votre présence Yoann, c'est bon de vous retrouver.
- Je ne suis pas seule, ce soir, mes amis sont venus prendre un verre avec nous
- Voulez vous les connaître ?
- Volontiers
- Voici Maria et Stevens. Ils sont, les amis les plus captivants que je connaisse.
- Stevens est notre metteur en scène, Maria la personne à laquelle je suis le plus attachée.
- Venez, allons nous installer au bord de l'eau, un peu à l'écart, loin des nuisances sonores. Nous avons besoin de nous parler.
- Je vais aller au bar, chercher de quoi vous rafraichir, dites moi ce qu'il vous plaira de boire ?
- Je viens avec vous dit Stevens en se relevant, nous laissant seules Maria et moi.

Je me suis rapprochée de mon amie. Mes yeux scrutaient son visage, cherchant une approbation à mon choix.

- Il est très beau, me dit-elle ! Peut être un peu trop ! Tu es une très belle femme, toi aussi, vous faites un couple magnifique. Mais une beauté aussi insolente, peut être accompagnée de problèmes d'ego. Je t'en dirais plus, lorsque je le connaîtrai mieux. Pour l'instant je vois un homme sympathique.

Stevens et Yoann reviennent les bras chargés.

- Nous avons préféré tout ramener, plutôt que d'attendre le maitre d'hôtel
- ainsi nous ne seront plus dérangés.

C'est vrai que notre halte se trouve légèrement en retrait des autres tables, la musique parvient assourdie, notre réunion prend une couleur plus intimiste. Un profond bien être s'installe. Chaque fois que mes yeux rencontrent les siens, quelque chose en moi tressaille et allume une étoile supplémentaire au fond de ma tête. Enivrée, j'ai depuis longtemps décroché de leurs dialogue pour vivre pleinement la montée en puissance de ces émotions. Lorsque je vois Maria se lever et nous dire

- Il se fait tard nous allons vous laisser poursuivre votre soirée en solitaires. voulez vous vous joindre à nous pour le diner de demain ?
- avec joie !
- alors je vous dis à demain vers 19h 30 au restaurant de l'hôtel

Stevens et Maria se sont esquivés après avoir déposé un baiser sur ma joue.

Yoann s'est rapproché de moi, un frémissement me traverse

- Vous avez froid me dit il en enlevant sa veste qu'il glisse sur mes épaules
- Un peu, surement la fatigue
- venez dans mes bras, je vais vous réchauffer.

J'ai avancé mon siège vers le sien, je me laisse aller contre son épaule. Il sent la mandarine, le citron.

Comme une fragrance ensorcelante ce parfum m'enivre et, Je suis, lorsque je tourne la tête vers lui un soldat vaincu qui dépose les armes.

Le baiser que nous échangeons me bouleverse. Il est à la fois doux et puissant, comme une déferlante dont on reçoit l'énergie, et qui surprend quand on en mesure les bienfaits. Nous restons longtemps dans cette bulle d'espace temps que nous avons ouvert. Les étoiles pour nous accompagner s'allument peu a peu. La lune a son tour, vient jouer les complices projetant notre image sur l'eau qui frissonne, comme un cliché venu d'un autre monde.

Quelle ravissement de se trouver ainsi dépendant de l'autre, tellement unis en ces instants, que l'idée même de bouger est un supplice. Pourtant, il est des rites qui ne s'accompagnent d'aucune proximité et notre lente descente vers son repaire, entérine mon appartenance à sa volupté.

La nuit nous trouvera amants, combattants d'un jeu séculaire, sans perdant, sans vainqueur mais tellement conquis que rien ne pourra en étancher la soif.

Le matin nous trouvera rompus mais encore friands de joutes folles, de caresses lascives et charnelles.

Le jour nous laisse meurtris, dans l'arrachement que nous impose la vie, par le manque qui déjà nous envahis.

- On se retrouve ce soir ? me dis Yoann en fermant le bouton de sa chemise
- Bien sur ! lui dis-je, en ramassant la serviette qui traîne encore sur le lit
- la journée va être longue, je me réjouis déjà de te retrouver.

Lorsque je rejoins Maria et Stevens nul doute, que mon visage porte encore les stigmates de cette folle nuit ! Mais le bonheur est un compagnon qui va bien et il se substitut a la fatigue pour m'apporter l'éclat d'un jour solaire. Je vole, je ne touche plus terre ! C'est une rédemption qui efface d'un large coup de gomme les blessures de mon parcourt. Quel meilleur remède que l'amour ?

Chapitre douze

La journée est finie. C'est fou comme, on peut percevoir le temps de manière différente suivant que l'on soit dans un contexte heureux ou dans des turbulences.

Elle m'a semblée ne pas devoir s'achever, tant l'envie de rejoindre Yoann est forte. Et lorsque je fais couler l'eau de la douche pour me préparer à le rejoindre, mon impatience est à son comble. Je prends pourtant, le temps de me refaire une beauté et de soigner mon maquillage.

Quelque chose au fond de moi se souviens, ces gestes je les ai déjà faits, dans un autre pays, presque dans une autre vie.

Tout le monde est déjà là, attablés, je suis la dernière et lorsque je m'approche pour les rejoindre Yoann se lève pour m'offrir le siège qui m'est destiné. Tellement rare un homme pressé !

Il semble, qu'ils se soient trouvés des passions communes. ! Passions de sport équestre, de Polo, de chevaux, de maillet.

Le tracé d'une balle, qui, selon eux, devrait passer entre deux poteaux verticaux les oppose, quelques détails qui entraînent des contestations, comme la limite de hauteur pour marquer un goal.

Maria ne dit rien, elle laisse les garçons mener les débats en grignotant un toast de tarama.

Nous échangeons un regard plein de complicité amusée.

Je reste silencieuse, notre dialogue se poursuit, muet. Je sais alors, qu'elle me donne sa bénédiction.

Le repas est amical, joyeux, pour la première fois, je goûte au plaisir d'être accompagné d'un homme attentif, juste pour moi. Etonnée d'en tirer autant de bonheur, comme si le fait d'être à son bras entérine mon appartenance au monde féminin.

Idiot ce sentiment me dis-je furieuse contre moi-même ! Je suis une icône de la mode ai-je besoin d'un homme pour confirmer ce que tous les magazines affichent ? Mais c'est

ainsi je suis ravie et même si quelque chose tente de se soulever au fond de moi, je confirme je suis heureuse.

La soirée se prolonge tard dans la nuit et, c'est Stevens qui sonne le départ nous rappelant que les vacances ne sont pas inscrites à l'ordre du jour et que demain, les répétitions doivent débiter de bonne heure. Joignant le geste à la parole, il se lève, entraînant Maria dans son sillage.

Il ne reste plus que nous. Le regard que nous échangeons en cet instant scelle notre appartenance !

Nous faisons le chemin, enlacés, laissant transparaître la soif qui nous unie. Lorsqu'il s'efface devant moi pour me laisser entrer, je franchis sa porte laissant sur le seuil toutes mes pudeurs, toutes mes questions, toutes mes craintes. Je me laisse emporter.

C'est un combat dans lequel, un corps à corps nous porte l'un et l'autre vers le champ de nos ébats. Au rythme des vêtements envolés, les barrières s'affaissent. Nous avons en cet instant oublié ce que nous sommes, pour vivre cette osmose.

Le plafond en drap de lit, il joue de mon corps comme d'un stradivarius. Chaque grain de peau, en rythme contre alto, la symphonie emporte mes sagesses. Nos corps nus, dans une lutte amoureuse se découvrent. Ses lèvres glissent sur mon ventre, me font frissonner. Sa bouche comme du velours dans lequel je glisse, prend possession de mon identité. Tout mon être tend vers ce concert. Tous mes sens jouent à sa mesure. Je deviens l'esclave heureuse et consentante de notre plaisir. De remparts en remparts les murs de mes peurs s'écroulent. Avec cet amour rédempteur, je me sens lavée des turpitudes passées. Quand le matin pointe son nez, nous sommes épuisés, endormis et heureux.

C'est la sonnerie du téléphone qui nous ramène à la réalité. Maria a supputé que je serais dans la suite de Yoann, elle me rappelle à l'ordre.

La douche est bienfaitrice. Elle achève de me ramener au jour naissant d'un coup de fraîcheur. Je dois encore passer dans ma suite récupérer mes vêtements du jour.

Sur le chemin des studios, mon esprit n'a pas suivi ! Il est encore dans la chambre des délices. Ce n'est qu'après un très fort expresso que la séance de travail va pouvoir commencer.

Les journées se succèdent à un rythme effréné, laissant peu de place au farniente.

Les répétitions se précisent, le tournage est programmé. Nous irons tourner les extérieurs en écosse, afin de profiter de la lumière de septembre.

Yoann doit rejoindre son cabinet, les vacances et le congrès sont finis.

La séparation va être cruelle.

C'est au bord de la piscine qu'il me l'annonce, alors que le soir fusionne avec la nuit, laissant encore, dans le ciel de los Angeles, quelques traces de lueurs alanguies.

- Wlaschka je dois partir ! J'aurais voulu arrêter le temps pour ne jamais devoir te quitter ! Mais la vie est faite de contraintes. Je dois rentrer.

Voudras-tu me suivre ? Quitter ta vie actuelle pour devenir ma femme ? Je le souhaite de tout mon cœur ! Mais toi ?

- Je ne sais pas Yoann, cette demande est tellement inattendue !
- Et puis, j'ai un contrat que je me dois d'honorer, un film que je me suis engagée à faire.
- Même si je souscrivais à l'instant à ta demande je ne pourrais pas tout quitter.
- j'y ai pensé, aussi, je te laisse un peu de marge pour me donner ta réponse.
- je reviendrais vers la fin de l'année. d'ici la réfléchis ! Dans notre maison de Suisse, au bord du lac, je crois que tu seras heureuse.

Je vais me retirer ! Je dois encore boucler mes valises, confirmer mon vol pour demain.

Jusqu'à la dernière minute, j'ai cru en ce rêve fou, ou, nous allions partir à deux.

Je voudrais, te renouveler ma demande, te dire que je t'attendrais.

Il m'a prise dans ses bras, mon nez contre sa poitrine, je percevais, son parfum, il allait s'inscrire dans mes narines. Des sanglots montaient au fond de ma gorge. Dans le baiser qu'il m'a donné, j'ai sentis un léger tremblement. Puis, il est parti.

Alors d'un coup, je me suis découverte nue, démunie, mutilée, amputée d'une partie de moi-même, furieuse contre cet égo démesuré qui me pousse sans cesse à chercher d'autres joies.

Je glisse jusqu'au bord de l'eau. Son clapotis réveille des souvenirs, mon esprit s'est enfuit loin, et pour la première fois, entends comme un appel. Afrique, Africa, je reviens près de toi.

Mon cœur farouche c'est fermé jusqu'à ce jour, mais je perçois les voix qui me berçaient autrefois. Comme il y a bien des années, je suis restée là, flottante. Fermée à tous ceux qui m'entourent. Directement connectée à ma brousse.

La pluie, inlassable, tombe depuis le crépuscule. De grosses gouttes d'eau crépitent, traversent le toit de la case, s'abattent drues sur le sol sec. Le tonnerre gronde, vociférant, arrachant les toits de nos pauvres huttes, mutilant les arbres sans feuilles. Des éclairs zèbrent le ciel transformé en brasier. L'Afrique laisse éclater sa colère ! Et moi je suis là, pétrifiée, si loin d'elle, dépouillée de ce qui fût moi.

Je reste longtemps à réfléchir. Toujours aussi bouleversée de ne pas comprendre ce qui me fait avancer ! Ou est donc ma voix ? Que dois-je faire de ma vie ? La bas je veux être ici ! Ici je veux être là bas.

Je me sens déchirée entre ce que je suis fondamentalement, ma culture, l'Afrique, et cette vie nouvelle, superficielle, mais gratifiante.

- Je t'ai cherchée partout ! Que c'est il passé ?
- il est parti Maria !
- Allez viens tu n'as même pas diné !
- Suis-je donc maudite, pour que les choses se reproduisent sans cesse ?
- Mais non bien sur ! Il faut juste comprendre ce qui se passe au fond de toi.
- et pour ce faire il faut prendre un peu de recul.
- je crois que je dois retourner en Afrique.
- En Afrique ?
- Oui je sens comme un appel ! Il y a si longtemps que j'ai fuit
- J'ai besoin de retrouver mes marques.
- C'est vrai, je gagne de l'argent, je suis devenue une icône, mais je me sens déracinée, étrangère a votre paradis.

Le mien est plus loin. Je ne trouverais la paix que lorsque j'aurais fait ce chemin de retour

- L'Afrique a changée depuis que tu l'as quittée ! Je ne suis pas sure que tu t'y reconnaites et puis qu'irais tu faire la bas ?

Il faut te calmer ! Nous avons une année de travail entre le tournage et la promotion. Alors, tu prendras un peu de vacances pour réfléchir.

J'ai des amis en corse qui te laisseront une chambre dans leur maison.

Lorsque tu reviendras, tu seras plus calme, tu pourras alors, faire ce que tu sens au fond de toi.

Pour l'instant, je crois que le mieux c'est de plier bagage, et d'anticiper notre voyage en Écosse. L'île de Sky est un paradis où tu pourras terminer ton travail de mémorisation dans le calme pour être prête lorsque l'équipe arrivera.

L'ascenseur qui nous ramène à notre suite me paraît interminable. Je sais que je dois me recentrer. Maria à raison ce départ sera bénéfique. Ici, tout me parle de ce que je n'ai pas su construire.

J'enfile un jean, un léger chandail et je file au restaurant grignoter une salade. Maria et Stevens ne tardent pas à me rejoindre. Stevens me dit :

- Depuis le début, nous avons l'intention d'aller en Ecosse pour filmer les extérieurs, parce ce pays est magnifique, qu'il peut aider les acteurs à mieux s'identifier à leur personnage et leur donner une idée plus nette de ce qu'ils en feront.

Cela va aussi, apporter au film plus de crédibilité et de magie.

L'Ecosse est un personnage à part entière du film. Tout est très différent là-bas, les rivières, les paysages, c'est magnifique, étrange et somptueux.

Le sentiment qu'on en éprouve, est une sensation en dehors du temps. Aucun pays ne ressemble à l'Ecosse. Les gens sont étonnants, généreux, amicaux.

Le château de Dunvegan, sur l'île de Skye, va accueillir le tournage du film pendant 20 jours. Les cinéastes y seront avec une équipe de 200 personnes, 26 acteurs et 200 figurants. Nous serons répartis dans une quarantaine d'hôtels, de bed-and-breakfasts et d'auberges.

S'occuper des réservations a été une tâche épuisante. Mais je peux rappeler et demander une chambre pour toi cela te fera le plus grand bien. Qu'en penses-tu ?

- Je crois que c'est une bonne idée. Je partirais dès que tu me donneras le feu vert.

La salade vite engloutie, je suis remontée rassembler mes affaires. Quelque chose me dit que ma vie vient de prendre un virage.

Je démaquille mon visage avec soin et, je me laisse aller au fond du lit, happée par le sommeil, mon ultime refuge.

Le lendemain, dès que j'ouvre les yeux, je m'empresse d'avaler un verre de jus d'orange et d'appeler Stevens.

- Stevens as-tu des nouvelles de cette réservation pour l'Ecosse ?
- Oui ma jolie, je t'ai trouvé une chambre, chez l'habitant, il n'y a plus rien d'autre, mais tu viendras nous rejoindre, 10 jours après ton arrivée, dans l'hôtel qui nous est réservé pour le tournage. Ton billet d'avion doit être confirmé pour demain! tiens toi prête.
- C'est parfait je te remercie. Viendrez-vous Maria et toi me conduire à l'aéroport ?
- Bien entendu ! tu ne seras pas seule, et, ce n'est que pour une semaine.

L'idée de fuir me met du baume au cœur. Oublier ne plus penser à rien d'autre que d'intégrer mon personnage, me remémorer les conseils de jeu, les instructions de Stevens, c'est une préparation efficace. J'ai encore quelques emplettes que je dois faire aux boutiques de l'hôtel, un présent à mes amis qui ne m'ont jamais lâché, juste pour leur dire que je les aime.

Je me suis envolée, le lendemain, aux aurores,

Il me semble que l'attrait du large, assouvis quelque temps ne se soit pas éteint. Je me sens à nouveau pousser des ailes.

Direction Glasgow, lorsque l'avion pose enfin ses roues sur le tarmac, en cette fin d'après midi, une certaine euphorie me gagne.

Direction centre ville, le taxi dans lequel je m'engouffre me dépose aux pieds de l'hôtel.

C'est une ville de culture, on peut l'aimer ou, la détester mais on ne peut lui enlever, le statut de ville de contrastes et de rencontres.

Il faut absolument se promener le soir dans Sauchiehall Street. Une quantité impressionnante de bars se concentre dans cette longue rue. On peut également remarquer le look des filles plutôt original ! Même si la température est souvent basse, les glasvégiennes n'en laissent rien paraître, qu'il pleuve ou qu'il vente, elles sont toujours court vêtues, et perchées sur des talons très hauts.

En fin de soirée, je me suis baladée, le long de la rivière Clyde. Les ponts illuminés et multicolores donnent à la ville un petit côté romantique. C'est tellement éloigné de tout ce que j'ai vu.

Demain, je prendrais le ferry pour rejoindre l'envoutante Ile de Skye. Je pourrais enfin, me trouver à proximité du château de Dunvegan notre destination. La beauté de ces paysages doit jouer un rôle dans l'histoire.

Quand je rejoins la chambre, après un diner sommaire, la nuit m'enveloppe aussitôt pour me conduire dans ses tréfonds les plus secrets.

Le train qui m'emporte le lendemain, me laisse le temps d'examiner le paysage !

C'est assez fantastique de montrer au public à quel point ce pays est beau ! Magique, romantique. Il est unique sur Terre. J'ai emporté quelques brochures qui me guident dans mes découvertes.

C'est un vrai régal pour les yeux. Quand le soleil brille en Ecosse, c'est le plus bel endroit au monde. Il semble que mon séjour soit béni par les meilleurs hospices ! Le soleil est la !

Après un certain temps, alterné entre les rêveries et les découvertes, je le vois ! Il est magnifique ! Une forteresse médiévale située dans un paysage de lacs, Il y règne une étrange intensité.

C'est le plus vieux château habité du nord de l'Ecosse. Les terres qui l'entourent, sont admirables, cela ressemble à un rêve, Je comprends instantanément, le choix de Stevens, aucun endroit ne porte autant de mystères. Je ne vois pas de fantômes ! Peut être à l'intérieur !

Lorsque le train s'arrête enfin, que je sors de la petite gare, un vieux taxi me prends en charge. Je suis bientôt à destination.

J'ai le sentiment de ne pas avoir les yeux assez grands pour intégrer cette magie. Je ne suis pas au bout de mes découvertes.

Le couple qui m'accueille est du cru, des gens charmants, qui m'offrent un petit verre de leur whisky national le Glenmorangie. Je ne suis pas habituée à cet alcool fort, mais je n'ose pas refuser.

Mes joues sont en feu et suivre le maître de maison dans l'escalier étroit qui sent bon la cire, tient du miracle.

Je n'ai pas tout compris dans les explications qu'il m'a données et lorsqu'il est enfin parti, je me suis allongée sur le lit, garni d'une grosse couette de plumes, pour me laisser glisser dans une sieste bienfaitrice.

J'ai loué une voiture et munie d'une carte je découvre le coin.

Un des endroits les plus magnifiques, est la visite des Highlands à partir de l'île de Skye avant de découvrir le plus haut sommet de toutes les îles britanniques Ben Nevis. Puis, j'ai pris la route des distilleries, pour profiter des vastes étendues verdoyantes où les

moutons et d'authentiques Ecossais en costume national et cornemuse attendent à chaque virage.

Certains matins, fantomatique dans le brouillard qui se présente à mes yeux, c'est un paysage romantique que je découvre au détour d'un chemin.

L'Ecosse me transporte, sa magie apaise mes souffrances. Je m'arrête, quelques fois, au bord d'une route, mue par un élan soudain, les arbres sont témoins de mes tirades.

Puis, Je repars, souvent après de longues heures studieuses, l'étendue est génératrice de paix.

Lorsque je rentre le soir retrouver mes logeurs, la journée a filé sans même que je m'en aperçoive.

Un petit miracle s'est produit depuis que je suis là, il ne pleut pas ! Bien que, ce soit le lot de cette région habituellement, pas une seule goutte de pluie n'est venue me déranger. La situation est d'autant plus extraordinaire, qu'il pleut à torrents en Angleterre et qu'il fait beau sur l'île.

Les jours filent paisibles, une nouvelle énergie m'anime peu à peu et la joie déchire le voile de tristesse dont je ne parvenais pas à me défaire.

La vie est belle, me dis-je en rentrant, les anciens, chez nous, savent bien que chaque instant est un cadeau.

Pleurer ne sert à rien, juste à laisser filer le temps au lieu de l'accomplir. Et le temps passé ne revient plus

La semaine a filé comme un rêve. J'ai rejoins l'équipe qui a investie l'auberge du village, j'y trouve ma chambre, un peu triste de quitter mes charmants logeurs, mais ravie de retrouver Maria et Stevens.

Les prises de vues commencent très vite, elles durent presque 3 mois je n'imaginais pas un travail aussi intensif. J'ai appris des tas de choses, et aussi à prendre possession de ma personnalité. C'est une expérience fabuleuse ou je m'épanouie plus de jour en jour

Je ne suis pas rentrée avec Maria, elle est repartie avec Stevens, et moi j'ai pris l'avion pour la corse où je te trouve aujourd'hui.

J'ai quelques mois avant la promotion

- je réfléchis à l'éventualité d'un retour au pays !
- J'ai encore des tas de choses à réaliser !
- je veux retrouver la paix avec moi même, ne plus avoir le sentiment d'être déracinée, et à mon tour tendre la main aux autres femmes noires.

- Travailler pour qu'il n'y ait plus de femmes excisées, les aider à s'accomplir et évoluer
- En t'expliquant ma vie je viens de comprendre !
- Le monde ne s'arrête pas a l'Afrique c'est vrai ! Mais elle en est la mère porteuse un jour on revient tous vers notre mère !
- Alors, Afrique Africa me revoilà !
- enfin je vais revenir vers toi !

Dans l'avion qui m'emportera, demain, vers mon pays, je sais que mon cœur sera rempli de joie.

- Ma chère nouvelle amie, merci d'avoir écouté mon histoire ! tu m'as permis de voir clair en moi.
- Puisque j'ai désormais aussi, une terre d'asile, mon départ n'est pas définitif.

Entre l'Afrique et la vieille Europe il restera toujours dans mon cœur, un lien indélébile. Je n'avais pas de patrie, aujourd'hui, je sais, que le monde est vaste, on peut se transporter et planter ses racines dans n'importe quel continent, pourvu que l'on y trouve de l'amour et de l'amitié.

Chapitre 13

Dans l'avion qui m'emporte ce matin là, j'ai le cœur qui frappe fort dans la poitrine. Je me sens un peu crispée.

Africa me revoilà ! 9 heures de vol, Direction Bamako sans escale. Je ne sais pas ce que je vais trouver après tant d'absence .18 ans, loin de chez moi.

Il y a, tout à côté, sur le fauteuil contigu, un vieil homme qui somnole en ronflant. Pas très dôle, de devoir supporter ses bruits, durant tout le voyage ! Si cela dure trop longtemps je vais devoir trouver quelque chose pour m'éloigner de ses nuisances sonores. Heureusement, j'ai une place près du hublot, je peux suivre la route, lorsque l'avion n'est pas trop haut. Pour l'instant, il n'y a rien d'autre, que l'univers cotonneux, commun à tous les voyages. J'ai emporté un walkman, avec ma musique préférée, un bouquin quelques gommages à mâchouiller. Je me laisse aller, les écouteurs sur les oreilles, dans une sorte de béatitude qui m'éloigne de tout le reste des passagers de ce vol.

Il y a mille questions qui se pressent dans ma tête. Je n'ai jamais donné de nouvelles, durant tout ce temps. Il fallait que je digère la violence de mon périple, que je pardonne au miens, d'avoir voulu me mutiler. Je n'ai pas non plus, averti qui que ce soit de ma venue. Le hasard, une fois encore, guidera mes pas.

Mes poches ne sont plus vides, je ne suis plus une mendiante comme je l'étais alors.

J'ai enfilé une tenue très simple pour ce voyage. Contrairement aux autres africaines je n'ai pas de couleurs flamboyantes, ni de bijoux ostentatoires ! Rien. Juste un peu de maquillage pour sublimer mon visage.

Étrange, ce sentiment qui me rapproche de ces femmes et l'évidence qui m'éloigne d'elles en même temps. L'Europe m'a changée ! Je le savais, un peu, mais là ! Déjà, avant même de mettre le pied en Afrique, je reçois le message de nos différences avec une telle véracité.

Mais, mon questionnement n'est plus le même. Je sais, qui je suis, où je vais. Cela ne me trouble plus. J'ai appris à gérer la complexité de mon personnage. Je suis en paix.

Et, comme si le mot paix, avait un retentissement dans mon esprit, je sombre dans l'univers bienfaisant du sommeil.

Lorsque je reviens à la surface, le vieil homme a disparu, à sa place, un homme jeune, souriant, me regarde. Je fronce les sourcils, pourtant, il n'y a pas eu d'escale. Devinant mon questionnement, le jeune homme me dit :

- Je me suis permis de permuter avec le monsieur qui était à cette place. Il m'a semblé qu'il se tordait le cou à vouloir regarder par le hublot... (Rire). je lui ai donc proposé ma place.

Je suis un habitué de ce voyage, je le l'emprunte souvent. Aussi, n'ai je plus besoin de regarder la route, je la connais. Et, Les écrans que nous voyons de nos places nous montrent l'avancé du voyage.

Cela ne vous dérange pas ?

Je n'ai pas voulu vous réveiller, vous dormiez si bien.

- Il n'y a pas de problème ! D'autant que nous ne devons plus être très loin.
- Il reste encore trois heures.
- Très bien, les heures vont passer vite.
- Voulez vous que j'appelle l'hôtesse pour un rafraichissement ?

Il faut penser à bien s'hydrater, la température extérieure est lourde à cette époque

- Vous croyez ? D'accord. ce sera un jus d'orange.

Il a levé le bras, l'hôtesse, rapidement, viens souscrire à sa demande. J'ai sorti un billet pour payer ma consommation. Il n'en a pas voulu.

- Qu'allez-vous faire au pays, si ce n'est pas indiscret ?
- Je rentre chez moi

- vous n'avez pas le look des femmes Africaines ! vous vivez en Europe ?
- pourquoi en Europe ?
- je ne sais pas ! l'avion est parti de Paris.
- C'est vrai ! j'avais quelques achats à y faire
- Mais je ne vis pas à Paris.
- Que faites vous dans la vie mademoiselle ?
- Il me semble, que vous êtes bien curieux, monsieur.
- En effet, pardonnez-moi. je me nome Carmel Sakissou. Je suis correspondant de Tribune d'Afrique. C'est une déformation de mon job, qui me rend curieux.
- Je vous laisse une de mes cartes, Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler ! Je pense connaître pas mal de monde et en de nombreuses circonstances, je pourrais vous aider.
- Merci, c'est vraiment gentil. je retourne au pays ! j'ai besoin de retrouver mes marques et surtout de voir ma famille. Ca fait trop longtemps que je suis partie. Quelque chose au fond de moi grésille, comme une mauvaise connexion. Il fallait que je revienne.
- Je comprends, et vous comptez rester longtemps ?
- Je ne sais pas encore, bien qu'une petite idée se dessine dans ma tête, j'ai besoin de savoir si mon projet est réalisable.
- Aurais-je le privilège de connaître votre projet ?
- le moment venu, vous le saurez.
- vous m'intriguez !
- Je ne peux pas vous en dire plus ! bien des événements peuvent modifier voir annuler ce projet. Nous en parlerons plus tard.
- Vous n'avez toujours pas répondu à ma question ! que faites vous dans la vie ?
- je suis mannequin.
- Je comprends mieux le sentiment de vous connaître que j'avais eu en vous voyant ! je suis enchanté de vous rencontrer.
- Merci
- Allez-vous à Bamako ? ou prenez vous une correspondance ?

- Je vais rejoindre mon village, Je ne sais vraiment pas ce que je vais trouver. Je prendrais sûrement un autobus ou je louerais une voiture.
- vous allez trouver ! Mais, allez-vous faire la route seule ? ce n'est pas recommandé prenez donc un guide ou bien laissez moi venir avec vous !
- Les routes ne sont pas sûres ?
- Une jolie femme comme vous peut créer la convoitise des hommes de campagne.
- Si Bamako est une ville qui s'est développée d'une manière accélérée et qui symbolise le développement du Mali, bien que les traditions restent présentes ; il reste encore des groupuscules incontrôlables. La ville à une coloration très particulière et attachante, et un homme près de vous limitera les problèmes. ainsi, vous ne risquerez rien.
- De toute façon vous ne pouvez pas suivre la route de nuit. Prenez une chambre d'hôtel rafraichissez vous, vous aurez tout le temps nécessaire pour rejoindre votre village demain.
- C'est ce que je pensais aussi
- Je vous propose de vous servir de guide dès notre arrivée, vous vous sentirez moins seule.
- Je ne sais pas, il faut que je réfléchisse ! Et si j'accepte n'attendez de moi aucune reconnaissance particulière, si ce ne sont que mes remerciements !
- C'est bien ainsi que je l'avais compris ! Vous n'avez rien à craindre de moi ! Le fait de vivre entre deux continents m'a donné une vision bien différente de la femme. Je reconnais qu'elle perdure ici, mais, ce n'est plus mon fait.
- Je suis ravie de voir que nous nous comprenons. Je vous remercie, dans ce cas, j'accepte votre offre, d'autant que ce sera peut être l'occasion d'un reportage et sûrement celui d'un scoop !

Mais dites moi comment êtes vous parvenu au reportage ? Avez-vous fait des études sur le continent ?

Mon cheminement est particulier, je fus recueilli et élevé par des prêtres, leur proximité m'a tout naturellement conduit au séminaire. A la fin de mes études de théologie, au moment de prononcer mes vœux, un doute s'est emparé de moi et j'ai mis mon apostolat entre parenthèse, pensant que du recul me permettrait de trouver le chemin de ma foi. Les hésitations contre lesquelles je dois lutter m'ont fait comprendre qu'on fond de moi quelques choses n'est pas prêt. D'esprit curieux et de formation solide, il m'a semblé que le journalisme allait répondre pendant un certain temps, a mes besoins. Le monde est vaste il y a tant de choses a découvrir, tant de choses a rapatrier pour notre peuple qui souffre d'inertie.

- Je suis tellement heureuse de vous entendre parler ainsi ! j'ai cru, des années durant que j'étais seule à avoir cette vision de l'Afrique. Dans le village où je suis née, j'avais le sentiment de m'être trompée de siècle. Je n'avais pas encore les clés pour comprendre ce qui me laissait sans cesse insatisfaite. Vous venez de mettre le doigt sur le pourquoi de mon retour.
- Quelque chose me dit que nous sommes les deux premiers personnages d'un mouvement d'ouverture.
- Je veux le croire, cher ami.

L'hôtesse annonce :

Veuillez rejoindre vos places et attacher vos ceintures nous allons bientôt amorcer la descente. Il est vingt heures quarante neuf, la température extérieure est de trente neuf degrés, nous espérons que vous avez été satisfait de votre voyage sur air Afrique.

Nous avons clippé nos ceintures, le silence s'est fait dans l'avion.

A cet instant chaque passager invoque son Dieu, où l'esprit d'Afrique pour être protégé et mené à bon port.

L'avion se pose sans problème particulier, les gens applaudissent, et chacun se presse déjà vers la sortie et le poste de douane.

Après avoir récupéré ma valise, je m'arrête un instant pour contempler l'architecture étonnante de l'ouvrage d'entrée. Le bâtiment est construit sur trois niveaux. Il présente des façades en maçonnerie donnant un sentiment de dentelles aériennes, ouvertes au vent avec une ossature de béton et de métal. C'est une œuvre d'envergure qui doit largement contribuer à embellir la capitale. Me dis-je étonnée de cette réalisation. Elle marque à l'évidence le bon en avant de ce pays que j'ai quitté presque à l'âge de pierres.

Mes yeux font un tour rapide de l'espace ouvert devant nous. Il y a là, un petit bureau de location de véhicules, je m'empresse d'aller en louer une. Il me faut aussi trouver une carte pour me déplacer dans la bonne direction ! Je doute pouvoir déjà me servir de GPS ici ! Carmel a emboité mon pas, lui aussi, la valise à la main.

- Voulez vous que nous passions directement à l'hôtel réserver votre chambre et laisser nos bagages ? Je vous invite à dîner, demain vous déciderez de votre itinéraire ?
- Oui c'est ce que je pense, aussi.

Nous avons loué un monospace flambant neuf, bien pratique sur ce que j'imagine 'routes instables'

Carmel s'est installé a mes cotés Un peu étonné de me voir prendre toutes les directives ! Même si je ne suis pas sa femme, même s'il a assimilé, en partie, la culture des pays occidentaux, il reste quelque chose en lui qui se rebelle et défend les privilèges des hommes de ce pays !! Nous le savons tous les deux. Mais il ne dit rien, conscient, que je peux, à tout instant faire disparaître le reportage promis.

Il semble connaître la ville comme sa poche, mais pour moi, tout est découvertes. Elle ressemble à tout ce que l'on peut voir sur le continent, peut être un peu plus colorée.

Notre progression est lente, souvent interrompue par la traversée intempestive d'une femme ou d'un vélo.

Finalement nous parvenons jusqu'à l'hôtel Tamana, petite construction en zone rurale toute simple dans un pur style Africain. Les chambres sont rudimentaires, mais propres, Loin, très loin des palaces des states.

Mais ne faisons pas la fine bouche, pour une nuit ce sera parfait.

Nous avons investis nos chambres, et rapidement, pris la direction du restaurant tenu par ses amis, pour le diner du soir.

Nous avons longé la médina Koura et découvert 'la terrasse' restaurant de cuisine Africaine ou j'ai retrouvé les parfums de mon enfance et les plats typiques de ma mère. Je n'imaginais pas qu'un simple repas puisse provoquer tout ce bouleversement au fond de moi, avec le sentiment de ne jamais rien avoir mangé de meilleur.

La soirée n'a pas duré bien longtemps, j'étais extenuée, et surtout j'avais envie de me retrouver seule, pour intégrer tout mon ressenti et analyser mes réactions.

Nous nous sommes séparés très vite.

Finalement isolée dans la petite chambre, je me suis endormie sans autre formalité.

Lorsque le matin laisse entrer quelques filets de lumière au travers des persiennes fermées il est encore bien tôt.

Mais l'impatience gronde au fond de moi, le sommeil profond qui m'a envahie a aussi rechargé mes forces. Je me lève d'un bond, file sous la douche, enfile un jean confortable, un foulard sur mes cheveux, de bonnes lunettes pour la route, me voila prête à conquérir le monde. J'ai rassemblé mes affaires, fermé la valise, rejoins la voiture parkée devant l'entrée. Je suis de retour dans le petit hall lorsque Carmel pointe le bout de son nez.

- Déjà prête me dit il en souriant. Bonjour Miss, vous avez bien dormi ?

- Parfaitement et d'un trait lui dis je lui rendant son sourire. Êtes-vous toujours décidé à me suivre ?
- J'ai appelé l'agence et j'ai pu obtenir un long mois de vacances ! il n'y a pas de contraintes pour moi
- Avez-vous une carte ?
- Oui j'en ai pris une, hier avec la voiture ! en prime lui dis-je, en riant
- Allons déjeuner, puis faire quelques provisions d'eau, nous allons prendre la route rapidement nous avons, a vue de nez environ 500km de brousse. deux jours de route si tout va bien.

Le repas est avalé rapidement, je me sens légèrement anxieuse, que va t il se passer ? Vais-je retrouver les miens ? Vont-ils me reconnaître ? Je suis me aguerrie aux difficultés, vont elles être de taille à être digérées ?

Beaucoup de questionnements occupent mon esprit et c'est presque sans en avoir conscience que j'exécute les gestes de conduite qui nous mènent hors de la ville.

Le soleil est très haut en cette fin de septembre, il fait encore très beau. La saison des pluies n'est pas commencée. Et puis, il y a la clim dans la voiture, ce qui nous permettra de faire le chemin sans trop souffrir

Sortie de la ville, la route a laissé place à un chemin cahoteux puis, à une piste de latérite ravinée par les orages et enfin a un fouillis de broussaille.

Nous somme malmenés sur ce semblant de piste, mais je retrouve les espaces grandioses. Quelque chose me semble t il a changé cependant, la terre rouge, sèche, est présente partout, bien plus omnipotente que dans mon souvenir.

Je ne vois pas les chimpanzés, mais eux nous ont vus, nous les entendons. Il y a aussi des traces de panthères, et de pythons que nous voyons sur le sable des pistes.

Nous avalons les kilomètres dans le silence. La route est escarpée, cahoteuse. A chaque moment, il peut y avoir un enfant ou un animal qui traverse inopinément devant nous, venu de nulle part.

Il arrive quelques fois, que les éléphants soient à moins de 50m de notre véhicule, ils sont a la recherche de point d'eau, mais nous ne sommes pas trop téméraire et restons sagement hors de leur portée. Ces animaux sont des tueurs lorsqu'ils chargent, rien ne résiste à leur passage. Ils commencent à battre des oreilles, à barrir, et la course commence, éperdue, ne laissant sur leurs traces, qu'un amas de ruines. Il vaut mieux sortir très vite de leur champ de vision.

Les buffles eux, restent imperturbables.

Curieux ce sentiment de joie qui m'envahie, curieux aussi, de voir les éléments reprendre une dimension bien moins pharaonique que dans mon souvenir.

Nous roulons tout le jour, partageant les sandwiches achetés le matin, les boissons gardés dans une petite glacière. Sans dire mot, subjugués par la majesté des lieux.

A la tombée de la nuit un vol de perroquets frôle notre voiture. Je m'enivre de cet univers où la faune et la flore sont uniques violentes.

Lorsque la nuit envahie le paysage, nous décidons de prendre un peu de repos.

Dans la voiture, directement, ce n'est pas très confortable, mais, cet espace clos nous assure une certaine sécurité, lorsque les bruits se mélangent aux odeurs, que nous entendons mais ne voyons pas, la présence d'animaux, d'oiseaux, leurs cris, et le souffle des djinns. C'est un abri.

Remonter le fil de ma vie d'émigrée est éprouvant. Dans le silence du soir, alors que je perçois le souffle régulier de Carmel endormi, je me souviens. J'étais enfant, et je restais longtemps devant la case à regarder les ténèbres, scrutant l'horizon pour détecter l'approche d'un danger, le cœur battant. Je viens renouer avec une partie de ma vie que j'ai voulu éradiquer.

Avide des sensations de mon enfance qui reviennent en flots me noyer de chagrin et de joie. Africa ! Comment ai-je pu me passer de toi ?

Chaque fois que je ne voulais pas entendre ton nom hurler dans mon cœur, tu resserrais le lien qui m'unissait à toi. Jusqu'à ce que, ne pouvant plus respirer je fasse enfin ce voyage qui me délivre. Je te retrouve toujours aussi provocante, chaque espace est un combat, pour la vie, la puissance, ou l'amour. Les choses reprennent leur place, je redeviens ton enfant infiniment petite dans ton berceau infiniment vaste.

Je retrouve aussi cet océan d'étoiles, où ils m'apprenaient à lire ma route. Tu m'as manqué ! Je peux te dire. J'ai vu des pays fabuleux, où il faisait bon vivre, mais cette force, ce feu qui brûle dans le fond de tes entrailles et qui coule dans mes veines il est là ici là, maintenant.

Je me suis endormie, doucement, et pour la première fois, simplement heureuse d'être là.

Après vingt quatre heures passées à ruser avec les ornières, le pick-up s'immobilise enfin au cœur du pays. Au bout du monde Au cœur des ténèbres africaines. Pas de collines luxuriantes dévorées par les manguiers, ou les bananiers. Comme ceux que nous avons traversés mais un village de potiers, parsemées de cases coiffées de chaume. Les cases construites en terre rouge ocre et vert, ne sont plus exactement celles de mon souvenir. Au bout du sentier qui descend dans le minuscule village je retrouve la maison familiale. Un instant de panique se manifeste à moi ! Aurais-je fait toute cette route pour retrousser chemin ?

Mais une voix m'interpelle, en malien, langue, que je n'avais plus pratiqué de puis bien des années, et, les mots reviennent tous, d'un trait comme si je n'étais jamais partie. Lorsque je me retourne interloquée, je reste sans voix, il y a devant moi, le compagnon de mes jeux d'enfant. Il n'a pas changé

Quelques rides barrent son front, le regard est toujours aussi vif et frondeur.

Je vois son étonnement se transformer peu à peu en un demi-sourire interloqué et enfin dans un large rire tonitruant.

- C'est toi Lucy ? me dit-il je n'y crois pas ! Tu reviens au pays ?
- il est un peu tôt pour répondre à tes questions ! je ne sais pas encore. Mais je veux revoir les miens ! ils m'ont tellement manqués.
- Ton père n'est plus de ce monde ! hélas nous l'avons conduit aux royaumes des morts. Il reste ta vielle mère tout au bout du village. elle a épousé un homme de la tribu, qui prend soin d'elle.
- quand à moi j'ai deux épouses, qui m'ont fait de nombreux enfants.
- et toi as-tu des enfants ? un homme dans ta vie ?
- Oui mais il est loin.
- tu n'as jamais pu vivre ici ! Depuis aussi loin que je me souviens, tu n'avais qu'un désir ! celui d'aller voir le monde. as-tu trouvé le bonheur ma sœur ?
- Je l'ai trouvé en grande partie, il manquait pourtant quelque chose que je viens chercher ici.
- hé bien ! quoi que ce soit, j'espère que tu vas le trouver.
- Le village a bien changé
- Oui des maisons semblables à celles de la ville ont poussé partout. Il y a même un petit hôtel qui te permettra de rester un peu.
- Carmel, dis-je me tournant vers mon compagnon de route resté silencieux, veux tu aller nous trouver de quoi poser nos bagages. Je voudrais être seule pour revoir ma mère.
- très bien je reviendrais dans deux heures ça te conviens ?
- parfait

Il a tourné les talons, me laissant seule avec Diouma.

Que peut penser Diouma? Lui qui n'est jamais sorti du secteur. As t il encore le moindre sentiment protecteur pour moi ? Moi qui ai bafoué tous les codes de bienséance du village.

Il ne dit mot. Et même si des sentiments confus s'éveillent en lui, il continue à me diriger vers la maison de la mère.

Mon cœur bat très fort, ne sachant en l'instant si c'est de crainte ou de joie que mes mains tremblent.

En arrivant au bout du village, il s'immobilise et me dit

- Ta mère est la femme assise devant le tour de poterie. Je te laisse maintenant c'est à toi de faire le reste du chemin.

Il est parti, rapide comme l'éclair. Je reste là, affolée. Les quelques mètres qui me séparent d'elle sont difficiles à accomplir, partagés entre les remords et la joie de la revoir. Je la regarde intensément. Elle a changé. Amaigrie, voutée, triste, seul le regard reste vif. Les larmes glissent sur mes joues, sans que j'en aie conscience, brouillant un peu ma vue. Elle a levé les yeux vers moi, son expression est interdite comme si elle voyait une

apparition de l'au-delà. Elle tend les bras pour attraper sa vision. Et, a cet instant je prends conscience de son chagrin, de sa souffrance, surement plus aigue que la mienne. Alors seule, la joie me pousse vers elle.

- Mama, mama c'est moi ta petite Lucy, dis-je, la prenant dans mes bras.
Je n'en pouvais plus de ne pas te voir

Elle ne dit rien. En reculant un peu, je vois tous les changements qui s'opèrent sur son visage. Elle est en proie à des ondes de chocs qui la laissent sans voix. Cela dure des minutes entières, jusqu'à ce qu'un faible cri s'échappe de sa gorge pour monter en plainte et en hurlement de souffrance. Les larmes ne coulent pas, elles jaillissent, se déversent, trop longtemps retenues. Son visage se crispe, déchirant un voile imaginaire tendu entre elle et moi. Elle m'attire dans ses bras, et l'instant est magique. Je me fonds en elle comme au temps ou elle me portait dans son corps. Tout s'efface pour cet instant unique.

- Maman pardonne moi.
- Il y a longtemps que je t'ai pardonné, mieux que j'ai compris ton besoin d'autre chose. Je n'avais qu'un seul vœu, celui de te revoir avant de partir pour le grand voyage
- Maman je suis riche aujourd'hui, je vais t'aider à vivre une vie plus sereine.
- Je n'ai besoin de rien, juste de te voir. il me reste peu de choses de la vie que j'avais lorsque tu étais la. ton père s'est éteint un soir de grande chaleur, tes frères sont morts dans des querelles d'ethnies. il n'y a que toi.
Je me suis remariée, bien sur, mais tu sais bien que ma place est plus celle d'une servante que d'une femme ! D'autres plus jeunes et plus vaillantes sont choisies. De toutes manières, je n'avais pas de choix.
Je suis heureuse de savoir que jamais tu n'auras le même sort. A te regarder, je dirais désormais que je suis fière.
- Maman, j'ai de vastes projets, et je veux que tu fasses partie de ma vie.
Je vais racheter ta liberté à ton époux et te ramener avec moi.
Laisse-moi négocier ! Ai confiance je ne suis plus celle que j'étais.
Viens allons ensemble a l'hôtel
- non ! je ne peux pas partir ainsi ! nous prendrions des risques pour toi et moi.
Installe toi pour cette nuit, prenons le temps de tout mettre en place, et je te suivrais alors.

Lorsque je l'ai quitté ce soir la, j'ai le cœur décomposé. Comment ais je pu vivre sans penser aux blessures que je lui faisais ? J'ai parcouru le petit sentier sans prendre compte de mes pas, avec acharnement. J'ai rejoint le point de ralliement ou Carmel m'attendait.

- Viens partons lui dis je avant qu'il ai pu prononcer un mot
- J'ai besoin d'une bonne douche et de réfléchir

La route est cahoteuse, le 4x4 malgré sa conception optimum sur ce genre de route, nous secoue généreusement, heureusement le chemin n'est pas long.

A l'hôtel, je laisse Carmel régler les différents points de notre confort, pour fuir jusqu'à la chambre qu'on m'a attribué. Là, étrangère à tout ce qui m'entoure, je me laisse tomber sur le lit. Il me faut réfléchir d'urgence.

Je sais que je ne pourrais pas directement négocier avec le nouvel époux. Les femmes n'ont pas ce pouvoir ici. Pourtant je dois essayer ou faire appel à Carmel. Le voudra t il ? Les choses risquent aussi de mal tourner. Je dois m'y préparer. Quelques mercenaires prêts à tout pour de l'argent pourraient assurer notre sécurité.

Ensuite nous retournerons vers Bamako. Là, je pourrais acheter une maison et en faire le point de ralliement des femmes ayant besoin d'aide : le '**SFA**' souffrances des femmes d'Afrique. Tant de gens sont en mal d'emploi, tant de femmes sont en mal de reconnaissance. Je trouverais de l'aide. Je sais que je viens d'entrer dans la seconde partie de mon existence. C'est là que toutes les turpitudes de ma vie m'ont conduites. Il ne me reste qu'une chose à faire c'est convaincre Carmel.

Lorsque le bruit discret d'un toc toc, résonne à ma porte, je sais que c'est Carmel et que je suis prête à lui parler.

Je rajuste ma tenue, et lui ouvre la porte.

- Ca fait un moment que je toc ! Tu dormais ?
- Non je réfléchissais
- allons diner j'ai à te parler
- Quel ton cérémonieux me dit il en riant je craint le pire !
- Mais non ! as-tu repéré un coin où l'on pourrait diner ?
- Oui le restaurant de l'hôtel, si on peut appeler ça un restaurant.
- Ok allons-y.

Après avoir avalé en silence le menu unique que l'on nous proposait, je regardais Carmel. C'était la première fois que je le voyais vraiment, et je compris d'un coup, que cet homme était prêt à faire tout ce que j'attendrais de lui.

Le regard qu'il me portait en disait long sur ses sentiments. Pourtant, j'avais oublié dans ce tourbillon, ma panoplie de femme et, que bien des hommes fondaient encore sous mon charme.

Je me lançais donc dans mon histoire, mesurant dans ses réactions l'étendue de mes possibilités. Il ne bronchait pas. Les choses folles que je proposais, ressemblaient à une évidence pour lui. Il fut entendu qu'il œuvrerait pour mettre en place une petite délégation défensive. La somme que j'irais chercher à la ville la plus proche pour délivrer ma mère. La vue de la monnaie locale, qui est le franc CFA. 1 Euro = 654 F CFA, achèverait de fléchir ses sentiments. Il ne me faudra que quelques milliers d'euro pour en venir à bout. Tout cela se traiterait dans la matinée et nous devons être prêts à partir avant la fin de la journée.

Pour l'instant nous allons prendre un peu de repos. Les choses se précipitent sans que je les aie planifiées ! Mais qu'importe, elles ne font que confirmer ce qui était en moi.

Chapitre 14

Quand le petit matin montre ses lueurs, nous sommes déjà en route vers la ville.

Trois heures plus tard, les affaires rondement menées nous sommes prêts à faire le chemin inverse. Les quatre hommes qui suivent notre voiture dans un mini bus n'ont pas le look de biseness mans, mais qu'importe. Ils ont tout ce qu'il faut pour être entendus.

Dés notre arrivée au cœur de la ville, je coure jusqu'à la maison de la mère, suivie de Carmel. Les autres femmes me regardent avec défiance. Je demande à voir l'époux.

Je suis introduite dans une petite case, devant moi, un homme assis directement sur le sol fume une longue pipe.

- Assied toi me dit il ! Si tu veux voir ta mère ? elle est à la cuisson des jarres.
- Je te remercie de prendre le temps de m'écouter. je souhaite repartir avec ma mère. c'est une vieille femme, elle n'est plus vraiment utile.
- Tu te trompes elle à sa place comme chacune de mes femmes.
- si je te paye son départ, tu pourras alors t'offrir 2 femmes plus jeunes et plus habiles à te contenter ?
- les femmes plus jeunes ne sont pas toujours suffisamment obéissantes.
- Tu es le chef, et tu as auprès de toi suffisamment de femmes prêtes à enseigner comment te plaire.

J'ai, là, de quoi te contenter. Laisse-la partir avec moi, Regarde, pense à ce que tu peux t'offrir avec ça, lui dis je en agitant quelques billets.

J'ai vu à cet instant s'allumer son regard ! Il n'a surement jamais vu autant de billets d'un coup

- Viens avec moi dire à ton épouse que tu la laisse partir et tout cela est à toi.

Il se lève, Carmel est toujours présent. Je réalise que cet homme doit être abasourdi de voir une femme parlementer, alors que l'homme reste debout derrière.

Nous faisons la route en silence. Les choses semblent plus faciles, que je n'avais imaginé. Nous allons au centre du village. Là, plusieurs hommes apportent des chariots de paille qu'ils étalent sur la place. Les poteries sont déposées dessus, toutes les poteries du mois. Elles sont recouvertes de paille et enflammées pour permettre la cuisson.

La mère est là avec les autres femmes. Discrètement, Carmel a réunis ses gardes près de lui. Nous avançons jusqu'à elle.

- Femme j'ai décidé de te laisser partir quelques temps avec ta fille.
- Tu peux donc aller ! va, jusqu'à la case prendre tes affaires.
- Non ! nous n'avons besoin de rien. nous prenons la route.

Et, le bras sous celui de ma mère, je la pousse doucement vers le véhicule qui ronfle déjà.

- Voilà, il y a là, ce que je t'ai promis. dis je au mari. Nous sommes quittes.

Et avant qu'il ne réalise vraiment ce qui vient de lui arriver, les voitures sont loin dans le sentier.

- Maman ! Je t'emmène avec moi tu ne dois plus avoir peur. Tu vas découvrir le monde comme je l'ai découvert ! C'est une fabuleuse aventure. Tu ne souffriras plus de porter, de plier aux volontés d'un homme sans cœur. Je te promets une vie sereine. Tu l'as bien mérité.

Chaque kilomètre passé t'éloigne de ces turpitudes. Calme-toi, je ne te quitterais plus.

Combien j'ai sentis ma mère fragile, lorsqu'elle a laissé glissé sa tête sur mon épaule. Maintenant c'est mon tour de veiller sur elle.

Nous avons rejoint Bamako aux premières lueurs de l'aube, trouvé un Hôtel.

J'ai passé la première nuit à veiller sur son sommeil troublée par cette douceur que je ne connaissais pas.

Les choses se sont précisées, J'ai pu acheter cette immense maison dont je rêvais tant. Nous avons créé le mouvement **SFA** et fais de la propagande au travers du pays

J'ai contacté des mouvements étudiants ; Ils nous aident à faire progresser le statut des femmes, en révélant l'ampleur du fossé entre la condition de la femme africaine et celle de sa compatriote émigrée. Nous avons ouvert un débat inédit au Mali. Sans cesse, des groupuscules se joignent à nous pour lutter contre cette aberration de société. Tandis que des étudiantes revendiquent publiquement le droit des femmes à choisir leur partenaire, d'autres femmes, nettement plus nombreuses, manifestent leur incompréhension par les hommes. Ma lutte enfin atteint son apogée.

Carmel a épousé une jeune étudiante du cru. Ce sont eux qui désormais gèrent la boutique lors de mes absences.

C'est ainsi que dénuée de tous malaise, j'ai pu retourner vers Yoann le cœur libéré.

Nous vivons aujourd'hui en Suisse dans la grande maison.

La mère coule enfin des jours paisibles auprès de ses petits enfants.

Maria a épousé son producteur préféré nous restons très liées et proches. Régulièrement, Yoann vient avec moi au Mali. Nous avons pu grâce à son aide, établir une chaîne pour lutter contre l'excision. Je continue de tourner quelques fois, quand le scénario est important à mes yeux.

J'ai fait la paix avec les hommes, quand je regarde mon mari et que je goûte, chaque fois émerveillée, à la douceur de vivre près de lui.